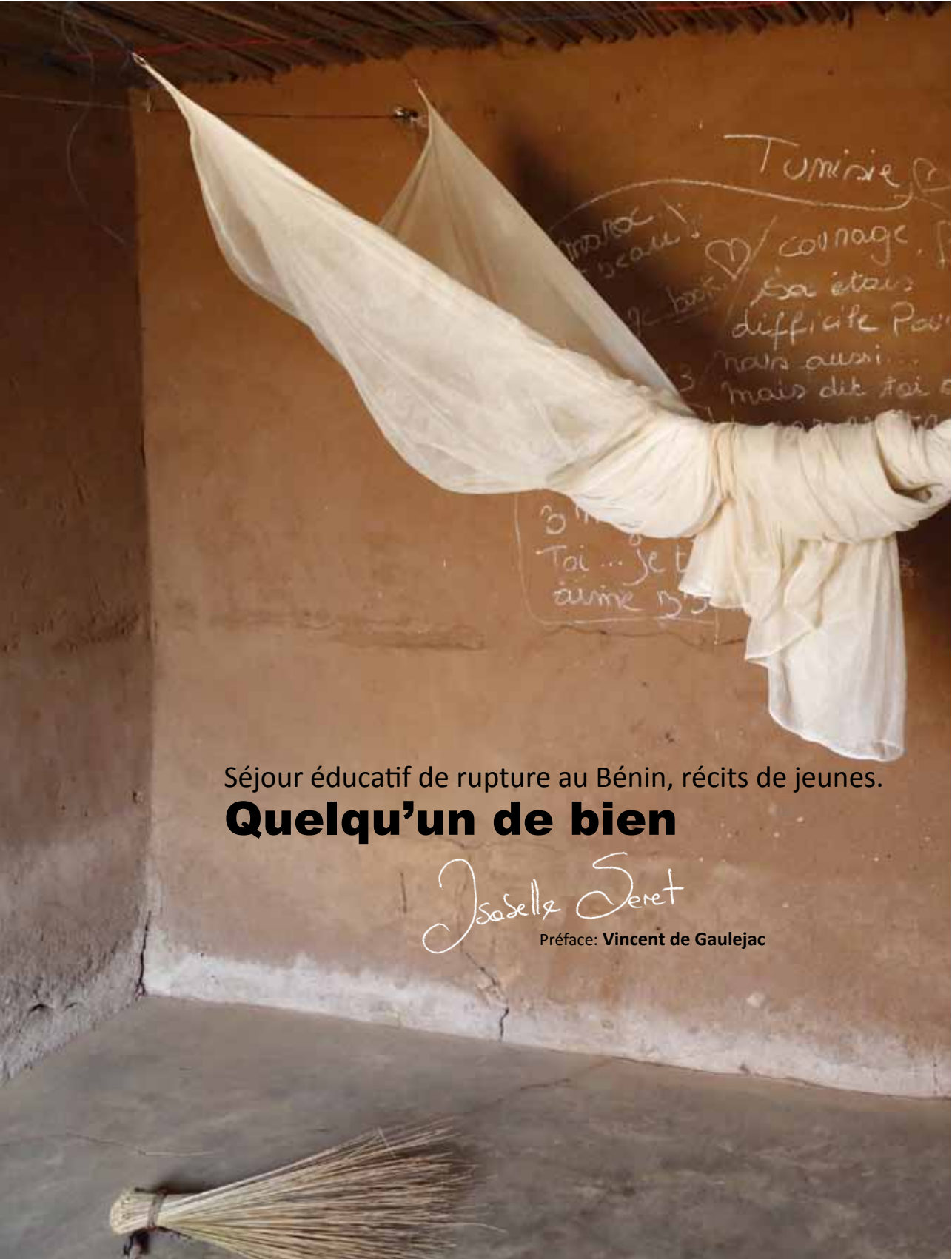




Séjour éducatif de rupture au Bénin, récits de jeunes.

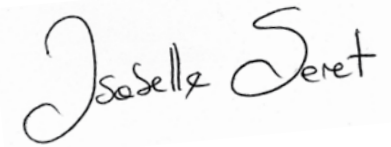
Quelqu'un de bien

Isabelle Seret

Préface: Vincent de Gaulejac

Séjour éducatif de rupture au Bénin, récits de jeunes.

Quelqu'un de bien

A handwritten signature in black ink, reading "Isosellé Seret". The signature is written in a cursive, flowing style. The first name "Isosellé" is written with a large, elegant 'I' and 'S', and the last name "Seret" is written in a similar cursive style. The signature is centered below the title.



Prête-moi ta façon de vivre le monde
Est-ce que pour toi la Terre est bien ronde?
Prête-moi cette manie de fuir ta montre
De ne pas t'en faire, de laisser faire
Juste le temps de voir
Le temps de voir
Si ça vaut la peine de savoir
Si ça vaut la peine de s'y voir?

Suarez et Léonie



Avant-propos

Thierry Verdeyen, Directeur Général Amarrage 7

Bernard De Vos, Délégué général aux droits de l'enfant 11

Préface

Vincent de Gaulejac, sociologue 15

Histoire d'un livre 21

Les récits de vie

Introduction 37

Parcours et vie quotidienne 41

La proposition du séjour 53

Affronter le changement 67

Qui sont ces jeunes? 83

Se retrouver au Bénin 109

La relation qui mène au changement 123

Retour en Belgique 139

Les relations Nord-Sud 153

En guise de conclusion 163



Créée en 1959, **Amarrage** est une association belge agréée par le Ministère de l'Aide à la Jeunesse. Elle accueille chaque année une centaine d'enfants et de jeunes en situation difficile placés sur base d'une décision administrative ou judiciaire au sein de ses différents projets: trois maisons familiales pour des enfants entre 3 et 18 ans, une maison pour jeunes filles de 15 à 18 ans, une maison communautaire pour des adolescent(e)s, un projet éducatif de rupture pour des jeunes en grande difficulté en Belgique-Europe, et un autre au Bénin.

Ce dernier projet appelé Cap Solidarité propose aux jeunes d'opérer une coupure momentanée avec leur milieu et de vivre pendant 3 mois une expérience sociale et culturelle dans des villages traditionnels au Bénin. Il est mené par des équipes éducatives et psychosociales en Belgique et au Bénin qui travaillent en étroite collaboration avec les familles et le réseau des jeunes, avant, pendant et après le séjour. Créé en 2008 en tant que projet pilote, **Cap Solidarité** est aujourd'hui agréé et intégré dans le dispositif général des mesures d'aide à la jeunesse.

Après 5 ans de mise en œuvre et la prise en charge d'une centaine de jeunes, nous avons voulu mieux comprendre la manière dont les jeunes vivent les différentes étapes du projet de rupture et en évaluer les impacts sur leur vie, un an au moins après leur retour. Soucieux de prendre en compte leur parole, le récit de vie nous est apparu comme la méthode la plus cohérente et complète: recevoir le regard d'expert des jeunes et leur donner l'opportunité de partager et d'ancrer leur histoire exceptionnelle.

Ce travail est le reflet de la constante volonté d'**Amarrage** d'adapter les réponses apportées aux problématiques et aux besoins des jeunes. C'est aussi le résultat d'un important travail d'équipe tant au Bénin qu'en Belgique. Il a pu être mené grâce au soutien financier de la Fédération Wallonie-Bruxelles, qui nous a permis de travailler avec **Isabelle Seret**, principal auteur de ce livre. Nous la remercions pour sa grande disponibilité, sa sensibilité et son engagement sans relâche auprès de l'équipe et des jeunes!

Dans l'avant-propos de ce livre, **Bernard De Vos**, Délégué général aux droits de l'enfant, décrit très justement les séjours de rupture et le sens que prend la rupture pour des adolescents en perte de vitesse.

Vincent de Gaulejac, sociologue, professeur de sociologie à l'Université de Paris-Diderot et l'un des principaux fondateurs de la sociologie clinique, valorise dans sa préface, le travail des auteurs et l'intérêt pour les jeunes d'avoir pu élaborer leur récit, *pour pouvoir se projeter dans un avenir différent, qui ne soit pas simple répétition du passé.*

Nous espérons que ce livre éveillera chez le lecteur de nombreuses émotions et qu'il permettra à chacun d'avoir un regard moins sévère, bienveillant et positif sur une jeunesse en construction qui aspire à être **quelqu'un de bien!**

Plongez vous dans la lecture: vous ne le regretterez pas!

Thierry Verdeyen
Directeur Général Amarrage



Bernard De Vos

R u p t u r e

L'une des nombreuses définitions du mot rupture évoque la *cessation soudaine et marquée de l'accord, de l'harmonie qui existait entre les éléments* (Larousse). On peut dire sans craindre de se tromper que les séjours de rupture prennent l'exact contrepied de cette définition. Car ils permettent de rétablir l'accord d'un jeune avec lui-même et le monde qui l'entoure, l'harmonie dans le rythme de sa vie. Il est vrai que rompre n'est pas simple, voire mal vu! Le verbe est associé à toutes sortes d'accidents plus ou moins graves de notre existence: qu'il s'agisse de fiançailles, de relations diplomatiques ou d'une digue, les ruptures laissent à penser que leurs conséquences sont forcément négatives. Dans le cas des séjours de rupture, c'est tout l'inverse qui se produit.

Une forme de sagesse et de bon sens induisent bien sûr qu'il faut, dans notre monde, s'accrocher à tout prix, persévérer quelles qu'en soient les conséquences, tenir quoi qu'il arrive. Pour les enfants c'est ne pas décrocher de l'école, supporter sa famille, pratiquer du sport et mille autres activités, être à la hauteur et surtout le rester! Pourtant, certains ne peuvent pas ou n'en peuvent plus. Ils quittent doucement ou brutalement les routes toutes tracées, les chemins balisés de la vie en société. Parfois même, on leur interdit de les emprunter. Les accompagnements éducatifs classiques, dont le potentiel créatif est souvent limité, ne sont plus d'aucun secours et les professionnels les plus enthousiastes finissent eux aussi par s'épuiser. Le désespoir s'installe chez les jeunes qui ne fréquentent plus les cours, se morfondent dans des structures psychiatriques ou courbent l'échine devant les juges.

C'est là que les séjours de rupture prennent tout leur sens en proposant aux ado-

lescent(e)s de casser le cycle des échecs ou de la désespérance pour se découvrir d'une autre manière et, petit à petit, construire, se reconstruire. De nombreuses équipes éducatives se sont lancées dans des projets sortant des sentiers battus: voyage en mer, nomadisme, démarche humanitaire, vie en milieu pastoral... Toutes les formules ont ceci en commun: la découverte d'un milieu étranger et désarçonnant, où l'impermanence des lieux est compensée par la permanence des liens: permanence d'adultes bienveillants, cohérents et constants, permanence de la parole qui tente de substituer le dialogue au passage à l'acte, permanence d'une nouvelle notion de temps qui remplace le *tout, tout de suite* par l'apprentissage de la gestion des frustrations.

Ce temps, plus ou moins long, où l'adolescent(e) met de la distance avec sa vie quotidienne et se confronte volontairement à une autre culture, à d'autres modes de vie, est l'occasion rêvée pour porter un autre regard sur son propre fonctionnement et sa propre raison d'être. Des activités régulières et valorisantes, des responsabilités à exercer dans la vie collective, la mobilisation de l'ensemble de ses compétences sont l'occasion pour le jeune de remettre sa vie à plat, de se poser les bonnes questions dans un environnement serein et de commencer à se restructurer.

Les jeunes qui passent par un séjour de rupture ne reprennent pas tous, à l'issue de ces expériences, le fil classique d'une vie stable, conforme et bien normée. Mais tous ou presque retiendront de ces moments des éléments fondateurs pour leur vie d'adulte qui sont malheureusement aussi fondamentaux qu'impossible à quantifier ou vérifier.

Bernard De Vos
Délégué général aux droits de l'enfant



Vincent de Gaulejac

P r é f a c e

L'expérience relatée dans cet ouvrage est peu commune. Proposer une rupture à des jeunes belges dont l'existence a été marquée par la violence, la délinquance, le décrochage scolaire, en allant vivre pendant quelque mois ailleurs, dans un autre monde, en l'occurrence dans un village africain, au Bénin. Ces jeunes se trouvent ainsi déterritorialisés pour s'inscrire dans un autre univers afin de retisser les fils d'une histoire chaotique. La clinique de l'historicité trouve ici une belle illustration. À travers les témoignages recueillis sur leur expérience, ils vont refigurer le temps passé pour mieux comprendre les conflits du présent, non plus dans le passage à l'acte, mais dans l'élaboration d'un récit, pour pouvoir se projeter dans un avenir différent, qui ne soit pas simple répétition du passé. On ne change pas l'histoire. La seule chose que l'on peut changer, c'est la façon dont l'histoire est agissante en soi. Dans la narration, le sujet met son identité au travail, comme nous le propose **Paul Ricoeur**, un des inspireurs de cette démarche. Le récit ouvre la possibilité de s'inventer un avenir, un devenir, une autre façon d'être. **Jean Paul Sartre** écrivait: *L'important n'est pas ce que l'on fait de l'homme, mais ce qu'il fait de ce qu'on a fait de lui*. C'est dans ce processus que l'individu peut advenir en tant que sujet.

Les témoignages recueillis ici illustrent ce travail du sujet sur son histoire, des histoires souvent chaotiques, hachées par des contextes sociaux et familiaux difficiles. Ils évoquent la quête pour advenir comme un **JE** qui pense, qui aspire à se réaliser, à advenir comme *quelqu'un de bien*. Cassés par la vie, ils cherchent à renaître autrement.

L'un deux l'exprime en ces termes: *J'ai été cette personne et je ne serai plus cette personne*. Étrange paradoxe du même et du différent au cœur de l'identité. L'être humain se définit dans une dualité entre tous ceux qui lui sont semblables (idem), qui partagent les mêmes caractéristiques (nom de famille, sexe, nationalité, couleur des cheveux, taille...) et il se définit par ce qui lui est singulier, ce qui fait qu'il est unique, ce qui le pose comme différent de tous les autres. Cette dialectique existentielle est au cœur de ces témoignages saisis au plus près du vécu, au plus près d'une expérience humaine entre Europe et Afrique.

Chacun d'eux se découvre en découvrant un autre monde. Le travail de mémoire auquel ils sont invités permet de retrouver ce qui a été vécu en l'accompagnant d'une élaboration nouvelle, d'une resymbolisation qui lui donne une consistance particulière. Transplantés d'un pays à un autre, d'un continent à un autre, d'une culture à une autre, ils font lien, ils participent à *faire société*, à construire un monde différent en se construisant eux-mêmes. Témoignages d'une humanité en mouvement, toujours à reconstruire, toujours menacée de laisser la violence, la peur de l'autre, le rejet de l'étranger prendre le dessus sur l'hospitalité, la coopération et la solidarité. Confrontation à une altérité radicale qui donne à voir et à vivre quelque chose d'unique, de précieux, de réparateur. *De toute mon histoire, j'ai envie d'en faire une force* nous dit Naëlle avec conviction.

Les promoteurs de cette expérience sont des rempailleurs d'histoires. Ils retissent des liens déléteurs, ils redonnent de l'estime de soi et de la confiance à des jeunes désabusés, ils participent à réenchanter le monde là où le désespoir s'installait, inéluctablement. La posture adoptée est résolument clinique. Ils nous donnent à voir toutes les contradictions pour mener à terme ce projet, les multiples étapes à franchir pour qu'il aboutisse, toutes les difficultés rencontrées dans la relation aux jeunes. Ne seraient-ce que

les difficultés de la rencontre avec des jeunes peu enclins à prendre rendez-vous, dont le rapport au temps est pour le moins élastique. Il faut beaucoup de délicatesse pour accompagner des adolescents dans l'exploration de leur histoire marquée par des zones d'ombres, des moments qui n'appellent pas à la reviviscence. D'autant qu'ici, l'histoire privée devient publique, l'intimité est soudain exposée, la dynamique d'une subjectivité mise à l'épreuve rejoint une dynamique collective qui dépasse, au risque de la déborder, la problématique singulière de chacun. Pour autant, il n'y a nulle complaisance, nulle complicité factice, nulle facilité. À travers son récit chacun de ces jeunes est invité, non pas à se mettre en avant, mais à livrer une expérience de vie. Ce n'est pas l'histoire de chacun qui est intéressante mais ce qu'elle révèle sur les choses humaines, la rencontre de l'autre, la connaissance du monde d'aujourd'hui. Et si certains en sont sortis grandis, on ne peut que s'en réjouir, quand bien même nous savons tous que *rien n'est jamais acquis à l'homme, ni sa force, ni sa faiblesse (Aragon)*.

D'autant que le retour a pu être douloureux. Carl évoque bien ce qui est la source du mal être des jeunes dans les sociétés dites développées: ils se vivent comme n'ayant pas de place, n'ayant pas de reconnaissance sociale. Leur existence dépend de leur volonté d'insertion, ce qui désigne en creux qu'ils doivent faire leurs preuves pour avoir une existence sociale. En Afrique, chacun à sa place comme nous le confie Carl. *C'est différent la société tout ça, je veux dire je n'en peux plus. Ici (en Belgique) je me prends la tête tous les jours avec les gens. Là-bas, je ne me suis jamais pris la tête avec personne. Ils me disaient, voilà, regarde là, il y a de la place, on va te faire une maison, tu auras ça...* Carl décrit ici la violence de l'individualisme et de la lutte des places dans la société européenne. Chaque individu est renvoyé à lui-même pour exister socialement. C'est à lui de faire sa place, de trouver un emploi, un revenu, un logement, de faire la preuve

de son utilité sociale en devenant *employable*. Toutes ces exigences lui *prennent la tête*. Là-bas, il y a de la place pour tout le monde, chacun a une existence, une maison, une place simplement parce qu'il est là. Cela ne pose aucune question, cela a la force de l'évidence. L'individu est socialement reconnu non pas pour ce qu'il fait mais pour ce qu'il est: un membre de la communauté à part entière.

Les jeunes, quelle que soit leur origine sociale, ont tous une revendication première, basique, chevillée au corps: ils veulent être respectés. C'est cela *être quelqu'un*. Et c'est d'abord dans le regard de l'autre que s'enracine la confiance en soi, l'estime de soi, le sentiment d'exister comme une personne reconnue, comme un citoyen égal à tous les autres en droit et en dignité, comme l'affirme si joliment la Déclaration universelle des Droits de l'Homme. Julien évoque cette question à propos de *son patron* au Bénin. *Lui, il a vu que j'étais quelqu'un de bien, au fond (...) Ça fait plaisir qu'il voit que je suis devenu un homme. Moi je me sentais un homme comme il était fier de moi et tout*. C'est sans doute là qu'on saisit l'essentiel pour ces jeunes qui retrouvent une dignité dans un pays où l'homme n'est pas traité comme une ressource qu'il convient de rentabiliser, mais comme un être considéré parce qu'il est un homme, tout simplement.

Vincent de Gaulejac
Mars 2014





Histoire d'un livre

Le projet **Cap Solidarité** s'adresse à des jeunes adolescents de 15 à 18 ans, en grande difficulté, pour lesquels un éloignement du milieu de vie semble nécessaire et pour lesquels d'autres mesures se sont avérées insuffisantes. Il peut s'agir de jeunes ayant commis des actes de délinquance mais aussi et surtout des jeunes en conflit avec leur entourage, en panne de projet scolaire, déconnectés de la vie sociale, accros à diverses substances ou technologies, etc. Cette expérience d'éloignement et de rupture n'est pas une fin en soi mais constitue un moyen pour le jeune de s'interroger sur qui il est, sur ses valeurs, sur la relation qu'il entretient avec les autres, sa famille et ses amis. Elle lui permet aussi de créer de nouveaux liens et de se **remobiliser sur son projet individuel**, objectif central de l'action. Il n'est pas aisé de rendre compte des effets liés à un tel dispositif. **Elisabeth Jauniaux** et **Nathalie van Innis**, sociologues de formation et toutes deux formées en thérapie brève et **Isabelle Seret**, formatrice et accompagnatrice en récit de vie et sociologie clinique, se sont penchées sur la mise en valeur de ces parcours.

Ce qui réunit fondamentalement notre trio, et toute l'équipe de Cap Solidarité qui est venue en appui au présent projet, est le fait de prendre au sérieux la parole d'autrui.

Raconter son histoire est un moyen de jouer avec le temps de la vie, de reconstruire son passé, de supporter le présent et d'embellir l'avenir.

E**NQUÊTE QUALITATIVE BASÉE SUR LE RÉCIT DE VIE.**
De l'automne 2012 au printemps 2013, nous avons entrepris une enquête qualitative sur base du récit de vie dans le souci de comprendre quel accompagnement serait optimal pour les jeunes. Notre objectif est de comprendre au travers de ces récits singuliers les difficultés existentielles dans lesquelles les jeunes se trouvaient au moment du départ et en quoi un séjour de rupture au Bénin a influé sur leur compréhension voire le dépassement de ces difficultés. *Le récit de vie est un outil d'historicité. Il permet au sujet de travailler sa vie. Raconter son histoire est un moyen de jouer avec le temps de la vie, de reconstruire son passé, de supporter le présent et d'embellir l'avenir* (Gaulejac, 2008). Autrement dit, la méthodologie du récit de vie permet de discerner le sens que peut prendre une difficulté existentielle, de faire un point sur sa vie et d'envisager plus lucidement l'avenir et les choix qui pourraient être accomplis. De plus, elle s'avère pertinente pour mettre en évidence les effets positifs et négatifs d'un séjour de rupture sur la trajectoire de vie des jeunes, décoder la manière dont le projet et ses différentes étapes (l'admission, la préparation, le séjour, le retour) sont vécues par les jeunes mais aussi elle permet de mieux saisir et contribuer à mettre en évidence les savoirs et les savoirs faire des jeunes liés à leur expérience, expérience trop souvent dépréciée.

Au fil de leurs récits, les jeunes rencontrés ont mis à jour les promesses qu'ils se sont faites et la certitude occultée **d'être quelqu'un de bien**. De ces savoirs au préalable insu, ils ont tiré les fils leur permettant de démêler les différents épisodes tant familiaux que sociaux qui ont contribué à façonner leur identité et leur rapport au monde. *La narration,*

c'est d'abord l'ancrage dans ce désir de savoir qui nous sommes vraiment; la narration c'est aussi la formulation de la plainte, de la promesse trahie, écrasée; la narration, c'est le lieu où s'imaginent d'autres rapports à soi, aux temps, aux autres, d'autres mondes possibles dit si justement **Paul Ricœur**.

Les différents événements de l'histoire personnelle, familiale et sociale s'agencent parfois et s'articulent dans des configurations qui peuvent être facteurs de fermeture, de blocage, d'inhibition mais aussi sources d'ouverture et de changement. Si on ne peut changer le passé, le regard porté sur les événements du passé peut se modifier. *La trajectoire d'un individu n'est pas prévisible et à priori, la vie n'a pas de sens. On ne peut découvrir le sens d'une vie qu'à posteriori, dans l'après coup*, poursuit **Vincent de Gaulejac**. C'est le récit qui conduit à produire un sens. Le *séjour de rupture*, loin de produire une fracture comme son nom l'indique, appelle à produire ce sens, sens qui permet de se relier aux ressources dont le jeune dispose pour dépasser les situations de crise dans lesquelles ils se sont pour la plupart embourbés. La rupture physique, liée à une vie en milieu rural africain éveille, par la même, la comparaison entre différents modes de vie. Quant à la rupture relationnelle, à l'écart des trop pleins et trop vides de leur monde, elle permet aux jeunes de se mettre à penser, à se panser. Si la méthodologie est celle du récit de vie, notre référence est la sociologie clinique qui *s'inscrit dans une tradition selon laquelle les phénomènes sociaux ne peuvent être appréhendés dans leur totalité que si l'on y intègre la façon dont les individus les vivent, se les représentent, les assimilent et continuent à les reproduire ou à s'en détacher. Elle s'inscrit au cœur des tensions entre objectivité et subjectivité, entre le poids des contextes socio-historiques et la capacité des individus à être créateurs d'histoire* (Gaulejac, 1987).

Au fil des rencontres nous est apparu l'importance de restituer les résultats de cette enquête qualitative en dehors de l'espace confiné de nos bureaux. Ces récits ont en effet acquis valeur de témoignage. Un jeune nous apprendra avoir accepté la propo-

sition faite par le juge car il avait entendu parler du projet par d'autres jeunes dont le séjour avait été qualifié de bénéfique. L'un dira: *Si par exemple, ce livre existait déjà et moi je serais revenu du Bénin, je le lirais. Je dirais, par exemple, ce jeune dès qu'il est rentré, il a fait ça. C'est bien ce qu'il a fait et donc moi aussi je devrais le faire, des trucs comme ça.* Il est peu à peu devenu de notre souhait et du souhait des jeunes de transmettre à la société cette expérience de vie, leur récit ayant aussi pour objectif de transmettre à travers leur témoignage une expérience humaine plus large à la société. C'est ainsi qu'il nous a fallu trouver les modes adéquats pour communiquer ces récits à autrui (et le vécu qui y est lié) et que malgré le vif désir des jeunes de s'exprimer en leur nom, nous avons gardé l'optique de l'anonymat afin de les laisser dans une identité en mouvement et non figée dans un ouvrage relatant leurs parcours d'adolescents. Ils ont pour la plupart choisi leur prénom d'emprunt avec soin. Les verbatim sont majoritairement laissés tels quels. Certains cependant ont été remis en forme pour faciliter le passage de l'expression orale à l'écrit. Nous sommes alors devenues les garantes de leurs récits en nous engageant sur l'authenticité de ceux-ci devant autrui.

L'affaire ne fût pas simple!

DÉBUT DE L'ENQUÊTE, AUTOMNE 2012. Nous avons décidé de prendre contact avec des jeunes dont le séjour de rupture avait pris fin à minima un an auparavant. Ce choix permettait de mesurer les changements et évolutions sur le long terme et éviter ainsi les conclusions hâtives quant à des effets immédiats et peut-être éphémères. L'affaire ne fût pas simple! Nous n'avions plus de responsabilités vis-à-vis de ces jeunes et seules les coordonnées laissées lorsque nous étions en lien subsistaient. De nombreux coups de téléphone seront donnés. Certains jeunes pris dans des contraintes de temps liées à une formation ou un emploi déclineront l'invitation. Certains appels ne trouveront aucun interlocuteur, d'autres une messagerie, rares seront

ceux qui aboutiront à un contact réel. Pour être honnête, c'est plutôt le découragement qui est au rendez-vous à l'automne 2012. Ce constat nous rend d'autant plus conscientes que les jeunes qui ont répondu à notre désir de mener cette enquête qualitative sont ceux pour qui **Cap Solidarité** représente encore un lieu où se retrouver et échanger signifie quelque chose. Il s'agit de jeunes pour qui le séjour de rupture a marqué un changement positif dans leur parcours et qui entretiennent vis-à-vis de l'association une gratitude, sorte de dette liée à ceux qui leur ont offert la possibilité d'être *pas quelqu'un d'autre mais moi-même* selon la belle expression de l'un d'eux. Leurs récits de vie n'en sont pas moins passionnants. Ils nous offrent des données précieuses d'un autre ordre que celles que nous aurions obtenues si le panel de recherche avait intégré ceux pour qui le séjour de rupture fut une expérience parmi d'autres ou ceux pour qui le retour fut une expérience difficile, etc. Cette reconstruction narrative parfois proche d'un idéal, celle d'une vie ailleurs à l'abri des tropiques, nous a en effet ouvert des pistes de réflexion loin des chemins battus tels certains propos entendus alliant les effets du séjour à la prise de conscience de la pauvreté liée au décalage entre les pays de l'Occident et ceux en voie de développement. Ces jeunes, par l'optimisme et l'énergie déployés lors de leur séjour, bien au contraire, nous ont donné à voir les appuis auxquels ils ont recouru pour, aux dires d'un jeune, *faire un tri en fonction de ce que j'avais envie, de ce que j'avais besoin et de ce que je devais faire.*

R**ENCONTRES, HIVER 2012-2013.** Ces jeunes ont marqué un vif intérêt, un engouement même au projet. *Reparler du Bénin est toujours agréable* nous disent-ils. C'est une phrase qui les rassemble. Des rendez-vous furent pris, certains ne furent pas honorés. Nous attendions, café et petits biscuits à l'appui, leur arrivée dans les locaux de l'association et les minutes s'écoulaient sans qu'aucun appel ne vienne nous informer d'un problème éventuel. Deux ou trois jours

Faire un récit de vie au détriment de leurs préoccupations n'aurait pas eu de sens.

plus tard, des excuses nous parvenaient: un souci avec une copine, un mal de tête, un patron qui... A nous focaliser sur leur parcours antérieur, nous en oublions presque qu'ils sont avant tout des adolescents et que leur temporalité n'est pas la nôtre. Une copine qui va criser si le jeune n'est pas à 4 heures à la sortie de son école est à prendre en considération. Faire un récit de vie au détriment de leurs préoccupations n'aurait pas eu de sens. Nous avons alors décidé de nous adapter à leur agenda et pris l'option de les rencontrer chez eux à l'heure qui leur convenait. Les conditions optimales ont rarement été présentes: une copine en attente planquée dans la chambre, une mère qui débarque dans la cuisine, des petites sœurs devant le poste de télévision... Ces intrusions nous ont souvent conduites à opter pour le plus proche café. C'est à ce prix que nous avons pu mener les récits. Imaginez-vous à 9 heures du matin sous la pluie dans une banlieue éloignée de votre domicile et trouver porte close, avec pour seul décor, un pont suspendu, bretelle d'autoroute, et la grisaille de maisons à l'allure insalubre pour compagnie et vous aurez compris toute l'énergie qu'il nous aura fallu déployer pour finaliser les récits.

Au total, 6 jeunes nous accompagneront dans la réalisation de cet ouvrage. Si ces 6 récits ont constitué la base de ce travail, il ne faut pas minimiser l'importance de l'expérience de l'équipe qui a pu depuis 5 ans récolter les témoignages de près de 100 jeunes. Ces séjours de rupture ont aussi conduit quelques universitaires à mener des recherches sur base d'entretiens directifs ou semi directifs. Nous nous sommes nourries de l'ensemble de ces apports.

ENTRETIENS. Nous rencontrerons, à deux narrataires, chaque jeune deux ou trois fois pendant plusieurs heures. Un contrat oral définit le cadre à notre échange. Il s'agit d'une recherche destinée à l'amélioration du

dispositif du séjour de rupture organisé par **Cap Solidarité** où la confidentialité, le volontariat c'est-à-dire le désir de mener cet échange en dehors de toute contrainte et la libre implication, c'est-à-dire le droit de dire ou de retenir y compris ses émotions, sont au cœur de la relation. Nous nous permettrons d'émettre des hypothèses afin de co-construire la mise en sens de leur récit. Nous nous engageons à ne rien publier sans avoir au préalable informé le jeune. Cela dit, le document retranscrit de son récit sera aux mains des trois narrataires et sera dactylographié par un service lié à un contrat confidentiel situé sur une île lointaine. Quelques 1200 pages nous seront renvoyées. L'enregistrement en tant que tel sera effacé. Reste à préciser qu'**Isabelle** ne sait rien des jeunes que nous rencontrons. C'est un choix. Nous tenons à garder une écoute large non empreinte des faits, récit et histoire qui auraient déjà été relatés et qui font parfois office de discours, enfermant le jeune dans une identité close. Par après, à travers des moments fréquents de travail en commun, d'articulation entre réflexion théorique et pratique clinique, nous construisons une pensée commune comparant les notes issues de nos journaux de bord, réflexions, impressions et premières analyses afin de mesurer nos différences de perceptions au vu de nos connaissances et sensibilités théoriques et personnelles.

Elisabeth et **Nathalie** ont pour la plupart accompagné tout au long du dispositif ces jeunes et leurs familles. Elles les ont conduits et accueillis à l'aéroport, restent disponibles par la suite pour les aider dans différentes démarches, etc. Leur proximité évidente joue en faveur du cadre sécurisant nécessaire à la mise en récit. **Isabelle** note dans son journal de bord qu'ils ont de l'affection pour elles. Cela se voit dans leurs yeux tout sourire au moment des retrouvailles et, dans leurs propos prévenants pour prendre des nouvelles, se réassurer du lien qui les unit, laissant les souvenirs affluer. Notre couple

Nous nous engageons à ne rien publier sans avoir au préalable informé le jeune.

de narrataires, entre distanciation et proximité, créera des effets bienheureux. Tantôt s'appuyant sur l'une pour soutenir l'expression, tantôt délaissant l'autre pour s'aventurer en dehors du déjà dit, le jeune sortira de sa mémoire une expérience non racontée, la sienne, en dehors de toutes attentes de dossiers à remplir, de projets à poursuivre.

La première rencontre s'ouvre sur une question large: *Nous aimerions comprendre ce qu'a représenté le séjour au Bénin pour toi, peux-tu nous raconter ton histoire de ta naissance à aujourd'hui?* L'entrée en récit ne fut pas un exercice facile, en voici un exemple:

Le jeune: Ah, donc je suis né en 1994 et je ne sais pas quoi dire...
C'est un peu large quoi.

C'est large mais va où tu veux... **:La narrataire**

Le jeune: Moi, je n'ai rien eu de spécial à part pour mon séjour à l'IPPJ*. Je ne sais pas trop quoi dire.

Oui. Ce n'est pas facile?
Donc, tu es né en 1994? **:La narrataire**

Le jeune: Oui.

Tu n'as rien à raconter jusqu'à ce moment où tu vas à l'IPPJ*? **:La narrataire**

Le jeune: C'est parce que je ne sais pas trop par où commencer.
Enfin, après il y a eu le Bénin et puis je suis revenu.

L'ensemble des jeunes rencontrés a fait l'impasse sur son enfance voire son passé à

l'exception d'une jeune dont le récit sera développé dans la partie consacrée aux effets même du récit de vie. Leur entrée dans le récit coïncide avec leur départ au Bénin. Peut-être est-ce en lien avec notre demande qui est de comprendre le dispositif et les effets des séjours de rupture? Peut-être est-ce à mettre en lien avec une enfance tourmentée, des fragilités et des blessures, des vies cabossées et parcours d'infortune? Nous ne nous sommes pas autorisées au vu de nos objectifs à explorer cette part d'enfance restée dans l'ombre. Il reste qu'il y aurait fort à apprendre d'une telle exploration. Ou à l'exemple de ce qu'exprime un jeune au début de son récit, peut-être est-ce à mettre en lien avec un décalage profond entre ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont devenus. *En fait, j'ai jamais parlé de tout ce que j'ai fait* (sous-entendu actes de délinquance) *à personne comme je vous le dis maintenant. Je crois qu'on serait encore là pendant une semaine. C'est affreux quand on y repense et bien à la fois parce qu'on se dit: je l'ai fait, je sais ce que c'est. Je ne serai plus cette personne. C'était comme si c'était une autre personne en fait. On renâit quand on revient de l'Afrique.* La méthodologie du récit de vie nous est alors apparue comme un indispensable accompagnement au retour du séjour afin de ne pas cliver l'histoire du jeune dans un avant Bénin et un après mais bien de continuer à l'encourager et l'accompagner dans l'appropriation et la complétude de son parcours et de son histoire de vie.

Entrés dans cette tranche de vie, le Bénin, leur investissement a été profond, émouvant et constructif. Bien sûr, pour chacun, il fut différent. Tous n'ont pas les mêmes besoins, les mêmes aptitudes à mettre en mots une expérience mais chacun s'est emparé du dispositif pour faire un travail de mise en sens. Certains se sont permis de revenir sur les faits qu'ils avaient commis et ont porté un jugement sur leurs actes. Ces moments furent intenses. Ils exprimaient le poids de ce qu'ils ont été, ce fardeau à porter, ces casseroles à trainer pour

Chacun s'est emparé du dispositif pour faire un travail de mise en sens.

*: voir glossaire

repandre une de leurs expressions. Le regard bien planté dans le nôtre, ils racontaient cet *autre en soi* avec le sentiment qu'ils testaient à la fois notre capacité à maintenir le lien bienveillant que nous avions établi et à la fois celui d'éprouver face à autrui leur historicité: j'ai été cette personne, je suis cette personne, je souhaite devenir cette personne. Il nous semble que le sens donné à l'enchaînement des faits lors de la narration, leur a permis

d'accepter et d'ancrer leur parcours mais aussi de s'accepter et par la même se relier à ses différentes identités. Nous supposons que cela devrait leur permettre de s'inscrire dans une dynamique porteuse d'avenir.

La deuxième rencontre a consisté, suite au premier récit retranscrit, à clarifier quelques points

restés nébuleux et à en développer d'autres. Il nous est arrivé d'utiliser des objets ou des photographies afin d'apporter un support à la narration mais cette deuxième rencontre nous a aussi permis d'être attentives à certaines notions révélées par la transcription telle celle du choix. Comment le jeune s'approprie-t-il le choix d'un séjour de rupture? Comment le jeune vit-il son choix de changement? Quand le jeune acte-t-il son choix aux yeux d'autrui, etc.? Cette notion du choix est loin d'être un allant de soi. Ces jeunes ont depuis longtemps perdu la faculté de l'opérer. D'institutions en décisions, ils vont au gré des exigences d'autrui se conformer ou se confronter à des choix imposés. Le récit d'un jeune, celui de Sacha, témoignera notamment comment son parcours hors norme est le résultat d'un non choix ou plutôt du seul choix qui lui permettait de se maintenir, selon ses dires, auteur de sa vie. De cette notion clé sont nées de nombreuses pistes compréhensives comme celle de leur réputation en lien avec leurs rapports aux différents groupes d'appartenance, celle du stress et la pression ressentie tant à être ou ne pas être ce qui leur semble attendu par leur environnement, etc. Cette deuxième rencontre nous

**J'ai été cette personne,
je suis cette personne,
je souhaite
devenir cette personne.**

a aussi permis d'émettre des hypothèses et d'accompagner le jeune dans la mise en sens de son récit quand des éléments fournis par la narration nous le permettaient.

T**RAVAIL D'ANALYSE SUR LES RÉCITS.** Tout au long de l'enquête, nous avons consulté différents ouvrages sur les séjours de rupture, mémoires de fin d'études ou publications, où des entretiens semi directifs avaient été menés avec des jeunes narrateurs. Il nous est apparu que bien souvent les propos des jeunes y illustrent une pensée préalable des auteurs ou alors que ceux-ci y sont livrés en apparence tels quels, laissant au lecteur le soin de dégager le sens profond du récit. Il s'agit d'une utilisation illustrative ou restitutive du récit de vie selon les termes utilisés par **Claude Dubar**, sociologue.

Ces deux manières d'aborder la restitution d'une recherche en récit de vie nous ont amenées à nous poser une question de fond: Comment rendre compte d'une vie? Comment faire? Voilà pourquoi il nous a semblé pertinent de partager les manières dont nous avons procédé pour recueillir les récits mais aussi pour les analyser et les transmettre. L'analyse d'un récit est faite de plusieurs étapes imbriquées mais, à des fins explicatives, nous allons essayer de les dissocier en différents points qui seront nommés: **profils détaillés, écoute flottante, contre-transfert, analyse transversale et transmission.**

Les 6 récits ont fait l'objet de **profils détaillés**, sorte de monographies, organisés autour de la situation sociale et les valeurs du jeune. Il s'agissait de replacer les éléments issus des récits concernant l'enfance, la scolarité, les premières interpellations, etc. dans le déroulé de leur vie. Les profils épluchaient tout particulièrement la tranche concernant le séjour de rupture en distinguant le vécu physique, émotionnel, relationnel, culturel et le vécu de travail ou d'activités. Face à l'immense tableau noir sur lequel nous anno-

tions les effets positifs et négatifs exprimés, nous avons trouvé place pour inscrire leurs projets, leurs désirs et leurs rêves. Le tableau très vite couvert de craie, long de 4 mètres, haut de 2 mètres, avec les différentes phases du séjour, flèches en tous sens, couleurs variées, nous a permis de palper le sens profond des récits.

Nous avons ensuite, face au tableau, calées dans nos chaises, admiré l'œuvre et laissé intuitions et ressentis s'exprimer de manière à revisiter les récits avec une sorte d'**écoute flottante**. Nous nous sommes laissées guider afin de percevoir un ton d'ensemble qui orienterait l'organisation générale du travail d'analyse. Il s'agit de se laisser surprendre et de développer ses capacités d'étonnement! Là est un premier rempart contre l'utilisation du récit à des fins illustratives: accueillir l'inattendu. *Y'a pas d'adolescence là-bas* avait dit un jeune lors de l'entretien. Nous n'avions pas saisi la portée de ses propos. Ce n'est qu'écrit sur le tableau, en blanc sur fond noir, que cette phrase se découvre et nous ouvre à une merveilleuse piste de réflexion: le Bénin, représente-t-il symboli-

quement un rituel de passage de l'adolescence à la maturité dans une société en manque de repères? Elle nous a permis de revisiter les autres récits sous cet angle et d'en juger la pertinence.

Face à cet inattendu qui crée la surprise et lève des hypothèses qui vont réjouir, contrarier, mettre au

travail, nous mettons un cadre entre ce qui nous appartient et ce qui appartient à autrui c'est-à-dire nous travaillons notre **contre-transfert**. Journaux de bord, travail personnel et groupal vont nous accompagner dans cette tâche. **Isabelle**, par exemple, avait des difficultés à utiliser le mot *délinquant*. Ce terme l'irritait et provoquait en contrepartie une sorte de surinvestissement affectif. L'impact de ce surinvestissement aurait pu avoir de lourdes conséquences, relation faussée, minimisation de la responsabilité du jeune dans les actes posés, etc., ce qui dans la position de narrataire s'apparente à un contre-

transfert résistance. Cette prise de conscience a permis de revisiter ce mot délinquant dans les récits collectés. Source de honte ou de fierté, parfois vécu de manière identitaire et apaisante pour le jeune, ce mot s'est coloré du vécu singulier de chacun et non uniquement des nôtres. Il nous semble important de témoigner de ces processus, de nos croyances et de ce que le récit de vie a mis en branle dans nos représentations respectives.

Nous avons enfin dégagé des pistes de travail en lien avec les objectifs de recherche préétablis et déconstruit les profils au profit d'une **analyse transversale**. Dans une analyse transversale, l'ordre chronologique est oublié au profit des analogies et dissemblances: la question du choix, de l'appartenance, du lien, d'un passage de l'enfance à l'adolescence, d'un retour vécu comme une épreuve, etc. ont émergé. Il nous a aussi fallu accepter d'abandonner ou renoncer à une partie de la matière dont celle liée à l'enfance ou aux relations familiales. L'analyse transversale permet de mettre en perspectives, en lien différents éléments des récits. Voici par exemple une phrase qui hors contexte a un pouvoir provocateur qu'il serait aisé d'activer. *Moi, je me suis presque amusé* (sous-entendu à l'IPPJ*). *Enfin, on est bien nourri, on a de chouettes activités et je me suis fait des copains, entre ça et l'ADEPS**, il y a peu de différences nous dit un jeune! Or la comparaison qu'il amène nous a ouvert à la question suivante: *Quels sont les liens, groupes d'appartenance, figure d'attachements, etc. auxquels le jeune se réfère?* Faire part de nos échafaudages et de leurs mises en sens, mettre à jour nos errances et questionnements est un rempart contre l'utilisation du récit à des fins illustratives ou restitutives.

S'en est suivi un travail rédactionnel de reconstruction du récit avec mise en exergue des axes travaillés, déroulé des processus et de notre implication. C'est exactement comme

**Nous avons
un profond
respect pour
celui qui nous
a accordé
un droit
de visite dans
son histoire.**

**Y'a pas d'adolescence
là-bas avait dit un jeune
lors de l'entretien.**

Comment les responsabiliser dans un projet de vie qui est bien le leur et non celui que l'on a choisi et/ou décidé pour eux.

une histoire à reconstruire. Il faut avant tout la comprendre, en respecter le sens et l'organiser en vue d'en faciliter la **transmission**. Nous n'oublions pas que ce récit va être publié. Nous prenons soin de la personne en nous demandant ce qui est partageable, exemplatif. Nous nous sentons responsables de ce qui nous a été confié. Nous avons un profond respect pour celui qui nous a accordé un droit de visite dans son histoire. Les témoignages qui vont suivre sont issus des récits de vie collectés ou des entretiens de clarification qui ont suivi les premières retranscriptions. Nous les avons fortement condensés et agencés pour en faciliter la lecture avec espoir d'apporter une vision plus complexe de leur histoire de vie. Notre objectif est bien de quitter la vision linéaire qui conduit à sanctionner les comportements répréhensifs sans pour autant minimiser ou faire l'impasse sur les méfaits commis et leurs conséquences. Nous souhaitons entrer dans l'univers de chacun d'eux afin d'en retirer des enseignements, une compréhension autre, source de savoir, qui nous mènera vers un accompagnement plus proche des besoins et désirs propre à chaque jeune et nous donnera à voir comment les responsabiliser dans un projet de vie qui est bien le leur et non celui que l'on a choisi et/ou décidé pour eux.

Lors de la rédaction, nous avons accordé une large place au vocabulaire et phrasé utilisés. Un risque serait de passer, du pittoresque au stigmat, un autre de passer de la co-construction d'un récit oral à une place de supposé sachant en épurant et marquant les différences. Ce ne serait plus être dans l'écoute du narrateur ou la narratrice mais bien dans une logique de production. Pour éviter cet écueil, nous avons organisé une rencontre groupale afin de restituer à chaque jeune ce que nous avons traduit de son vécu. Une année s'est écoulée, nous sommes à l'automne 2013. Tous ont répondu avec

joie à l'appel, peu sont venus au rendez-vous fixé puis ont appelé pour s'excuser, une petite sœur à garder, un pneu crevé, un fond de lit à garder... Il n'empêche que la qualité et l'attention accordée à la production de leur écrit nous a profondément touchées. Concentrés, silencieux, le crayon à la main, ils annotaient, précisaient leurs pensées, ajustaient un propos, soucieux de l'orthographe et des structures grammaticales. Interrogé sur ce point, **Tony** dira: *C'est mot par mot ce que j'ai dit? Je suis étonné de ma façon de parler, je me répète, j'essaie de préciser, j'ai l'impression que je m'exprime comme si on ne me comprenait pas.*

Quand je dis que je ne me sauvais pas dans le sens où je me fuis mais pour changer ma vie, je suis poète là, j'aime bien. Parfois, je parle cash aussi. Il se met à rigoler franchement à l'idée qu'il ait dit que dans 70 % des cas, c'est mieux de parler que de cogner mais cependant ajoute qu'il n'a rien à changer. C'est bien, ça remplit des blancs dans ma tête. J'avais oublié en fait. C'est toujours dans ma tête mais j'y pense plus. C'est vraiment un plus, ce n'est pas que cela fige les choses, cela me les rappelle.

Quand le tout, de la collecte à la restitution, est fait dans cet esprit de co-construction, les difficultés que, tout logiquement, nous aurions traversées se réduisent à celle de la libre conscience. Nous ne disons pas que c'est facile mais les pièges de non-respect, d'instrumentalisation et/ou de fusion ont de fortes chances d'être évités.

Boris Cyrulnik (2012) dans son dernier ouvrage écrit que *faire le récit de sa vie, ce n'est pas du tout exposer un enchaînement d'événements, c'est organiser nos souvenirs afin de mettre de l'ordre dans la représentation de ce qui nous est arrivé et c'est, en même temps, modifier le monde mental de celui qui écoute*. C'est exactement comme cela que nous l'entendons, faire part des processus lors de la transmission y compris pour le narrataire en espérant, après avoir changé le nôtre, changer le monde mental de nos lecteurs.



Les récits de vie

Dans les pages qui vont suivre, nous allons déployer les récits. Nous nous sommes laissées guider par les différentes étapes du dispositif, avant, pendant, après, pour en rendre compte. Il nous a semblé que respecter la chronologie du temps permettrait de mieux appréhender les évolutions et changements qui s'opèrent de manière à la fois individuelle mais aussi transversale.

Chaque étape du dispositif du séjour de rupture se présente en deux écrits distincts. Le premier écrit présente comment l'étape est vécue par l'ensemble des jeunes mais aussi ce que nous en avons dégagé en termes de processus et sources de savoir. Le second est un récit parcellaire qui nous entraîne dans l'expression singulière d'un jeune. Le lecteur pourra aisément glisser de l'un à l'autre mesurant ce qui de manière transversale se rejoue dans la singularité et inversement.

Nous tenons à rappeler qu'il s'agit d'un espace ouvert à la subjectivité des jeunes rencontrés. Nous avons pris l'option de ne pas publier certains propos qui pourraient s'avérer blessants sans pour autant édulcorer ce qui se dit à travers ceux-ci. Notre approche est compréhensive. Certaines institutions sont mises à mal, certains rôles aussi tels ceux des parents, des enseignants, éducateurs, etc. Au lieu d'y lire une critique à leurs égards, nous voulons y voir l'occasion d'entamer une réflexion sur ce qu'est un accompagnement. Leurs récits sont un appel au lien. Nous espérons avoir été assez talentueuses pour que cet appel transperce dans leurs dires. *Derrière la clameur de la victime, se trouve une souffrance qui crie moins vengeance que récit* dit si justement **Paul Ricœur**. Il pourrait paraître étrange d'utiliser cette citation dès lors qu'il s'agit

majoritairement de jeunes mineurs auteurs de faits d'infraction. Sans nier les actes commis et ce qu'ils ont engendré en termes de souffrance, nous avons rencontré des jeunes pour qui les casseroles à traîner, ce poids à porter, continuent à représenter qui ils ont été alors qu'ils s'en trouvent changés voire s'en sentent étrangers. En ce sens, nous ne détournons pas les propos de **Paul Ricoeur** ni ne manquons de respect aux personnes victimes.

Avant de nous embarquer dans les différentes étapes, **Tony** nous donnera à voir ce qu'est un séjour de rupture au Bénin. Telle une carte postale, il décrira sous de nombreux aspects pratiques son séjour. Il nous fera découvrir différentes facettes culturelles, de la cuisine aux religions, afin de nous glisser dans l'atmosphère du village d'accueil.

Vient le temps de la préparation avec les récits de **Sacha** et **Quentin**. **Sacha** revient sur le moment de la proposition du séjour de rupture. Il raconte le jeune adolescent qu'il a été et les liens de *je m'en foutisme* qu'il entretenait avec les différentes structures sociales et institutionnelles. Il témoigne de l'importance du groupe d'appartenance. Nous verrons aussi que cette étape est cruciale. Elle permet au jeune de s'approprier le projet. **Quentin**, quant à lui, nous fait part de ce que signifie la rupture. Ce départ en terre africaine vient interrompre un quotidien bien rodé. Il témoigne des peurs, des angoisses que cela peut générer. En ce sens, partir est déjà une preuve de la volonté d'entreprendre un autre parcours. Il nous permet aussi d'envisager la rupture sous un angle différent, celle d'un moment qui produit un avant et un après.

Il nous a semblé juste de prendre ici une pause dans la chronologie du dispositif pour nous interroger sur qui ils sont. Nous retrouverons **Sacha** et découvrirons **Naëlle**. Leurs parcours respectifs offrent une compréhension autre de leurs vécus. Ils nous donnent la possibilité d'en dégager un savoir collectif bien loin des visions linéaires et stigmatisantes envoyées à et par leur proche environnement. Ils nous ont aussi montré l'importance de la mise en récit afin de ne pas créer des mondes clivés entre un

avant et un après Bénin mais aussi entre la terre natale et la terre d'accueil.

Ensuite, suivant la chronologie du temps, nous retrouvons **Carl** et **Julien** dans leur village béninois. Le récit de **Carl**, tout en subtilité, montrera l'importance d'avoir un lieu sécurisé où se retrouver et se poser. Loin des sollicitations extérieures, **Carl** fait place à son intériorité par le biais de l'écriture pour se projeter peu à peu en dehors de son journal et se (re)mettre à rêver. Ne plus savoir qui on était est un propos souvent tenu lors de la mise en récit de leur parcours. Quant à **Julien**, au travers de sa relation avec son patron en maçonnerie, il nous éclairera sur ce qui lui a permis de restaurer le lien et se retrouver. **Carl** et **Julien** témoignent tous deux de ce qui a été agissant afin de se repositionner dans une trajectoire de vie plus porteuse. Après avoir recréé un lien de soi à soi, retrouver une manière d'être avec autrui, ils retrouvent leur capacité *d'être en société*. Le proverbe africain, *pour éduquer un enfant, il faut un village*, résonne à merveille.

Ensuite, nous les retrouverons, quelques douze mois après leur retour en Belgique. Ce temps d'une année nous a permis d'acter de leurs difficultés à maintenir les objectifs qu'ils s'étaient fixés et mettre à jour certains processus en réaction directe avec *le devoir de faire ses preuves*. *Comment changer si rien ne change autour de nous* avait si justement dit l'un d'eux lors de la proposition de départ. **Quentin** et **Julien** exprimeront leurs espoirs et désillusions qui conduisent à retourner, faute de mieux, à leurs vieilles habitudes. Cependant, nous verrons que le séjour de rupture, bien plus qu'opérer un changement, qui pourrait si l'analyse n'était pas poussée s'avérer éphémère, leur a permis de s'approprier les moyens de changer. Notre confiance en eux est profonde.

Enfin nous ne pouvions pas terminer cet ouvrage sans donner la parole à nos partenaires béninois, chefs de famille, patrons, éducateurs, etc. afin qu'ils y expriment leurs impressions quant à la pertinence du projet. Loin de nous l'idée d'entrer dans une réflexion sur les relations Nord-Sud mais nous verrons qu'elles sont intimement liées à la réussite du projet.



Parcours et vie quotidienne au Bénin

Introduction

Le premier récit, tel un carnet de voyages, nous donne à voir ce qu'est un séjour de rupture. **Tony** nous emmène dans la description de son séjour en détaillant son quotidien mêlant ses souvenirs à des informations plus formelles, culturelles ou factuelles. Son récit permettra à chacun - parents, adolescents, mandants et toutes personnes intéressées par le projet, de se faire **une idée de ce qu'est un séjour de rupture**. Au-delà de la **description**, il rend compte de l'**intérêt**, de la **curiosité**, du degré d'**ouverture** et de la perméabilité avec laquelle le jeune aborde ce changement de vie.

Si **Tony** nous emmène dans cette description détaillée, c'est parce qu'il s'est emparé du sujet lors de sa mise en récit avec une nette application. Il le dira d'ailleurs lors de la lecture de son texte: *J'ai l'impression que je m'exprime comme si on ne me comprenait pas*. En effet, comment faire coexister ces deux mondes - celui d'avant et le Bénin - et leur donner sens, faire en sorte que le Bénin ne soit pas une parenthèse dans leur histoire, un souvenir que l'on raconte et se raconte au risque de créer des mondes clivés? **Tony** éveillera aussi notre attention sur les oppositions voire les fractures entre le Bénin et la Belgique, un avant et un après. Il attirera notre attention sur ces différentes perceptions qui nécessitent d'être mises au travail et élaborées au risque que le jeune se sente fragmenté.

Chacun exprimera la difficulté à partager cette expérience hors norme et par là-même à quel point on s'en retrouve changé. *Jamais les gens ne vont vraiment comprendre ce que... c'est un autre monde, un autre état d'esprit. Il n'y a que toi qui sais vraiment. On reste le même mais la façon dont tu vois les choses, elles changent quand tu*

reviens ici. C'est difficile à expliquer. Je ne trouve pas d'exemple mais ça change ta vision des choses. À défaut de pouvoir mettre en mots ce qu'a représenté le Bénin, certains tenteront de nous transmettre leurs ressentis. Je vais comparer à quelque chose, avant je fumais le joint et du coup en entrant en IPPJ*, j'ai dû arrêter et en arrivant là-bas, c'est comme si j'avais fumé mais sans rien consommer. J'étais positif quoi, j'étais bien. J'avais l'impression de faire partie du village, je n'avais pas l'impression d'être un étranger. C'est complètement différent d'ici. Tout. La manière qu'ils voient les choses, la manière qu'ils interprètent, la manière qu'ils présentent les choses, la manière qu'ils pensent, il y a tout qui est différent.

Un simple exemple là-bas quand on rencontre quelqu'un, même si on ne connaît pas on dit bonjour. Si là quelqu'un vient nous dire bonjour, on le regarde et on dit qu'est-ce qu'il y a, on se connaît? En fait, ils sont beaucoup plus calmes, ils prennent les choses plus...ils sont réfléchis, ils ne s'énervent pas et ils trouvent une solution au problème. Les amitiés là-bas et les amitiés ici, c'est complètement différent.

Tous ont exprimé leur contentement à nous raconter le Bénin, Ça fait revenir les souvenirs de là-bas mais je ne les ai pas oubliés les souvenirs, tout est encore dans ma tête ou encore J'en parle tout le temps. Certains ont éprouvé une difficulté à symboliser l'expérience et à l'ancrer dans leur parcours. Pour amorcer la réflexion, nous avons recouru à un objet rapporté qui symbolise l'expérience acquise. **Quentin** nous attend avec alignés sur la table du salon des coquillages qui, à l'image des poupées russes, donnent l'impression de pouvoir s'emboîter les uns dans les autres.

Ce sont des escargots, ils sont près des bois et ça grouille de partout au Bénin. Moi, j'ai cru que c'était comme ceux qu'on vend à la plage, vides. J'avais trouvé un petit vide en tourbillon que j'ai trouvé joli, et j'en vois un, gros, collé à ma porte et quand je l'enlève, je trouve un truc poilu dedans. C'est un escargot mais

poilu et les gens les mangent. Si jamais on me fait manger ça! C'est gluant mais plein de poils, c'est dégoûtant. Mais c'est impressionnant, un escargot gros comme ça. Dans son assiette en plus!
Ça porte chance là-bas, enfin ça dépend, si c'est quelqu'un de mal intentionné qui te l'offre, ça peut te porter malheur pendant toute ta vie mais moi je n'y crois pas. Mais si quelqu'un te l'offre par bonne intention, ça te porte bonheur. J'en ai plusieurs, du plus petit au plus grand. Je les ai gardés parce que c'était marquant, symbolique. **C'était pour montrer que tout est immense là-bas, mais au fond tout petit, parce qu'ils ne peuvent pas montrer l'immensité de leur générosité.**



Tony

45

*J'avais un ou deux rendez-vous par semaine à Cap Solidarité à Braine l'Alleud en Belgique et **j'avais une sorte de petit bouquin**. À chaque fois, je le remplissais avec une éducatrice du projet. Elle me parlait une fois de l'eau, qu'il ne faut pas boire, l'eau qu'il y a dans le puits, toujours boire l'eau qui est en bouteille, voir que la bouteille est bien fermée. Elle m'a parlé un peu du vaudou, de la nourriture, de la culture, enfin du Bénin en gros.*

*Je me suis retrouvé dans l'avion pour partir au Bénin. J'étais excité. Je voulais que ça passe vite, parce que 8 heures, c'est long et je n'arrivais pas à dormir... J'avais envie d'arriver vite: **Enfin!***

Comment ça va être?

*Donc voilà, j'arrive avec l'avion, il y a l'éducateur avec son panneau CAP SOLIDARITE. Je l'ai trouvé. Bonjour, comment ça va? Puis voilà. On est monté dans le 4X4 du chauffeur. Il nous a déposés à l'hôtel, à **Cotonou**, la capitale économique. Il m'a un peu expliqué le programme. Je n'arrivais pas à dormir. Il faisait trop chaud, étouffant. Puis vers midi, un truc comme ça, je suis arrivé dans mon village. Il m'a présenté au chef de famille, au doyen. Voilà, comment ça va? Puis j'ai commencé à jouer au foot avec*

les petits. J'ai joué 20 minutes puis je suis tombé K.O. La chaleur, elle m'avait mise K.O. Je ne me suis jamais évanoui de ma vie, et là j'ai cru que j'allais m'évanouir. Je me suis mis dans ma case, j'ai soufflé un peu, j'ai pris de l'eau, je me suis rincé puis voilà, j'ai recommencé à jouer au foot.

J'étais placé dans une sorte de maison avec, on le surnommait le doyen, une sorte d'éducateur, quelqu'un qui me suivrait là-bas pour me présenter le village et tout ça. La famille où j'étais, il y avait d'abord un garçon, puis une fille, puis un garçon, puis encore un garçon et un autre, puis une fille.

Alors le plus vieux, le premier garçon est à l'université à Cotonou dans la capitale. La famille était aisée, quand je dis aisée, pas riche mais ils n'étaient pas pauvres. Puis la fille, elle faisait ses études en informatique et alors le troisième, donc le garçon, était toujours à l'école, le deuxième toujours à l'école et la plus petite était toujours à l'école aussi, en maternelle.

J'avais un lit, un bureau, une armoire pour mettre mes vêtements et une ou deux chaises. Comme ça, s'il y avait des amis qui venaient, le soir on mangeait ensemble, c'est ça. Il y avait un petit fauteuil aussi et un tabouret. La douche n'était pas dans la case. C'était dans la plaine mais elle était cachée. L'éducateur m'apportait de l'eau, du papier WC, du dentifrice, les médicaments contre la malaria.



La première semaine, ça fait drôle parce que c'est un autre monde. C'est deux mondes différents comparé avec la Belgique ou l'Europe. Puis on commence à s'habituer et franchement, c'est génial.



Au Bénin dans le village où j'étais, c'est dans **la région du Sahoué**, c'est comme le Rif au Maroc, c'est un dialecte, ça s'appelle le Sahoué et la langue nationale c'est le français et puis c'est le fon et tout le monde parle cette langue. La religion... Là où j'étais, dans le sud du Bénin, ils sont plus catholiques et dans le nord, à Natitingu, la capitale touristique, c'est plus des musulmans. Dans tout le pays, 80 % est animiste, le vaudou.

On va dire qu'il y a deux sortes de vaudou, il y a le bon vaudou et le mauvais vaudou. 70-80 % des béninois sont dans le mauvais vaudou. Ils prient comme si c'était un dieu

pour que par exemple si moi je suis jaloux sur une telle personne, je vais prier un tel dieu pour faire du mal à la personne désignée. Il y a le vaudou culturel. Ce sont des esprits. Ils jouent plusieurs rôles dans le pays. Il y avait les zangbeto. **Zang** veut dire la nuit et **beto**, c'est l'homme. On va dire l'homme de la nuit, le gardien de la nuit. Comme il n'y a pas beaucoup de police et de sécurité par rapport au vol dans les villages, il y avait ces **zangbeto** qui dès qu'il y avait un petit vol ou une petite histoire, ils tournaient dans le village. Eux ils disent que c'est un esprit et avec les branches de bananiers et de palmiers, ils mettent ça autour comme-ci c'était une toupie, cela fait une sorte de triangle et il tourne sur lui-même. Dans la journée, ils font des spectacles avec ça. Tu te dis qu'il y a quelqu'un en-dessous qui tourne. Le soir, moi j'ai essayé de regarder mais tu ne

peux pas voir s'il y a quelqu'un ou pas. Pourtant je suis dans l'Islam mais je ne sais toujours pas s'il y a quelqu'un. Les voleurs du Bénin sont comme les voleurs d'ici, ils sont prêts à tout pour de l'argent. Mais dès qu'il y avait ces zangbeto, il n'y avait plus aucun vol. Il tournait et il n'y avait jamais de vol. Quand il attrapait quelqu'un, il le mettait dans un couvent et le frappait jusqu'à ce que son âme soit dirigée vers le bien. Il y avait aussi le Kouvito mais le Kouvito, je n'ai jamais compris. Il sort rarement mais, quand il sort, il frappe tout le monde, Il y a plein de petits trucs comme ça.

Moi j'ai commencé à travailler dans les champs, les travaux champêtres. J'avais fait ça pendant deux semaines avec le doyen, le chef de famille qui me suivait dans le village. Mon éducateur venait deux ou trois fois par semaine surtout au début. Il venait voir comment cela se passait, il me parlait de la Belgique, de ma famille, etc. Après les deux premières semaines aux travaux champêtres, j'ai fait trois semaines de maçonnerie dans un autre village qui s'appelle **Houeyogbe**. Mon village s'appelait **Adromé**, j'ai oublié de le préciser.

Après ces trois semaines de maçonnerie, j'ai fait de la menuiserie pendant deux semaines. Ça m'a beaucoup plu mais j'étais obligé de changer dans les activités pour avoir plusieurs points de vue. Je suis parti deux semaines dans l'enseignement scolaire. Je suis parti en CE1, ici on pourrait dire en troisième primaire.



Il y avait un prof qui donnait des cours à ses élèves. Moi j'étais on va dire un peu l'assistant. Des fois, je devais étudier les cours et puis l'enseigner aux élèves, corriger les tests des élèves et tout ça. Cela ne m'a pas plus autant que cela. Ensuite, j'ai continué dans la menuiserie.

Ce que j'aime bien là-bas, c'est vraiment un pays pauvre mais **il n'y a jamais quelqu'un qui pleure**. Ils sont **souriants**, toujours **joyeux**, toujours **gais**. Même si tout va mal, dans leur tête tout va bien. Ils ne se plaignent pas. Il y a vraiment une bonne ambiance.

Le matin, je me réveillais. J'avais toujours un morceau de pain, je faisais mon chocolat chaud, je mangeais, je fumais ma clope, je prenais ma douche. Oui, il y a une bonne hygiène de vie là-bas, ce n'est pas parce qu'ils sont en Afrique, il y a trois douches par jour. C'est mieux qu'ici. On mange beaucoup là-bas. Sur tous les points de vue, c'est une autre vie, que ce soit la nourriture, la culture, la religion. Déjà la nourriture, si tu n'aimes pas le piment, tu es mal. Je ne mangeais jamais de plats pimentés mais quand je suis arrivé là-bas, je me suis habitué et j'ai aimé. Le plat principal c'est la pâte. C'est de la poudre de maïs. Ils écrasent le maïs jusqu'à ce que cela devienne de la poudre. Ils mettent ça dans une casserole juste avec de l'eau et à force de mélanger, cela fait une sorte de pâte en chewing gum. Ils font plusieurs sauces et mangent avec la sauce et c'est très bon. Ils mangent beaucoup de fruits et légumes.

Après les 17 heures je rentrais à la maison, je prenais ma douche, je m'habillais bien, je veux dire pas en tenue de travail, et voilà j'allais avec mes amis, on allait surtout dans les autres villages ou on restait dans le village, on se reposait. On grignotait, on mangeait, on parlait, on rigolait, on buvait et voilà. On allait surtout faire des tours dans les autres villages. Il y avait une forêt où il y avait

des singes. Il y avait un lion mais pendant qu'il y avait le lion, moi je n'étais pas là. Ils me montraient tout ce qu'il y avait et moi je proposais ce que je voulais aller voir, ce qu'on allait faire.

Il y a des jours où j'y pense. Par exemple, des fois je passe une semaine sans penser au Bénin mais **des fois pendant toute la journée, je pense au Bénin**. Cela dépend de mon humeur. Je pense, par exemple, à la dame qui vend des beignets et qui m'en donnait toujours un avant que j'aille au travail.

Mais je pense surtout que leur culture là-bas est d'une ambiance joviale. Ce n'est pas comme ici par exemple en Belgique, la culture là-bas est animée, il y a beaucoup de fêtes, il y a beaucoup plus de trucs où on bouge. L'ambiance de leur culture m'anime plus que celle d'ici on va dire.



Est-ce qu'il y a quelque chose que tu voudrais ajouter pour conclure?

Je ne vois rien là tout de suite... que... **si il y'a un jeune qui dit, je ne veux pas partir parce que j'ai peur, parce que je ne sais pas ce qui va se passer, qu'il n'ait pas peur et qu'il y aille.**



La proposition du séjour

Introduction

La proposition du séjour de rupture émane de différentes instances: les Services d'Aide à la Jeunesse (SAJ), les services de protection judiciaire (SPJ) ou les Tribunaux de la Jeunesse (TJ) de tous les arrondissements judiciaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Si les jeunes, lors de leurs récits, nous font part de leur joie d'avoir bénéficié de ce séjour, vécu à présent comme une opportunité, ils n'en oublient cependant pas les résistances, rejets ou inquiétudes qui ont émergé lors de la proposition, que celle-ci soit suggérée ou contrainte. *Le seul choix que j'avais était de partir là-bas, j'étais obligé de partir là-bas pour moi dans ma tête. Donc, j'étais préparé dans ma tête à ces trois mois. C'est juste trois mois: si j'aime bien, ça passera vite, si j'aime pas tant pis nous dit un jeune.* Un autre, se résignant face à la proposition du juge, dira: *j'ai été contraint par moi-même enfin dans ma tête, j'étais contraint... c'est moi qui me suis dit qu'il fallait que j'y aille parce que je n'avais pas trop trop le choix.*

Quelle est donc cette contrainte, cette obligation qui les pousse à fuir, à dire *chouette et en plus je me casse* ou encore *si je restais, je pense que je n'aurais pas pu tenir le coup, j'aurais même fait beaucoup plus pire pour m'en sortir...* C'est sur ce moment clé, celui de la proposition d'effectuer un séjour de rupture que nous allons nous pencher au travers d'un entretien de clarification. Cette étape était peu explorée car dénuée de sens à leur retour d'Afrique où le plaisir lié à se raconter et les promesses d'avenir prennent, en toute logique, place. Ces réactions frileuses générées lors de la proposition de départ peuvent s'avérer un frein si les motivations du jeune et ses ressentis ne sont pas pris en compte afin de lui permettre de se positionner plus rapidement en tant qu'acteur

du projet. Cette appropriation plus spontanée influera sur la manière dont le jeune va vivre l'expérience de la rupture, l'utiliser pour se réfléchir et ajuster sa trajectoire de vie. Si tous sont finalement devenus acteurs du projet, ce qui les relie, c'est que, progressivement, partir fait sens et devient un **choix**. *Dans ma tête, ma première réaction a tout de suite été: Oh oui, chouette génial, je me casse. Après en y réfléchissant, les jours qui ont suivi, cela a été: Oh chouette, je me casse et en plus je vais aller découvrir autre chose, cela va être une découverte, des rencontres. C'était que du bon.*

Cette contrainte souvent exprimée sous la forme de **je n'avais pas le choix** ou **c'était le seul choix que j'avais** est souvent dictée par la peur du **regard social qui s'attarde sur leurs actes et non sur leur être, celui de jeunes en devenir**, turbulents, dérangeants certes, mais en construction. *Pour moi la limite, c'était si j'allais dans une IPPJ*. Ils allaient le noter dans le rapport de police et cela allait me suivre.* Ici, comme chez d'autres, est clairement exprimée l'idée d'une traversée, un passage duquel il faut se sortir indemne. Loin de nous l'idée de banaliser, minimiser ou ne pas les responsabiliser par rapport aux actes commis mais bien de comprendre ce qui est agissant en eux afin de mieux cerner et poser les balises d'un accompagnement porteur de sens et d'avenir.

Ce qui nous amène à nous interroger sur le rapport qu'ils entretiennent avec les différentes institutions d'ordre et de justice et ce qu'elles induisent en termes de comportement réactifs. L'un nous fera franchement part de ses sentiments vis-à-vis de la police:

Quand j'étais petit, j'aimais vraiment pas la police. On allait même jusqu'à les insulter et alors ils nous frappaient. Les policiers, ils font aussi des choses qu'il ne faut pas. Je ne les aime pas de base. Ça a toujours été comme ça. Parce qu'ils font les cowboys, ils se croient comme dans les films, comment ils marchent, comment ils parlent. Ils se croient au-dessus de tout le monde en fait. J'aime pas moi. Parce que eux, ils ne donnent pas de respect et nous on doit leur en donner,

obligé. Si tu parles mal, si tu réponds, ils te disent: quoi, tu veux que je t'embarque? Ils nous parlent mal et nous on n'a plus qu'à se taire. Ils sont puissants, il n'y a rien qui peut leur arriver. Enfin, il y a des policiers qui sont gentils, qui ne manquent pas de respect mais il y en a beaucoup qui manquent de respect.

Un autre de ses sentiments concernant les juges:

Je n'ai jamais été à l'IPPJ mais je sais un peu comment cela marche. Pour moi, c'est une perte de temps. Et je ne veux pas perdre mon temps. Je déteste perdre mon temps. Cela me donnerait des idées d'aller braquer une banque. Là, je dis braquer une banque mais c'est un exemple. Cela ne va pas me donner comme idée qu'après l'IPPJ*, je vais redevenir un gentil garçon. Le juge, pour moi il n'a rien d'important. **Pour moi, déjà quelqu'un qui peut juger quelqu'un d'autre parce qu'il a des diplômes, pour moi je n'aime pas cet aspect-là.** Ce n'est pas parce qu'il a étudié qu'il peut juger les gens. Donc voilà, poliment je m'en fous du juge. Je me serais senti entubé parce que voilà, j'aurais eu des sanctions mais je ne me serais pas dit, oui, je mérite cette sanction. Il ne connaît pas les raisons même si il me connaît, ce n'est pas à lui de juger.*

Tu ne l'aurais pas pris comme une occasion de réfléchir?

Je ne crois pas non. Au contraire, je crois que cela aurait empiré les choses.

Est-ce que tu sais expliquer pourquoi?

Quand je serai enfermé, j'aurai la haine et quand je vais sortir, je crois que je vais reprendre ce que je faisais, le pourquoi je suis allé en IPPJ. Ce n'est pas le même principe que le Bénin. Je ressentirai la haine que l'État m'ait enfermé pendant deux mois. Moi je ne veux pas.*

La notion de respect ou plutôt son absence est souvent apparue dans leur propos, comme toutes formes d'autorités vécues de manière jugeantes voire abusives aussi. Nous reviendrons sur ces perceptions lorsque nous aborderons le récit de Julien et ce qui a permis d'amorcer une transformation, un changement dans sa manière d'être au monde. Car ces comportements réactifs face aux institutions offrent une clé sur ce qui s'opère avec **l'équipe Cap Solidarité qui, de la Belgique au Bénin, s'appuie sur un lien de respect et de confiance mutuel quant à la réussite de leur séjour et de leur devenir. A l'inverse, les institutions d'ordre et de justice sont souvent décrites et vécues par les jeunes comme autoritaires voire abusives**, ce qui n'ouvre pas la porte de la réflexivité et de leur propre cheminement.



Sacha

A travers l'entretien de clarification de **Sacha**, proche de ses 18 ans lors des faits, nous découvrons son état d'esprit lorsque la proposition du séjour de rupture lui a été faite. Il nous donne à voir les liens qu'il entretient avec différentes structures sociales et institutionnelles et l'importance du groupe d'appartenance. Un groupe d'appartenance indispensable à la construction de son identité d'adolescent et qui va prendre peu à peu différentes teintes dans son récit, ceux qui ont fait de la geôle*, ceux qui sont reconnus par la police, ceux qui font partie à 100 % du village au Bénin. La notion de réputation a émergé. Au cours d'un entretien en récit de vie, narrataire et narrateur opèrent des choix à partir de ce qui fait sens pour eux c'est-à-dire ce qui fait sens pour l'un et pour l'autre. On parle de co-construction. Le narrateur refuse ou prend une hypothèse qui est essentiellement formulée sous forme de relance. Pour reprendre un extrait de l'ouvrage coordonné par **Jean-Claude Filloux**: *On pourrait dire que le narrateur valide suivant le sens que les hypothèses évoquent pour lui, non pas uniquement en fonction de la vie réelle telle qu'elle aurait été vécue, mais également selon la cohérence que ces hypothèses proposent.* **Sacha** va s'emparer de la notion de réputation et la déployer. Il témoigne de comment son séjour au Bénin a modifié la teneur de sa réputation. Ses valeurs vont

se tourner vers ceux qui l'ont accueilli au Bénin et devenir reconnaissance. **Sacha** nous dit apprécier, lors de la lecture de son texte, la manière dont cette dernière phrase est formulée. Il la tient comme réelle.

C'est arrivé au moment où mes parents en avaient marre, la juge en avait marre et moi, il n'y avait aucun moyen de pression sur moi, même au niveau des conditions, je ne les respectais pas, et je disais ouvertement que je ne les respecterai pas. Donc n'importe quelle punition n'aurait pu me faire changer d'avis. Après avoir été en IPPJ et avoir eu des conditions à respecter, on voyait que j'étais toujours dans un cercle vicieux, que **j'en avais rien à faire de tout ce qui était autorité**, que rien ne pouvait m'atteindre réellement, et qu'il fallait qu'à un moment ça cesse dans tous les cas. Donc, ils se sont dit qu'il fallait trouver une solution un peu comme **une dernière chance**, c'est un peu ça.*



Même l'idée d'aller en prison ne t'aurait pas fait changer d'avis?

Non. Moi, à l'époque j'aurais même trouvé ça bien, j'ai fait de la geôle, j'aurais pu m'en vanter. Peut-être que la prison, ça aurait fait un changement radical, ça m'aurait peut-être tout à fait calmé, comme ça aurait pu me lancer dans un plus grand cercle vicieux, de me dire maintenant j'ai été en prison, et je suis tel type*

de personne, je n'ai plus envie de construire quelque chose de légal dans la vie, ça j'aurais pu le dire aussi.

Par exemple, le séjour en IPPJ*, qu'est-ce que cela t'a fait?

Rien, moi, je me suis presque amusé. Enfin, on est bien nourri, on a de chouettes activités et je me suis fait des copains, entre ça et l'ADEPS, il y a peu de différence. Ça fait même du bien parce qu'on ne fume pas, on ne picole pas pendant 15 jours, donc ça peut faire une mini cure en même temps pour revenir en pleine forme. C'était pas mal.*

Est-ce que tu vois aussi l'IPPJ* comme la prison, un lieu où se créent des groupes d'appartenance?

Oui, voilà. On parle chacun de nos conneries et il y en a qui ont fait les mêmes conneries alors directement ils s'entendent bien. Il y a une certaine solidarité aussi par rapport au fait que nous sommes tous dans la même situation par rapport aux tribunaux, par rapport à ceux qui nous encadrent et qui nous ont mis là, donc forcément on s'entend bien.

Plusieurs fois dans ton récit, tu évoques le sentiment d'appartenance, le groupe de l'IPPJ* ou lorsque tu parles du Bénin, tu dis à un moment donné que tu voulais être à 100 % comme eux. Qu'est-ce que ça représente un groupe d'appartenance, qu'est-ce qu'on y trouve?

Des gens avec qui, on sent qu'ils nous ressemblent, partager les même idées.

Et à t'entendre, il n'y aurait pas comme une question de réputation à avoir pour faire partie d'un groupe ou l'autre?

Si, aussi. **La réputation**, moi je me rappelle bien que les premières fois où je me suis fait arrêter par la police, c'était presque voulu de ma part, pour pouvoir en parler après. Ce qui est un peu con quoi. Quand je suis revenu d'ailleurs, j'ai aussi pensé à renouveler entre guillemets la réputation que j'avais en Belgique avant de partir au Bénin. Je ne voulais pas qu'on me dise trois mois au Bénin et tu es devenu un autre homme et tout. J'étais parti avec une certaine réputation et je voulais la garder en revenant. Ce qui est idiot aussi.



Qu'est-ce qu'on a comme identité, quand on se fait arrêter par la police?

Moi, j'étais dans un groupe de personnes où il y avait déjà certains majeurs qui avaient été en prison, et c'était un peu **les caïds, les chefs** et on trouvait ça bien. Moi, je me rappelle quand un de mes copains passait devant un policier et que le policier le reconnaissait, qu'il disait son nom, je trouvais ça waaaah.

J'avais envie d'être connu à ce niveau-là, pas pour mes bonnes actions, mais plus pour mes mauvaises actions. C'est après que ça a changé.

Il y a quelque chose qui reste un peu mystérieux pour moi, pourquoi est-ce qu'au Bénin tu dis *je ne vois pas comment j'aurais pu rester à ne rien faire* dès lors qu'ici, c'était ta situation?

Il y a peut-être aussi un peu la réputation qui entre en jeu, enfin je veux dire là-bas, je suis accueilli dans un pays que je ne connais pas... Par-dessus tout, quand on me disait qu'il fallait faire attention à moi, que j'étais un Européen et qu'il fallait faire gaffe, que je tombais plus facilement malade, que je me coupais



plus vite, ça je n'aimais pas. Je voulais pouvoir leur montrer aussi pour représenter un peu, pas mon pays, mais que je savais aussi faire ça. Quand il y a un gamin de huit ans qui fait quelque chose et qu'on me dit, tu ne peux pas le faire et que c'est lui qui va le faire à ma place, je disais **non!**. Même si effectivement, **je ne savais pas le faire, je faisais en sorte d'y arriver.**

C'est pour ça que j'ai eu plein de cloches aux mains, parce qu'on me disait qu'il fallait aller moins vite, moins fort. Et puis à la fin, j'avais effectivement plein de cloches aux mains et puis ça s'est refermé et j'avais les mains en béton,

il n'y avait plus de soucis. C'est ça que j'avais envie, **être à 100%** comme quelqu'un du village.



Au moment où tu as dû partir, quitter le Bénin, qu'est-ce que tu quittes finalement?

On quitte une nouvelle famille, presque une deuxième famille. Je serais en famille d'accueil en Belgique, je sais toujours où je suis alors qu'en étant en famille d'accueil dans un paysage complètement différent et un style de vie complètement différent, je suis obligé de me raccrocher à certaines personnes qui vont me mettre en confiance entre guillemets.

Ça crée des liens énormes.

Tu dis *Je sais que je vais y retourner*. En quoi est-ce important de te dire que tu vas y retourner?

Parce que j'ai bien vécu ça et que j'ai adoré être là-bas et que je leur ai dit que je reviendrais les voir. Donc, à partir du moment où je leur ai dit, je vais y retourner parce que ce qu'ils ont fait pour moi, là-bas me donne envie d'aller les

revoir. Je ne sais pas comment l'expliquer autrement. Je ne suis pas juste venu faire mon truc et, pour montrer que même en étant ici, je ne les ai pas oubliés. Ce n'est pas passé inaperçu dans ma tête comme ça, comme un séjour ailleurs. Parce qu'ils n'ont pas souvent des retours de ce qui se passe ici. Il n'y pas énormément de jeunes qui rappellent ou qui savent rappeler. Mon chef de famille sait que je suis en apprentissage mais il ne sait pas ce que je fais, il ne sait pas mes horaires, il ne sait pas comment ça se passe avec mon boss. Je ne saurai leur expliquer cela car ce n'est pas le même style de vie ici. On n'a pas la même manière d'être, le même mode de vie. Donc l'expliquer avec les mots n'est pas possible. J'ai envie de retourner et en même temps montrer un peu de reconnaissance aussi.



Son récit nous permet d'entrevoir la notion de dette ou de contre-don. Elle soude les liens envers ceux qui les ont accueilli, sorte de loyauté au contact de personnes différentes, qu'on ne connaît vraiment pas et qui, au bout de trois mois, nous ont épatés à un tel point qu'on ne veut plus partir de là-bas nous dira **Quentin** ou encore une reconnaissance vis-à-vis de ce que les gens m'ont apporté, à la relation que j'ai eu avec les gens et à ce qu'il m'ont fait passer dira **Naëlle**.



je suis arrivé au village,
il y a tout le monde
qui est venu vers moi, je ne
savais pas trop quoi faire.

Affronter le changement

Introduction

Les récits consacrés au moment de la proposition du séjour de rupture montrent que le temps et les préoccupations des uns ne sont pas forcément ceux des autres. Accorder celui des mandants, des familles et de l'équipe **Cap Solidarité** à celui du jeune demande une certaine habilité. Temps vide pour les structures sociales qui voient les jeunes *tourner à rien*, temps ressenti comme trop plein, dévorant même, pour la plupart des adolescents soumis à des sollicitations diverses. **Les jeunes** bien que ressentant le désir d'être *pas quelqu'un d'autre mais moi-même* **sont plus enclins à poursuivre leurs activités qu'à s'investir dans un projet souvent vécu sur un mode imposé**. Quand on demande à **Sacha** si cela faisait sens pour l'adolescent qu'il était de penser à son avenir, sa réponse est immédiate:

Difficilement même quand j'étais au Bénin. C'est surtout en revenant que j'ai commencé à penser à mon avenir. C'est maintenant, depuis que j'ai commencé ce contrat d'apprentissage. Mais j'avais quand même une idée forte en rentrant, c'est qu'il fallait que je fasse quelque chose de ma vie.

Une année plus tard, lors de la lecture de son texte, il ajoutera qu'à présent il a un avenir, *je voudrais me spécialiser dans l'architecture d'intérieur, apprendre l'anglais. Je suis bien stable dans ma formation.*

A l'image de **Sacha**, la plupart des jeunes ne se projettent pas réellement lors de la phase préparatoire. Certains la subissent telle cette jeune qui reconnaît qu'à cette période de sa vie, elle avait toujours besoin d'être stimulée pour faire quelque chose:

Aujourd'hui, je peux faire les choses, je n'ai besoin de l'avis de personne, il faut juste que je le veuille en fait... mais avant, même aller chez le médecin, il fallait qu'on m'accompagne.

D'autres, même s'ils semblent plus impliqués, restent très distants dans l'investissement, sorte de détachement émotionnel, qui les maintiennent hors d'atteinte, bloqués sur le mode de l'attente, piégés par une pensée du court-terme.

J'aime bien l'Afrique, ça fait plaisir de partir voir ce qui se passe là-bas...

Quand tu dis *j'aime bien*, tu sais te rappeler ce que tu aimais avant d'y avoir été?

C'est parce que j'ai grandi avec que des africains en fait. Donc, comme je m'entendais bien avec des gens ainsi, je me suis dit que là-bas aussi, il y aurait des gens avec qui je m'entendrais bien.

Et c'était quoi l'émotion qui t'accompagnait?

Aucune.

Il n'y avait même pas de l'excitation ou de l'impatience?

Non, j'attendais d'aller là-bas pour voir... J'étais déjà préparé dans ma tête en fait. Je me disais, je vais parler quand j'arrive là-bas, je ne vais donner aucune idée sur ça tant que je ne vois pas vraiment ce qui se passe là-bas, comment ça se passe...

Pourtant, **tous ont exprimé la grande nécessité de partir, de se casser, de fuir car soumis au rythme soutenu d'une vie sous pression.** En permanente connexion avec l'extérieur - gsm, amis, facebook - en permanente relation avec un entourage qui n'arrive plus à souffler, ils en arrivent eux à ne plus pouvoir respirer. *Ici, je n'avais pas le temps.*

*J'avais toujours des trucs à faire (bien ou mal). Je n'avais pas le temps de me poser sur un banc et commencer à réfléchir. J'étais plus dans le business au lieu de dire que je vais penser à ça ou à ça. Je me disais les pensées, c'est plus pour les femmes alors je ne vais pas me mettre à penser... L'historien, François Hertog, qui s'est intéressé à nos différents rapports aux temps, développe la notion de présentisme: une espèce de présent qui se voudrait auto-suffisant. C'est-à-dire quelque chose d'un peu monstrueux qui se donnerait à la fois comme le seul horizon possible et comme ce qui n'a de cesse de s'évanouir dans l'immédiateté. De là pourrait-on en déduire que l'histoire d'une vie se résume à une série d'événements, **vie réduite à l'imprévu, et que l'on ne cherche plus à comprendre?** Dans le présentisme actuel, poursuit l'historien, comment faire en sorte de donner sa place au passé tout en ouvrant l'avenir? Le séjour au Bénin, coupé du temps de l'immédiateté, apparaît alors telle une pause bienfaisante, le temps de se poser et de poser un vécu prêt à être mis en question. **Comment changer s'il n'y a rien qui va vous faire changer?** Cette phrase extraite d'un récit témoigne de l'étau dans lequel le jeune se sent coincé et dont cependant lui et les siens n'arrivent à l'extraire.*

*J'avais l'intuition que tout d'abord voyager allait me faire prendre une pause psychologiquement dans ma tête, me remettre en question, relativiser un peu sur certaines choses. Parce que j'aime bien voyager aussi, c'était surtout pour cela. Tu te balades et tu ne sais pas ce qui va t'arriver. C'est ça l'aventure, c'est ça l'inconnu. Le fait de ne pas savoir ce qui va se passer et vivre le présent et puis c'est tout. Je ne sais pas comment expliquer. **L'inconnu tout court.** Avant que je ne parte au Bénin, mon quotidien en Belgique c'était une pause dans le quartier avec mes potes, fumer des joints, peut-être aller voler un coup par-là, un coup par ici et puis voilà. **Je me laissais aller.** Et même si je me laissais aller ce n'était pas quelque chose que j'aimais bien. Je suis quelqu'un qui doit bouger pas quelqu'un qui reste calme, qui ne fait rien de sa vie. Je me laissais aller.*

Ma consommation, mon influence puis tous les problèmes avec la famille. Oui. Voilà surtout ça les problèmes avec la famille. Parce qu'à la base je suis quelqu'un de déterminé mais il y avait tellement de trucs qui pesaient sur moi et ça faisait trop à un moment.

Avant de partir au Bénin tu ressentais déjà cette envie d'être quelqu'un d'autre?

Pas quelqu'un d'autre mais moi-même. Ça m'a réveillé d'un côté.

Ça m'a fait prendre une pause mais ça m'a réveillé aussi.

Déjà, se réveiller, au sens propre du terme pour aller aux rendez-vous, être ponctuel aux examens médicaux, organiser son départ mobilisent le jeune dans cette phase préparatoire et leurs proches reprennent espoir:

Quand j'ai su que j'avais ce projet, j'étais mieux dans ma peau. Quand j'ai su que j'avais ce projet et que j'allais partir en Afrique, j'ai recommencé à avoir un bon climat avec ma mère.

Au vu des 100 jeunes ayant déjà bénéficié du dispositif, des évolutions au niveau de l'environnement proche se font rapidement ressentir. Cette phase préparatoire nous est apparue cruciale pour que le jeune s'approprie le séjour de rupture mais aussi pour qu'un changement de regard s'opère à son égard, mobilisant les uns et les autres autour d'un projet commun.

Reste que s'il s'agit d'un pas de géant, la distance à parcourir pour arriver à son village d'accueil au Bénin ne se résume pas à un calcul kilométrique. Ce sont deux univers, celui balisé de son adolescence et celui inconnu d'un village africain, qu'il va falloir affronter et harmoniser, pour éprouver et s'en retrouver changé.

*Je me demandais quand même comment cela allait se passer dans le village, puisqu'après j'allais être tout seul là-bas. Quand on entend parler de tout cela, quand on voit un peu les images, on se dit cela doit être bien, même leur culture, c'est bien. Je suis arrivé au village, il y a tout le monde qui est venu vers moi. Je ne savais pas trop quoi faire. Ils étaient 200, je ne savais pas dire bonjour à 200 personnes. Au début j'avais du mal, je restais beaucoup dans ma case et au fur et à mesure, je sortais un peu plus, j'essayais de leur parler. Du coup le soir, ceux avec qui je m'entendais bien, ils venaient devant ma case et on restait là jusqu'au temps qu'on allait se coucher. Ils parlaient dans leur langue et moi j'étais là à écouter mais je ne comprenais rien. Il y en a un qui a dit, je me rappelle bien de cela, **parlez un peu français parce que lui il ne comprend pas** et du coup il y en a un qui dit **s'il ne comprend pas, on va lui apprendre notre langue**. Ils ont essayé de m'apprendre leur langue et au fur et à mesure, j'ai commencé à savoir un peu parler. Après on a commencé à se comprendre. Cela a été vraiment super. On discutait, on parlait, ils me posaient beaucoup de questions et moi aussi je leur en posais.*

Toute cette phase où tu commences à te faire des relations, cela prend combien de temps?

Deux jours.



Quentin

*Ce que je suis maintenant, c'est par rapport au Bénin. Ce n'est plus par rapport à avant. Encore une fois pour avancer, je trouve qu'il ne faut pas se rappeler du passé. Enfin, il faut s'en rappeler mais différemment, changer ce qui ne fait pas avancer la personne et voir ce qu'on peut en tirer pour le présent. **Quentin** nous accueille chez lui. Il a préparé notre rencontre. La maison est vide de ses habitants. Des boissons chaudes et des jus de fruit nous attendent. Son attention et ses propos matures sont loin d'être à l'image du jeune adolescent rencontré lors de la phase préparatoire, plongé dans l'événementiel, l'argent facile, les promesses déçues où la notion du temps se résume à l'instant présent. Son récit joue d'ailleurs avec le temps, celui figé de l'avant et celui qui l'inscrit dans le continuum de la vie lui permettant de se projeter vers un avenir moins incertain, *parce qu'à la fin je ne savais plus qui j'étais et arrivé là-bas, je devais chercher qui j'étais et ce que je voulais faire, quel chemin prendre et apparemment cela se passe bien jusqu'à maintenant.**

Prendre l'avion pour la première fois, quitter le sol européen, quitter sa famille, ses amis et ses habitudes, délaisser ses assuétudes est loin d'être un acte anodin. Partir crée l'événement, provoque un avant et un après dans un quotidien sans fin. Nous aurions

pu minimiser le fait qu'ils rejoignent parfois un monde fantasmagique lié aux documents animaliers où l'Afrique est présentée sauvage et mystérieuse ou emprunte d'images de misérabilisme et de manque. Nous aurions minimiser le fait que partir est cette preuve d'un besoin de se retrouver. **Le récit de Quentin est séquencé, parole franche et sans concession.** Il permet d'envisager ce qu'occasionne la rupture, cette interruption dans une vie bien rodée. Il affine ce qu'elle a signifié pour lui et la présente sous un autre angle. Partir provoque un lien entre les différents événements de la vie. La rupture ne devrait pas être considérée comme l'événement mais bien comme ce qui relie les différents événements de la vie entre eux. *Donner un sens, une raison, à une action, dit Michel Legrand, psychologue, ce n'est point lui attribuer une cause qui regarde vers l'arrière, qui pousse l'acteur dans le dos et le détermine, c'est attribuer à l'acteur une fin, une visée, une intention - lucide ou moins lucide, claire ou plus obscure - qui le projette vers l'avant.*



Avant le séjour

J'ai eu une enfance assez mouvementée. Il y a des hauts et des bas comme tout le monde je pense. Ce qui m'a vraiment mis la puce à l'oreille pour que je parte là-bas c'est que j'avais trop de pression et j'avais des ennuis, de plus en plus. J'ai préféré me retirer quelque temps, être un peu libre pour réfléchir à ce que j'allais faire pour régler ces problèmes. Pour moi la limite, c'était si j'allais dans

une IPPJ, ils allaient le noter dans le rapport de police et cela allait me suivre. Je ne voulais pas que quand j'aie 18 ans pour trouver un travail, qu'on dise que celui-là c'est un voleur ou des choses comme ça. Je serais resté, je crois que je n'aurais pas su tenir le coup, j'aurais peut-être même fait beaucoup plus pire pour m'en sortir. **Je ne réagissais vraiment qu'avec la violence.** A ce moment, je n'avais pas les idées très claires parce que dans mon entourage, il y avait des personnes pas très fréquentables qui avaient des grosses liasses de billets à l'école. Ils avaient des vêtements de luxe, des montres et tout ça. Je me suis dit comment ils ont fait pour avoir autant d'argent alors qu'ils n'ont même pas 16 ans. Ils étaient dans le trafic de drogue et à ce moment-là, je voulais me lancer là-dedans. Enfin, on m'a plutôt invité à me lancer là-dedans. Ils me promettaient monts et merveilles, ce que je n'ai pas eu. Très souvent je disais oui parce que je suivais le mouvement. **J'étais un chien comme on dit.** On me disait **viens, on va aller voler de l'argent là** et j'y allais. Je les suivais, des trucs comme ça et puis pour finir ça me rapportait rien puisque déjà l'argent volé ça disparaît assez vite et puis vaut mieux gagner son argent que de le voler.*

*Avec ma mère, on essayait de trouver des solutions. Je me suis renseigné moi-même sur internet. On a trouvé deux solutions: soit partir au Maroc mais c'était avec un groupe de jeunes qui étaient dans le même cas. Je me suis dit que peut-être qu'il y en a qui vont encore m'inciter à autres choses alors j'ai trouvé **Cap Solidarité** qui eux, c'était seul dans un village et c'est mieux parce qu'on **réfléchit mieux soi-même qu'avec d'autres personnes. Dès fois, j'ai des réflexions matures mais que quand je suis seul.** C'est pour cela que j'aime bien m'isoler parce que si je suis avec les autres, je vais penser comme eux et ce n'est pas ce que je dois faire. Comme on dit chez nous il y a des Barakis* et puis les autres. Je sais bien que moi j'allais plus vers les Barakis* que vers les personnes bien.*

Mes images d'Afrique

*J'avais comme idée d'être au milieu d'une brousse avec plein d'animaux sauvages qui allaient me bouffer pendant la nuit. Les animaux, ça ne me faisait pas trop peur puisque ce sont des animaux, ce n'est pas plus intelligent qu'un homme mais ce qui me faisait le plus peur, c'est que voilà, **j'arrivais au beau milieu de nulle part et sans rien**. Pas de restaurants, pas de magasins, rien du tout, des gens qui vivent dans des sortes de huttes et que j'allais arriver là en pleine cambrousse et me dire que voilà, c'est comme à la télévision, les reportages, que ce n'est pas une ville comme ici.*

Je croyais qu'on allait me laisser dans un village et que j'allais devoir me débrouiller. Après, on m'a dit que j'irais dans une famille d'accueil, que j'allais avoir un éducateur. C'est vraiment ce que j'attendais parce que je réfléchis et puis je donne mon point de vue à une autre personne pour voir ce qu'il en pense. Mais c'est toujours moi qui choisis à la fin.

Mon départ

***J'avais peur de me perdre** dans l'aéroport parce que c'est très mal indiqué, il y a des panneaux partout. J'avais peur de me mettre dans un avion et de me dire: Est-ce que c'est le bon? Je vais arriver où? En Amérique? En fait, c'était une allée, il y avait plusieurs quais. C'était assez facile.*



*Quand je suis arrivé à Cotonou, j'ai eu une boule au ventre parce que je suis arrivé dans la ville. Je me suis dit que ce n'était pas du tout ce que je pensais. Je suis arrivé, je voyais des petites cabanes, des marchés... Je me suis dit **ouf** mais ce n'est pas du tout là que j'allais.*

*Je crois que ça a été bien comme ça, de ne pas trop dire là où on allait parce que ça apprend beaucoup de choses. On se fait une image dans sa tête et puis on voit ce que c'est réellement et là, c'est le choc. C'est presque irréel. Je suis arrivé là, j'ai cru que c'était la brousse puis j'ai vu la ville, **je me suis dit wow. Les gens qui grouillaient de partout**. Je me suis dit: elles sont où les savanes et tout ça?*

Mes premières impressions

Les personnes qui représentent

***Cap Solidarité** m'ont dit bonjour, ils se présentent puis on monte dans une voiture.*

*Je ne savais pas qu'il y en avait là-bas non plus. On est parti au village et on m'a présenté ma famille d'accueil et après les gens du village. J'ai eu affreusement peur quand je suis arrivé dans le village parce que tout le village s'était réuni pour moi. Je les ai tous vus arriver avec le sourire et tout ça, ça criait dans tous les sens. Puis ils ont fait des photos, j'étais assez peureux à ce niveau là parce que je ne les connaissais pas, puis après ils ont fait les présentations, ils m'ont montré les cousins de leurs cousins et **ils ont manqué de me marier 50 fois**.*

Ils m'ont présenté, de toute façon, à tout le village donc, **j'étais un peu le Yovenou, comme ils disent. Le blanc. Tout le monde m'appelait comme ça.** Les jeunes, ils venaient voir si je pouvais venir avec eux jouer au foot ou des choses comme ça et tous les petits enfants venaient voir. C'était marrant.

Le Bénin

J'avais un deux pièces. Comme j'avais été à la menuiserie, j'avais fait une table. J'écrivais un peu sur tout. Je griffonnais. J'écrivais des lettres pour envoyer ici en Belgique ou je racontais ce qui c'était passé puisque c'était assez surprenant donc **je l'ai mis par écrit pour le raconter quand je reviendrai.** Au début c'était long puis à la fin, franchement on m'aurait rallongé de trois mois, j'aurais accepté. **J'étais assez triste de partir d'ailleurs. Je crois que je me serais même enchainé au sol.**

Mes problèmes n'étaient plus, j'y pensais même plus en fait. Je réfléchissais souvent à ce que je voulais faire pour ne plus avoir la même chose qui m'arrive. Je pensais à ce que j'allais faire comme activité ou ce que je pouvais proposer. C'était déjà de rembourser les personnes à qui j'avais fait des prêts pour les drogues et de tirer un trait sur tout ça. Je savais que ça n'allait pas être facile parce qu'une fois qu'on rentre dans le trafic, généralement on n'en sort plus.

J'ai eu des visions, enfin pas des visions mais plutôt des flashbacks de ce que j'avais fait avant, des choses horribles, j'ai revu des têtes terrorisées de ce que j'avais fait. Je cite un exemple. J'étais rentré dans un magasin. J'avais mis une cagoule et tout ça. J'avais un couteau et j'ai vu encore la tête de la personne



qui était en face à la caisse. Il ne savait plus où se mettre. Il était vidé. Il avait le visage neutre. C'était affreux. **T'as l'argent et puis après avoir fait ça t'as des regrets.** De gros regrets puisque je vois encore la tête de la personne et je me dis pourquoi j'ai fait ça.

Le retour

Mon départ? Une grande tristesse et puis une nouvelle personne. J'ai des photos accrochées à ma chambre. Je les revois et je me dis que c'était bien, j'aimais bien, on rigolait. Ce n'est pas seul avec un autre monde. En fait, c'est seul avec des personnes différentes, qu'on ne connaît vraiment pas et qui, au bout de trois mois, nous ont épatés à un tel point qu'on ne veut plus partir de là.

Je veux dire que là-bas, c'était le sentiment de la liberté et je suis revenu ici et ce n'est pas du tout la même ambiance. Ici les gens sont coincés, sont différents, ils n'arrivent pas

à se lâcher comme on le fait là-bas. Là-bas, c'est fête tous les jours, on mange au coucher du soleil autour d'un feu et **ici, c'est tout le monde chez soi et personne ne dérange personne.**

Avant, j'avais essayé un autre centre qu'**Amarrage**. J'ai été trois mois seulement, c'était avec d'autres jeunes qui étaient dans le même état que moi et des fois pire même et c'était, en fait, un **cocon**. On était là-bas, on faisait de la musculation, on nous donnait des calmants quand on était trop nerveux ou qu'on voulait

*frapper partout et tout ça. C'était vraiment, je veux dire, une **bulle** et puis quand on sort de là, on a toujours nos problèmes et on n'a pas su les résoudre parce qu'on était toujours dans le même milieu, on va dire.*

*En fait, **le Bénin, on est à la fois dans un cocon mais on vit. On est à vif.** Vraiment c'est mieux d'aller seul au Bénin que d'aller dans un autre centre avec d'autres jeunes qui sont dans les mêmes problèmes. On a respecté qui j'étais dans une certaine manière mais ce n'est pas ça qui m'a le plus marqué, c'est vraiment les gens, **la solidarité** qui peut y avoir quand on ne connaît pas quelqu'un. Il y a quelqu'un qui a un problème, directement l'autre va l'aider alors qu'ils n'ont rien. C'est peut-être toutes leurs économies qu'ils ont mis de côté mais il est dans le village, il va lui donner. Et c'est ça qui m'a épaté. Si quelqu'un n'avait pas à manger, on l'invitait, il n'y a jamais de bagarre. C'était bien.*

Avant je réagissais par la violence et quand j'étais là-bas, ils réglaient tous les problèmes comme ça en restant chez eux, ils trouvaient plein de solutions sans s'énerver, normal. Par exemple, même encore maintenant en classe, on m'énerve vraiment, à la place de réagir comme je le faisais avant, je change de place et je me mets là où il n'y a personne.

*Je ne savais plus qui j'étais nous dit **Quentin** au départ de son récit, **il fallait que je***

***cherche qui j'étais et ce que je voulais faire**, quel chemin prendre et apparemment cela se passe bien jusqu'à maintenant.*





Qui sont ces jeunes?

Introduction

Je commence par ma date de naissance, non? Je suis né en 1994. Donc, j'ai été à l'école, j'ai fait mes études puis c'est ma maman qui m'a parlé du projet comme quoi je pouvais partir au Bénin.

Moi, je suis né en 1994 et je ne sais pas quoi dire. Je n'ai rien eu de spécial à part mon séjour à l'IPPJ.*

Qui sont ces jeunes pour qui fumer des joints, peut-être aller voler un coup par-ci un coup par-là, et prendre une pause dans le quartier avec les potes semble aller de soi? Qui sont ces jeunes pour qui les valeurs, le juste et l'injuste, le sens du vrai et du faux, ne s'imposent plus comme allant de soi?

Peu se sont spontanément attardés sur le temps de l'enfance. C'est plutôt l'impasse qui s'est imposée et, au vu de nos objectifs de recherche, nous ne nous sommes pas autorisées à l'explorer. Il reste, comme déjà exprimé dans la partie consacrée à *Histoire d'un livre*, qu'il y aurait fort à apprendre d'une telle exploration. **Dans cette partie, nous présenterons le récit de Sacha et Naëlle.** Les extraits issus de leur récit et le regard porté sur ceux-ci sont empreints de notre subjectivité et nous en sommes pleinement conscientes. Notre intention n'est pas de cataloguer ces parcours mais de mettre en valeur ce qui nous est apparu prévaloir dans chacun d'eux, quittant une vision linéaire et stigmatisante, nous permettant de la sorte une plus large compréhension de leurs vécus et la possibilité d'en dégager un savoir collectif. *Pour comprendre l'individu comme acteur*

social, représentant d'un groupe social et d'une culture, pour le resituer dans le faisceau des contradictions qui ont pesé sur son histoire, il faut sortir du récit, le questionner, l'analyser à l'aide d'outils conceptuels susceptibles de les mettre en évidence. (Orofiamma, 2002). Ce que la sociologie clinique nous a permis de faire.

J'aime bien être fort proche de la nature. On va dire comme dans l'ancien temps. Les choses étaient plus claires. C'est peut-être parce que j'ai été élevé comme cela parce que mon père a quasiment 65 ans. Il a eu une éducation un peu différente.

Avec ton père tu as eu une éducation plus... (interrompue)
Essentielle vu qu'il était de la génération d'avant.

Et ce sont ces valeurs là que tu cherches?
Oui.

Ces jeunes ont poussé dans un contexte d'hypermmodernité. Derrière ces mots, nous dit Christophe Niewiadomski (2012), se profile le fait que l'individu est passé d'un type de société où les trajectoires sociales étaient relativement stables et institutionnalisées vers une société des individus marquée par le développement de l'individualisation des parcours. Les points de repères traditionnels susceptibles d'orienter les choix se sont progressivement relativisés. Chacun est amené à construire son système de valeurs, de croyances, qui ne s'appuient plus sur les traditions qui l'ont précédé et sur une identité héritée mais bien sur sa capacité à faire des choix. Il faut donc se mettre en mouvement, mouvement réflexif, moins pour découvrir le sens de ses choix que pour les construire.

La solution c'était de partir au Bénin. Maman aussi elle disait ça. C'était le bon choix. Parce qu'à force de rester dehors, je vais quand même aller en IPPJ.*

Il n'y avait pas d'autres solutions que de rester dehors?

Non, moi je ne m'amusais pas chez moi. J'aimais bien tout le temps sortir. Avant, à la maison, ça se passait pas très bien parce que j'étais le plus grand, je faisais le chef. J'avais aucun projet, j'allais à l'école comme ça mais j'étais pas un élève calme, même en primaire. J'aimais bien me bagarrer en fait... Mais j'étais petit, il fallait que je comprenne les choses. C'était il y a longtemps tout ça.

Et tu as compris comment?

Par après, en grandissant et aussi avec le séjour en Afrique. Je parlais beaucoup avec les gens de là-bas. Depuis tout petit, j'étais avec des personnes comme ça qui font la bagarre... C'était quelque chose de normal. Au moins, comme ça les gens ne venaient pas nous voler notre portefeuille ou nous agresser. Ils ont peur et donc même quand tu es tout seul, ils ne vont rien oser te faire, il n'y aura aucun souci pour toi. Je croyais que c'était comme ça que ça fonctionnait puis j'ai compris que quand tu fais des histoires ainsi ça retombe sur toi. Tandis que quand tu ne fais rien, tu n'auras pas d'agression non plus.

J'entends quand même comme un environnement où il faut se protéger...

C'est comme ça que tu perçois l'endroit où tu as grandi?

Oui, c'est comme ça que je le perçois, c'est dur à entendre mais c'est comme ça.

Quand tu dis quand nous étions petits, tu situes ça à quel âge?

15 ans, 16 ans, 17 ans...

Lors de la collecte des récits, il était fréquent en début d'entretien que l'un d'eux, se reculant avec méfiance, s'adresse à Isabelle lui demandant si elle n'était pas psy. C'est à cause des questions que vous posez, on dirait juste, pas grave. Il lui fallait

réexpliquer ce qu'est un récit de vie et le dispositif qui nous liait.

A tout renvoyer au jeune lors de la constitution de ses dossiers institutionnels, du décrochage scolaire en passant par ceux liés à la justice, on peut aisément comprendre, les barrières et réticences à se livrer qui se sont peu à peu imposées. *Tout ce que je raconte aujourd'hui (en dehors du cercle privé) est une grande première* nous dit **Naëlle**.

En fait, j'ai jamais parlé de tout ce que j'ai fait à personne comme je vous le dis maintenant nous dit **Quentin**. Et nous les croyons. L'activité d'écoute propre au **récit de vie** **accueille leur dire en prenant soin d'eux** tandis que le dispositif favorise une élaboration sur leurs propos tout en les préservant et préservant leurs proches. *Un effet transformateur est certes revendiqué mais il n'est point de thérapie. La visée est celle de l'avènement d'un sujet: effet de réflexivité dans le travail d'élucidation, effet de volonté dans le passage de l'indécision à la décision* (**Legrand**, 2002).

Par la mise en sens de leur récit, ils font acte de leur historicité en adressant leur récit à la société à travers un tiers, le narrataire. Si la collecte des récits requiert un caractère privé, le contexte du recueil, une recherche qualitative pour **Amarrage**, donne un ancrage institutionnel à leur parole et la projette dans la sphère publique. La parole est comme actée, elle acquiert le statut de témoignage. Et celle-ci nous adresse un message: **Nous, les jeunes, sommes quelqu'un de bien.** Le titre s'est imposé. Il leur revient.



Le premier portrait est celui de **Sacha** à présent âgé de 18 ans. Il témoigne de ses multiples tentatives pour être auteur de sa vie. Il s'agit d'un parcours d'appropriation de son histoire. Il s'agit de la faire sienne, **se reconnaître et être reconnu comme auteur de sa vie**. Dans le travail de narration, le sujet est en effet en construction. *Raconter engage une dynamique identificatoire: nous nous définissons en opérant des choix, celui de rendre signifiants par rapport à d'autres certains aspects des événements vécus. A ce titre le caractère subjectif de notre récit autobiographique est déterminant: il persuade de l'originalité de notre vécu et institue notre singularité (Josse, 2011).*

Pour en rendre compte, nous allons dérouler, comment à chaque étape de son histoire, les tentatives de **Sacha**, qu'elles soient au ban de la société ou non, visent à sa reconnaissance comme auteur de sa vie. Par son témoignage, il rend visible ce qui était à l'état d'hypothèse: l'importance du senti

ment d'avoir choisi le séjour de rupture pour assurer une réflexion porteuse d'avenir.

Nous le rencontrons au domicile familial. C'est un quartier coquet dans une zone rurale réputée pour la qualité de vie qui y règne. Lors des entretiens, ses petites sœurs apparaissent lors de brèves incursions dans la cuisine, et si cela nous pose question, lui, assure qu'il n'a rien à cacher. Trouver un lieu autre dans cet environnement résidentiel n'est pas aisé. Nous acceptons ces conditions de recueil un peu contraintes.

Les mots posés pour placer le cadre de notre rencontre et ses objectifs ont certainement fait écho à sa quête, être auteur. Lorsque nous expliquons la méthode et le fait que nous l'accompagnerons par reformulation, clarification et hypothèses à comprendre ce qu'a représenté l'expérience béninoise dans son parcours mais qu'il reste, bien entendu, le pilote de son histoire, il éclate de rire et lance: *Si je suis le pilote alors vous êtes les hôtesse!* Cette petite phrase témoigne de sa vivacité d'esprit et de son humour mais aussi de la compréhension de ce que le dispositif allait lui permettre de mettre en mots et en sens et ce, en prenant soin de lui c'est-à-dire en respectant l'authenticité de ses dires sur son vécu existentiel et événementiel.

Son parcours, il est vrai, plonge la famille dans le désarroi, l'angoisse, l'impuissance et peu à peu, le tout prend la forme du **cauchemar**. Si le jeune adolescent est conscient que le chemin de la délinquance est une impasse voire un cercle vicieux, il semble cependant préférer celui-ci à tout autre. Son récit nous fournira des éléments pour en comprendre les raisons et nous apprendra aussi en quoi son séjour au Bénin l'a autorisé à prendre un chemin qui est bien le sien et non celui qu'on aurait pu faire pour



lui. En effet, **tout projet proposé par un tiers semble vécu comme contraint**. *Un rejet un peu déjà de tout ce qui est police et compagnie, tout ce qui est autorité ou presque tout, que ce soit l'école, les parents, la police, n'importe quoi (...). La seule chose qui m'intéressait moi, c'était traîner avec mes copains et si j'avais eu une connerie et que je pouvais la faire, je la faisais parce que je pensais que ça me mettrait en valeur.*

A l'écoute attentive de son récit, nous découvrirons très vite que **Sacha** est sous pression. Pression familiale et affective qui lui rappelle en permanence le poids de la valise qu'il traîne, pression institutionnelle (école, police, justice) qui lui rappelle qu'il n'est pas dans le droit chemin et pression sociale aussi. Ce jeune est issu d'une famille aisée et se vit comme *pas à la hauteur* par rapport à sa fratrie, son environnement familial et social.

Ce modèle familial et social provoque chez lui une forte mésestime et une confrontation brutale à ce qu'il ressent comme imposé: **l'excellence**. Il y aurait pour compenser, comme un processus inversé de reconnaissance sociale: Si je ne peux être reconnu par les miens pour ce que je suis alors autant vivre en marge d'eux. *Si je ne peux pas être auteur de la vie qui m'est prescrite, autant la quitter et trouver un lieu où je puisse m'affirmer.* Ne nous dit-il pas: *si j'avais eu une connerie et que je pouvais la faire, je la faisais parce que je pensais que ça me mettrait en valeur?* Ici, nous pouvons aussi entendre une pression amicale qui lui demande implicitement de rester hors norme, condition pour maintenir son groupe d'appartenance, groupe essentiel à l'adolescence. En toute logique, la proposition d'un séjour au Bénin soumise au jeune par le juge reçoit dans un premier temps une fin de non-recevoir.

Ce que je veux dire moi, je n'étais jamais à la maison, toujours avec mes copains à fumer, picoler, tout le temps et vraiment rien à foutre. Et j'étais bien dans ce mode de vie là évidemment. Je me débrouillais moi-même pour avoir

*des sous et tout le bazar. Je m'amusais bien. Et quand on m'a parlé de partir pendant trois mois, la première chose qui m'a vraiment fait peur, c'est qu'une fois à mon retour, je n'ai plus la même entente avec **tous les copains avec qui j'étais vraiment bien lié quoi.***

Donc si je te suis, c'est un oui un peu contraint?

Oui... contraint par moi-même enfin dans ma tête, j'étais contraint... c'est moi qui me suis dit qu'il fallait que j'y aille parce que je n'avais pas trop trop le choix. Je savais que si je restais... ça allait pas bien... je me rendais quand même compte que je n'étais pas dans une situation terrible quoi.

Ce qui est flagrant dans son récit, et qui nous est apparu à la lecture de la retranscription, c'est l'utilisation de phrases non incarnées, **une absence du Je** avant son séjour, comme si **les événements arrivaient à lui sans qu'il en soit responsable.**

*C'est arrivé au moment où mes parents en avaient marre, la juge en avait marre et moi, il n'y avait aucun moyen de pression sur moi, même au niveau des conditions, je ne les respectais pas, et je disais ouvertement que je ne les respecterais pas. Donc, ils se sont dit qu'il fallait trouver une solution un peu comme **une dernière chance**, c'est un peu ça.*

Ensuite, quand la proposition du séjour au Bénin est faite, il joue avec les mots ce qui lui permet de s'approprier le projet et de se positionner en tant qu'acteur de ce projet j'ai été **contraint** par moi-même précise-t-il. La narration procède donc d'une mise en



forme signifiante de la masse chaotique de perceptions et d'expériences de vie. Par ce mécanisme d'attribution de sens, nous rendons personnelles les expériences vécues et nous les ajustons à l'intimité de notre subjectivité. Le récit conduit à un système organisé constitué comme une totalité cohérente dans laquelle le narrateur peut se reconnaître (Josse, 2001).

Enfin lorsqu'il est au Bénin, il utilise majoritairement des verbes d'action. Il devient responsable de ses actes et de son devenir. *C'est pour ça que j'ai eu plein de cloches aux mains, parce qu'on me disait qu'il fallait aller moins vite, moins fort. Et puis à la fin, j'avais effectivement plein de cloches aux mains et puis ça s'est refermé et j'avais les mains en béton, il n'y avait plus de soucis. C'est ça que j'avais envie, **être à 100%** comme quelqu'un du village.*

Lors d'une rencontre consacrée à clarifier quelques points, nous lui faisons part de ce que l'emploi de la voix passive puis des verbes d'action avait eu comme écho dans notre perception de son parcours. Ses propos n'ont pas contredit notre hypothèse: *Pendant longtemps, par rapport à mes parents, je n'ai jamais vraiment suivi mes idées parce que je considérais que je n'étais pas encore assez mature et que je vivais toujours sous leur toit. J'ai fait un peu ce que je dois faire entre guillemets et pas ce que j'avais envie de faire. C'est pour ça que j'ai toujours essayé d'aller à l'école en général, alors que je ne considère pas vraiment que c'était, encore maintenant, que c'était pour moi. Et c'est seulement après le Bénin que j'ai choisi ma voie.*

Ses phrases liées à l'action révèlent aussi son projet personnel, **devenir menuisier.**

Je n'étais pas réellement capable de rentrer à la maison de faire des devoirs et d'étudier, de repartir à l'école le lendemain avec des jeunes de mon âge. J'avais eu l'occasion de travailler plusieurs fois et on m'a dit des centaines de fois:

Pourquoi tu ne vas pas travailler? Même au Bénin, on me l'a dit: Pourquoi tu ne

*vas pas travailler? Parce que ça m'aurait un peu... par rapport à mon père qui a un bon boulot, ma mère aussi, ma sœur qui cartonne à fond à l'école, **me retrouver en temps qu'ouvrier, ça faisait bizarre quoi.** Alors, je n'avais pas envie.*

Le séjour au Bénin va lui offrir la possibilité d'expérimenter ce qu'il ressent juste pour lui en dehors des normes familiales et sociétales qu'il prend un malin plaisir à rejeter. Lorsque **Sacha** lira l'analyse de son récit une année plus tard, avec une réelle pertinence, il nuancera nos propos: *Je ne sais pas si je rejette toutes les normes parce que d'une certaine manière, je les respecte. Je ne me sentais pas le droit d'être un ouvrier par exemple. Je dirais plutôt que certaines normes m'affectent alors je m'exclus du système. S'il peut nous éclairer avec autant de lucidité et de justesse, c'est bien parce que les expériences relationnelles et professionnelles au Bénin, au plus près de son vécu existentiel, loin du puissant antagonisme dont il se sent l'objet, vont enclencher un travail de compréhension sur son mode de fonctionnement. Par analogie, il va peu à peu s'affirmer en tant qu'être singulier. **Un truc qui m'a changé aussi, c'est surtout le respect que les enfants ont envers leurs parents qui n'est pas du tout pareil ici. On ne parle pas de la période difficile de l'adolescence au Bénin car cela n'existe pas car on ne dit pas **il est un peu perturbé parce qu'il grandit, c'est pour cela qu'il fait telle ou telle chose.*****



Tu associes ce que tu as traversé à ton adolescence?

Oui forcément. Je ne peux pas dire pourquoi mais c'est complexe l'adolescence.

Qu'est-ce que c'est l'adolescence finalement?

*C'est le passage de l'enfance à l'adulte. Je disais que là-bas on ressent moins l'adolescence parce que si on prend le premier fils de la famille, il va être enfant jusqu'à un certain âge. Et puis à un moment (pas du jour au lendemain), il va suivre le père dans le boulot que le père fait. Généralement, il va commencer à travailler avec le père et puis avoir son indépendance et il n'y a pas eu cette période adolescence où c'est à ce moment-là que j'ai fait les bêtises et bazars. Et en allant là-bas, quand j'ai vu comment cela se passait entre père et fils, par exemple, par rapport à une famille et au travail du père, ce qu'ils font pour que la vie marche, **cela m'a fait prendre conscience que j'avais de la chance effectivement d'avoir toutes les choses qu'on a ici et qu'ils n'ont pas là-bas et que je ne fais rien avec ça.** C'est ça qui a fait un petit tilt. Si un jour on me pose la question de savoir quand je suis passé entre guillemets de l'adolescent à l'adulte, je pourrais dire que c'est pendant mon voyage au Bénin. **C'est là que j'ai appris à prendre des responsabilités. J'ai pris en maturité, j'ai eu des valeurs en plus.** J'ai pu me rendre compte à un certain moment qu'il y a certaines choses que je faisais et je regrettais de les avoir faites. Pour moi avoir des regrets, c'était rare. Avant de partir là-bas, j'étais trop gamin, joueur. Je ne pensais pas à l'avenir, je ne pensais pas comment cela se passait autour de moi avec mes parents. Je ne me mettais pas à la place de ma mère par rapport à certaines situations difficiles. Je ne pensais qu'à moi.*

Sacha peine cependant au retour à articuler deux modèles qu'il vit encore sur le mode antagoniste, celui de sa famille et celui qu'il ressent juste pour lui. Il se retrouve à nouveau contraint dans un environnement familial et social qui ne correspond pas à son

devenir et se réinscrit un temps dans ses anciens travers creusant plus profond le fossé qui sépare ses intentions et sa certitude de réussir et la réalité du retour. Cependant en s'appuyant sur l'expérience heureuse du séjour, tel un ancrage, il va prendre le risque de rompre une nouvelle fois avec ce qu'il ressent être un devoir d'excellence, et se positionner en auteur. Il a acquis ce que l'on pourrait nommer un savoir existentiel c'est-à-dire *ce que je fais avec ce que je suis*. Selon **Christophe Niewiadomski**, le savoir existentiel est produit à l'aune des situations de vie et modèle l'être dans son éthique et ses valeurs.

Cette fois, fort de ce savoir, le jeune quitte abruptement l'école, s'inscrit de son propre chef à un CEFA* et se trouve un contrat d'apprentissage. *Cela faisait des années qu'on m'en parlait (...) J'avais fait le SAS* et tout ça, des tests sur ordinateur pour voir c'est quoi comme boulot qui me conviendrait mieux. Chaque fois, ça disait d'aller bosser enfin... alternance, école, boulot. Puis, à un moment, j'ai dit: **je m'en fous, c'est quand même pour moi** et j'ai été m'inscrire (...) Il m'a fallu quelque temps en revenant en Belgique, mais ça m'a apporté une certaine confiance en moi et de me dire c'est tout, c'est ça que je veux faire et je vais le faire; parce que c'est moi qui ai envie de le faire.* Ses craintes initiales, celle de perdre son réseau amical, celle de devoir faire ses preuves, celle de ne pas correspondre à ce qu'on attend de lui, il les a toutes peu à peu dépassées entraînant dans son sillage scolaire et professionnel, 3 ou 4 amis, ce même groupe d'appartenance qui, à présent, s'influencent mutuellement et positivement.

*Voilà, je n'ai pas suivi l'idée de mes parents ou de ce qu'eux ont imaginé pour moi qui serait bien, **je me suis lancé tout seul dans un projet auquel je tiens**, et si j'en vis plus tard, **je ne le devrais qu'à moi**. D'un côté, je le vis bien parce que je pourrais plus tard me dire que ce que j'ai entre les mains, je ne le dois qu'à moi-même et ça, ça me fait assez plaisir et c'est aussi une motivation.*

Si tu pouvais reprendre l'ensemble de ton parcours pour clôturer, qu'est-ce que tu dirais?
Ça m'a permis d'être plus mature, grandir, et surtout en revenant j'avais quand même une idée forte: c'est qu'il fallait que je fasse quelque chose de ma vie.

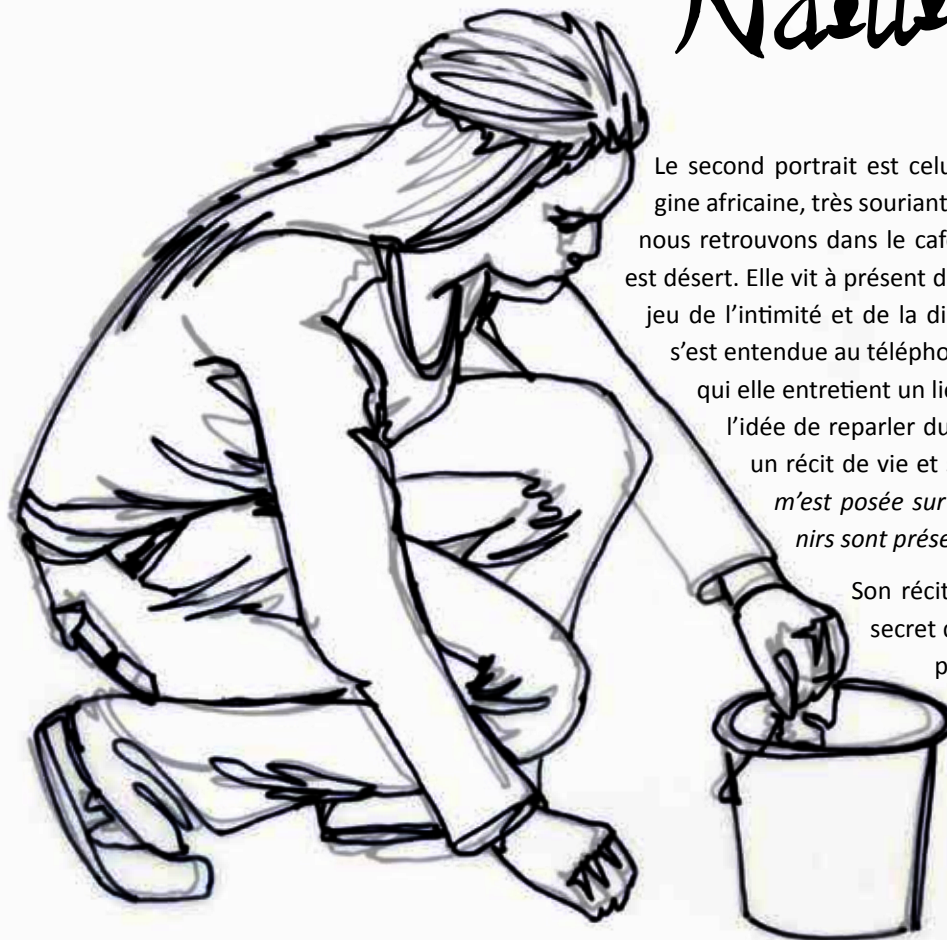


*Je rentre petit à petit dans la vie qu'on doit avoir ici. Enfin, je veux dire, **je travaille**. Ici, on est forcé de rentrer dans un certain style de vie si on veut.*

L'important écrit **Sartre** est *ce qu'on fait de ce qu'on a fait de nous*. L'individu n'est pas inerte face aux déterminations familiales et sociales qui le constituent. Pour **Vincent de Gaulejac**, *l'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet*. Vouloir être sujet, c'est avant tout comprendre en quoi et à quoi, nous sommes assujettis originellement mais aussi en quoi et comment nous pouvons nous constituer en sujet existentiel et social, **en devenant acteur réflexif de cette histoire**. **Sacha** nous donne à voir comment

il a tricoté normes sociétales, injonction de réussite à son propre désir d'être. En ce sens, il démontre de ce qu'une écoute fine du vécu existentiel de chaque jeune, pris singulièrement, offre comme possibilité de compréhension et d'enseignement afin de les accompagner le plus adéquatement sur le chemin qui est le leur et non celui qui leur semble prescrit.

Naëlle



Le second portrait est celui de **Naëlle**. C'est une jeune fille d'origine africaine, très souriante, qui se présente au rendez-vous. Nous nous retrouvons dans le café d'une grande ville qui, en plein hiver, est désert. Elle vit à présent dans un lieu qui se prête difficilement au jeu de l'intimité et de la discrétion. A **Elisabeth** avec laquelle elle s'est entendue au téléphone pour fixer un lieu et une heure, avec qui elle entretient un lien de confiance, elle manifeste sa joie à l'idée de reparler du Bénin, écoute attentivement ce qu'est un récit de vie et stipule: *J'accepte si aucune question ne m'est posée sur ma petite enfance. Trop peu de souvenirs sont présents* nous dit-elle.

Son récit témoigne de ce que peut générer un secret dans une construction identitaire. Peu à peu avec pudeur, lors de la mise en récit de son parcours, **Naëlle** va identifier où s'originent les difficultés à partager ce qui la ronge et qui la plonge dans un parcours hors norme. Elle franchit ensuite une étape importante, et peut-

être la première effective, d'un long processus de reconstruction en prenant acte des effets que le secret de son histoire a pu générer pour ensuite distinguer ce qui est de l'ordre de sa responsabilité de ce qui ne l'est pas. Ce qui nous amène à supposer que le séjour de rupture, à l'écart *de son monde*, offre à cette jeune femme la possibilité de quitter l'emprise du secret et ses effets, lui permettant d'augmenter ses liens d'appartenance et se risquer à des dynamiques relationnelles autres. *Les épisodes de vie qui comportent des éléments en défaveur de celui qui l'a vécu tels la honte et les secrets réduisent en effet les capacités de créer des liens avec autrui. Le partage social de l'émotion présuppose un mouvement de révélation de soi, la honte et la culpabilité sont au contraire associées à une tendance à la dissimulation de soi* (RIME, 2005). Il nous a semblé pertinent de partager ce moment de rencontre tant nous pourrions nous méprendre sur ce qui est agissant chez elle et qu'expriment ses **fugues et dérapages**.



A notre arrivée, comme à l'accoutumée, nous posons le cadre dont le *droit de dire* et le *droit de retenir*. Attentive, le regard généreux et profond, **Naëlle** reçoit la question d'entrée qui consiste à se raconter de la naissance à aujourd'hui avec un certain embarras. Comme stipulé dans la partie *Histoire d'un livre*, **Isabelle** n'a aucune information préalable sur les jeunes rencontrés et ne respecte pas, par la question d'entrée posée, le pacte convenu avec l'éducatrice: **aucune question sur la petite enfance**. Et tant mieux dirons-nous car dès la 45^{ème} seconde de l'enregistrement, elle ne

quittera plus, durant les 2 heures 30 suivantes, le récit de son enfance et son désir d'être quelqu'un de bien.

Extrait à quelques 45 secondes d'enregistrement:

Je vais avoir 19 ans dans un mois. Je suis née en Afrique. Je suis arrivée en Belgique en 1998 quand j'avais 5 ans. Mes parents étaient décédés. Je suis arrivée en Belgique en 1998 avec mon frère, ma sœur et ma grand-mère. C'est mon oncle, le frère de ma mère biologique, qui nous a fait venir en Belgique pour s'occuper de nous, du moins c'est ce que je pensais. C'est le début de l'histoire. Je ne sais pas très bien comment raconter. Il faut que je trouve les mots. Je ne sais pas très bien dire comment j'étais. Mais par après, cela a été une descente aux enfers comme on dit, jusqu'à ce que je parte au Bénin.

Nous sommes toujours dans les premiers temps de l'entretien. Elle semble avoir trouvé, dans le dispositif et son cadre, le contenant nécessaire pour décrypter, de sa mémoire et sa chair, **la souffrance accumulée** et la honte endurée faute de locuteur dans ce **milieu aisé où l'émotion semble proscrite**. Elle pose avec beaucoup d'émotions et de retenue son vécu d'enfant dévoilant le paradoxe dont elle a été l'objet: d'une part, un oncle qui assure honorablement sa scolarité, ses besoins en terme de nourriture et logement mais qui d'autre part est maltraitant tant physiquement que psychiquement, menaçant fréquemment les trois enfants de rejet.

*J'ai vécu une enfance un peu chaotique dans le sens où je vivais des choses horribles à la maison et je ne pouvais pas en parler parce que **mon oncle était mon tuteur légal** et donc était pour moi le parent. Je ne pouvais pas m'exprimer. Même s'il faisait des choses horribles, je ne pouvais pas en parler. J'étais tout à fait bien à l'école, j'avais plein de copains mais je vivais un calvaire*

à la maison. J'en parlais pas à mes copains parce que c'était très difficile et que d'un côté **j'avais honte** et j'étais dans une école de **petits péteux où tout le monde est parfait**: papa, maman... et donc c'était encore moins évident. Je vois bien que tout cela aujourd'hui a une influence sur moi, sur ce que je fais, sur ce que je deviens.

Cependant, malgré la mise en mots du paradoxe, elle reste bloquée dans la compréhension de ces effets et la phrase, **J'ai l'impression que quand t'as pas de parents, même si tu veux pas, t'as des problèmes**, semble cristalliser son ressenti, retenant sa capacité à élaborer. Nous pouvons avancer l'hypothèse qu'enfermée dans cette représentation, ce monologue interne, **seule avec son secret, elle n'arrive pas à comprendre ce qui fait qu'elle est l'auteur de ce parcours hors norme**. Elle va alors s'emparer du temps de son récit pour nous adresser cette part d'elle restée enfouie et mettre en lien et en sens le désordre événementiel et existentiel dans lequel elle s'est forgé une identité fragmentée. **La jeune femme pleure mais ses larmes expriment un soulagement**, son corps est détendu et il y a derrière l'expression de cette souffrance, une grande douceur qui semble l'accompagner et peu à peu la gagner. Sur ses larmes se greffe le murmure de la souffrance encryptée. Nous sommes affectées par cette intimité mise à vif et nos yeux s'embrouillent. L'émotion n'est pas interdite, voilà ce que nous nous disons, tant pour nous l'autoriser que pour nous rassurer. Elle ne compte plus les mouchoirs qui l'entourent et poursuit: *Quand on raconte, c'est normal. Surtout quand on l'a vécu.*

Comment vivais-tu cette menace?

Je la subissais... Je l'ai exprimée après. Je dirais plus à l'âge de l'adolescence mais



d'une autre manière. J'ai quand même fait plein de conneries, j'ai déçu beaucoup de monde autour de moi et je suis sûre que c'est toute cette frustration et cette haine que j'ai accumulées en étant petite qui est ressortie. Dans ma tête, quand je suis arrivée au Bénin, je me suis dit:

Maintenant j'ai une nouvelle chance de tout recommencer. Je ne connais personne, il n'y a personne qui me connaît, **c'est l'occasion d'être moi.** Je me suis vraiment dit que c'était un nouveau départ. Je suis arrivée hyper positive avec une énergie! Et ils m'ont fait passer plein de valeurs et plein de bonnes choses et plein de bonne énergie aussi et c'est génial, on se sent bien, on ne se ronge plus les ongles, pour ma part du moins. On se sent bien, oui. J'ai exprimé beaucoup de joie et beaucoup de gaité et de chaleur quand je suis revenue du Bénin et même quand j'étais au Bénin. **Il y avait tout un côté hyper positif où j'étais hyper heureuse, hyper bien là.**

Il y a aussi ce côté-là qui pour moi aujourd'hui est tout à fait une bonne chose, qui m'a permis de pouvoir commencer à parler de certaines choses que je ne voulais pas... Enfin, ce n'est pas que je ne voulais pas parce que moi je n'ai pas l'impression qu'en étant petite, je ne voulais pas en parler, c'est juste que je ne pouvais pas en parler. Quand j'étais au Bénin, j'ai découvert en moi beaucoup d'émotions que je ne connaissais pas parce que quand j'étais petite, les émotions, l'amour, connais pas. Moi, je me rappelle que quand j'étais petite à l'école,

mes copines disaient toujours: **mais, elle, elle ne pleure jamais**. Devant mes copains et tout ça, c'était vraiment la nana forte et puis en fait, maintenant je me dis que non, en fait pas du tout quoi, que justement j'ai vécu plein de choses qui ne sont pas faciles et que je dois passer par toutes ces émotions là pour comprendre parce que là quand j'en parle, je pleure. Je pense que c'est normal, ça fait partie du processus. Quand j'étais au Bénin, je n'allais pas chez mes éducateurs pour raconter ce que j'ai vécu, ce qui s'est passé, dire des choses qui me rendent triste, je n'en ai pas parlé au Bénin. Je pense que quelque part en moi il y a quand même un travail qui s'est fait et je pense que c'est dû au contact que j'ai eu avec les gens, à ce que les gens m'ont apporté, à la relation que j'ai eu avec les gens et à ce qu'il m'ont fait passer. Je pense que cela a commencé de tout cela. Cela m'a permis de pouvoir dire plus de choses, dire plus ce que je pense et puis de ce fait indirectement aller dans tout ce qui s'est passé en arrière que j'avais besoin et que j'ai besoin d'exprimer parce que **je ne suis vraiment pas d'accord avec ce que j'ai vécu**. Pour moi aujourd'hui, j'en parle mais avant le Bénin, je n'en parlais pas. J'ai l'impression que ça a été tout un travail comme ça sur moi, un travail de reconstruction que je dois faire et je pense que le Bénin a été l'élément déclencheur de beaucoup de choses. Mais c'est après que les résultats se sont vus et c'est après que moi, en tout cas, avec du recul et en repensant à tout ça, j'avance petit à petit.

A un moment donné, tu as dit **Je voulais être quelqu'un de bien**. Qu'est-ce que c'est quelqu'un de bien pour toi?

Aujourd'hui, pour moi, **quelqu'un de bien, c'est moi**. Pour moi, franchement, je suis quelqu'un de bien. Enfin, je sais que je sais faire la part des choses entre ce qui n'est pas bien et ce qui est bien. Ce qui est correct et ce qui n'est pas cor-

rect. Moi, j'étais quelqu'un de gentil, quelqu'un de bien pour ceux qui ont voulu me connaître du moins, mais je faisais tellement de bêtises et je me faisais tellement gronder, tellement gueuler dessus tout le temps, avoir des remarques tout le temps, que moi, je pensais finalement que j'étais quelqu'un de pourri.

Si elle doit encore avec insistance s'autoriser à dire qu'elle est quelqu'un de bien, **elle a repris la confiance que son parcours lui a dérobée**. L'expérience relationnelle positive vécue au Bénin a provoqué un premier trouble dans l'identité négative qu'elle s'était forgée, le pas de côté nécessaire afin de dépasser le paradoxe dans lequel elle était prisonnière et cette élucidation des enjeux dans lesquels elle se débattait lui a ouvert **le chemin de l'estime**.

A l'issue de la lecture de ces quelques pages, elle nous dira *c'est émouvant. Je l'ai déjà dit des tas de fois, l'histoire je la connais mais le fait de lire, c'est émouvant*. Elle nous apprendra qu'elle a repris le chemin de l'école, entamé des études d'éducatrice et a un chez soi. Je pense que mon expérience de vie, **ce que j'ai vécu peut être un atout**. J'ai vraiment envie de travailler avec des jeunes, des ados, des services d'aide à la jeunesse, des choses comme ça. Je pense que cela peut vraiment m'enrichir. Parce que je pense qu'il n'y aura pas mieux placé que moi pour comprendre un jeune à ce moment-là, qui aura 15-16 ans et qui sera dans une période... même si tous les parcours ne sont pas les mêmes, je pense que je serais bien placée.

Son parcours nous est apparu exemplatif en ce sens qu'il témoigne du comment un séjour de rupture permet au jeune de se dégager de l'assimilation et de l'identification aux difficultés de leurs parents, pour accéder à la distinction entre l'autre et lui-même, entre lui-même et l'autre, et à la conscience de leur différence et de leur singularité (Abels Ebber, 2000).

*Tout ce que je raconte aujourd'hui, c'est une grande première pour moi.
Je me dis que je n'ai pas pu commencer (ma vie) comme je voulais commencer.
C'est la première fois que je dis cela pour témoigner et parler du Bénin, et
cela me touche donc je pense que c'est vrai. **En fait, je veux faire de toute
mon histoire, j'ai envie d'en faire une force.***



Se retrouver au Bénin

Introduction

Les expressions utilisées pour qualifier leur séjour au Bénin illustrent à merveille un sentiment de bien-être retrouvé: ***Là-bas, c'est comme si j'avais fumé mais sans rien consommer. J'étais positif quoi, j'étais bien.*** Elles marquent aussi la difficulté à quitter un environnement dans lequel le jeune s'est épanoui: *J'étais assez triste de partir, je crois que je me serais même bien enchaîné au sol.* Nous pouvons facilement en déduire qu'il se joue pour le jeune quelque chose de profondément émouvant au cours de ces trois mois, modifiant et bouleversant son rapport au monde mais avant tout celui qu'il entretenait avec lui-même. *Il y a toujours un temps d'adaptation. C'est normal. Après c'est nickel. C'est comme si j'avais toujours vécu là-bas.* Dans les pages qui vont suivre, nous ne nous attarderons plus sur le dispositif mis en place, ni sur les activités semi-professionnelles qui leur sont proposées. Nous tenterons d'approcher ce qui opère un changement et qui l'ancre dans une certaine pérennité.

*Ma motivation, c'était de changer, arrêter tout ça (actes de délinquance). Je savais bien que j'allais apprendre un petit peu plus en restant là-bas, parce que trois mois, c'est quand même long, il y a moyen d'apprendre des choses, deux-trois petits trucs de base comme le respect. Je me suis dit **je vais aller là-bas pour apprendre des choses, puis on verra bien ce que ça donne....** Et ça a marché mais pas direct en revenant mais ça a marché en grandissant.*

Tu penses que le Bénin t'a fait grandir?

Oui mais il a fallu du temps en fait. C'est pas tout de suite en revenant que j'ai grandi. Là-bas, j'ai grandi. Tout était dans ma tête mais je ne le mettais pas en application ici. J'ai voulu d'abord repartir là-dedans (actes de délinquance) pour voir ce que ça faisait mais ça ne m'intéressait plus.

Sont évoquées les notions du choix, de la motivation qui permet de se mobiliser, l'idée d'un passage de l'enfance à la maturité et le fait d'avoir posé un regard réflexif sur leur parcours orientant leur trajectoire vers d'autres possibles. Nous nous sommes déjà attardées sur ces différents aspects notamment au travers des extraits du récit de **Sacha**.

Mettre en mots ce qui a engendré les effets positifs, arriver à nommer les processus par lesquels ils sont passés fût d'une grande difficulté. Pour soutenir l'exploration de cette thématique, nous avons demandé à **Naëlle** lors de la seconde rencontre de venir accompagnée de deux photographies, l'une avant le séjour et l'autre pendant ou après son séjour.

Je pense que j'ai du mal à choisir une photo avant le Bénin parce que j'ai l'impression que toutes les photos avant le Bénin sont les mêmes. Vous me demandez quand même des choses un peu plus profondes, vous ne me demandez pas juste la photo et l'image. Sur les photos, j'ai toujours l'air bien mais après je sais que c'était une période de ma vie où j'étais vraiment au plus bas. Je n'étais vraiment pas bien. Pour moi, c'est que des fausses photos. Peut-être que sur le moment même du cliché, j'étais contente mais ce qu'il y a derrière, si on creuse un peu, ce n'est pas tout beau. Celle sur le Bénin. Je vais vous dire... Elle est trop bien. Je venais d'arriver, cela faisait 24 heures. C'était le lendemain matin. Je fais une grande photo comme cela où je souris, on voit tout le paysage derrière. J'adore cette photo. Sur cette photo, il y a le grand sourire, c'est vraiment vrai,

c'est vraiment sincère. Si vous voulez, je peux vous la montrer, je l'ai sur mon GSM. Elle est un peu raccourcie pour qu'elle rentre dans mon GSM, j'ai dû la couper. C'était dans la salle de bain de la famille où j'ai atterri. J'aime beaucoup cette photo. Je pense que là il était 8 heures du matin. Aussi au Bénin un truc de malade, je suis hyper matinale, chose qu'ici...

Ici aussi, tout est dit sans être nommé. Nous allons continuer l'exploration en deux temps. Le premier au travers du récit de **Carl** où nous découvrirons comment, de l'IPPJ* au Bénin, il a dialogué avec cet *autre en lui* par le biais de l'écriture afin de se préserver d'une identité figée et institutionnalisée, une identité sur laquelle il a peut-être perdu prise. Il rejoint les propos d'autres jeunes dont ceux de **Quentin** quant à la nécessité de poser ce qu'ils traversent: *Comme j'avais été à la menuiserie, j'avais fait une table. J'écrivais un peu sur tout. Je griffonnais. Voilà j'écrivais des lettres pour envoyer ici en Belgique où je racontais ce qui c'était passé puisque c'était assez surprenant donc je l'ai mis par écrit pour le raconter quand je reviendrai.*

Ensuite, dans un deuxième temps, nous aborderons les éléments mis à jour dans les récits dont celui de **Julien** et qui servent d'étai au changement. Le lien de soi à soi restauré, le lien de soi à autrui se déploie.



Carl

Carl, lors de notre première rencontre, nous fait part assez tardivement et peut-être hors enregistrement du fait qu'il a écrit, presque jour et nuit, durant ses séjours en IPPJ* et au Bénin. Nous parlerons longuement de la richesse potentielle de ses écrits contenue dans ses cahiers aujourd'hui encaissés dans un grenier. Si au départ, l'acte d'écrire s'institue pour communiquer avec sa copine, il nous dira, *je pense aussi que c'est pour moi que je l'ai fait*. Cette petite phrase va éveiller notre curiosité et nous mettre au travail. Si **Carl** ne peut en effet nommer certaines choses, il peut écrire. Il peut les écrire. Il nous offrira en lecture lors de notre seconde visite, un morceau choisi, où l'intime discret se laisse deviner, laissant l'anecdote l'emporter.

Le vendredi 2 mars à 8 heures 16, je lui demande ce qu'elle fait, si elle pense à moi. Je lui dis que je me suis levé vers 7 heures. J'ai commencé à balayer puis j'ai déjeuné, j'ai fini mon balayage et voilà. Depuis que j'ai mis les pieds dehors, il y a le petit David, et les autres petits qui me suivent partout. Mais je dis ça en positif. Je dis d'ailleurs, là ils m'empêchent d'écrire en venant devant ma porte, à me lancer des bambous parce que je ne les écoute pas. En fait, ils venaient m'embêter pour que je joue avec eux. Et après, je

*dis qu'ils n'arrêtaient pas de me dire **donne-moi baillon**. Ils parlent de la balle puisque je joue au foot avec les petits. Ceux du village, les grands, ils jouent entre eux et les petits, ils jouaient sur le côté. Et moi je jouais avec eux carrément. Ils étaient contents: **Donne-moi baillon**.*

Aujourd'hui, **Carl** nous dit ne plus écrire, ce qui nous a interpellées sur la fonction de l'écriture durant ses séjours en IPPJ* et au Bénin. Ces écrits nous renvoient au dialogue intérieur, dans et par lequel nous nous voyons et qui donne sa consistance plénière au sentiment d'exister, tout à la fois corporel et psychique (Chiantaretto 2005). Ce sentiment est littéralement mis en scène dans les écritures de soi. *Dans les cas de parcours traumatique, l'écriture de soi prend littéralement fonction d'une écriture des limites, l'effort de reconstruire un lieu pour soi suffisamment viable et vivant. Elle fait œuvre de résistance intérieure à la destruction, par le biais de ce langage intérieur, offrant un langage habité par le nous et la certitude de ne pas être sans lien avec l'espèce humaine.* Le séjour de rupture au Bénin est en effet pour **Carl** au départ une question de non-choix dans la mesure où ce séjour est pour lui une opportunité de tester son autonomie avant de se réinsérer dans la société suite à une longue période en IPPJ*. Dans cet entretien de clarification, il nous dévoile, comment de celle-ci au Bénin, il s'est penché par le biais de l'écriture sur ce qu'il traversait, pour se (re)construire et se libérer jusqu'à rencontrer et éprouver la liberté...

J'écrivais beaucoup, tous les jours en IPPJ, je ne faisais que cela, écrire. Pour les gens, enfin pour ma copine, et tous les jours, j'écrivais. Je lui expliquais tout ce qui se passait et tout ce qui n'allait pas et tout ce qui allait bien, comment je voyais les choses, qu'est-ce qui se passait en intérieur, en extérieur, enfin tout cela, et j'ai continué à le faire là-bas au Bénin. J'ai écrit tout un cahier*

quand j'étais là-bas. Tous les jours, au matin, midi et soir, tout le temps, j'étais en train d'écrire, j'expliquais ce qui se passait.



Tu disais à un moment donné que tu écrivais beaucoup parce que c'est ce qui te raccrochait à l'extérieur quand tu étais en IPPJ*. Que veux-tu dire?

J'écrivais tous les jours ce qui se passait, le moindre petit détail, même ce que je ne trouvais pas important, je le notais. En IPPJ, c'est une autre société. Ça n'a rien à voir avec dehors. C'est complètement différent. C'est vraiment fermé. On est ensemble et c'est une société qui n'a rien à voir avec la mentalité qu'il y a dehors...*

Tu ressentais le besoin de rester en lien avec le monde extérieur?

Oui. On devient fou... L'IPPJ, y'a un côté qui est bien et il y a un côté que je déteste. Disons que c'est un peu les deux. Au bout d'un moment je me suis habitué. J'étais bien avec ceux qui étaient avec moi. On s'entendait bien. Du côté des éducateurs, cela allait bien. Ce n'était pas compliqué, je me levais, je déjeunais, je me lavais et je faisais tout ce qu'il y avait à faire. Je n'allais pas réfléchir, y'avait rien à faire. C'est la Juge qui a proposé le séjour de rupture aux éducateurs qui m'en ont parlé et moi j'avais déjà dans l'idée d'y aller parce qu'il y avait déjà des jeunes qui y étaient allés et*

j'en avais entendu parler. Du coup, j'ai accepté tout de suite. C'était l'idée que cela pourrait apporter un changement parce que d'un côté j'hésitais parce que je me disais, oui c'est peut-être six mois en IPPJ, mais là c'est trois mois bien loin. J'hésitais un peu mais après je me suis dit quand même, je voulais voir autre chose, donc du coup...*

Toi, tu as vu cela comme une possibilité de changer, c'est cela que tu disais, de changement.
Oui, voir des autres choses, des autres valeurs, tout cela.

Attends, je me suis mal exprimée. C'est une envie de changement ou une envie de changer qui t'a motivé?

De changement et en même temps, être là-bas, j'ai changé.

Tu trouves que tu as changé en étant là-bas?

Oui, enfin heureusement. Je savais ce que je voulais, ne plus faire de conneries tout cela. J'avais conscience que j'avais été trop loin et que, il y a un moment, il faut dire Stop.

Est-ce que tu peux revenir sur les premiers jours de ton séjour au Bénin?

Que ressentais-tu?

Je ne sais plus ce que j'ai fait en premier, je pense que j'étais aux champs avec



le chef de famille. C'était des champs de palmiers et on devait tirer des herbes qu'il y avait autour avec une roue. Je me rendais compte que ce n'était pas facile parce que cela faisait vraiment mal au dos. J'avais des cloches partout et quand

je voyais qu'il y avait des petits... ils commencent tout petit à travailler dans les champs, enfin, pas comme les adultes mais ils commencent vraiment petits. Après, j'ai été à la menuiserie pendant deux semaines. Là, je prenais le vélo et j'allais jusqu'à la menuiserie qui était assez loin quand même. D'ailleurs, je me suis perdu une fois en revenant. Ce sont des chemins de sable et il n'y avait pas de point de repère. Le seul point de repère, c'est les arbres. C'était le deuxième jour, je n'ai pas trouvé où il fallait tourner. Après j'ai vu qu'il y avait le bitume, donc j'ai fait demi-tour. Il était midi, le soleil, il tapait, j'étais en vélo, j'avais super soif, je n'avais plus d'eau, j'ai continué tout droit et à un

moment, je me suis arrêté en dessous d'un arbre, parce qu'il faisait trop chaud, et puis j'ai repris ma route et j'ai rencontré des jeunes de mon village qui étaient en train de chasser. Coup de chance. Il y en a un qui est venu avec moi, il m'a reconduit au village en courant, je le suivais, je me croyais dans les films.

Moi aussi à t'écouter, je me crois dans un film. Enfin je t'imagines sous l'arbre... mais à quoi penses-tu? Il fait super chaud, tu es perdu tout seul avec ton vélo...

Je me suis dit ce n'est pas grave, je vais finir par me retrouver.

Tu ne t'inquiétais pas?

Non pas du tout.

Là, on est au tout début de ton séjour. Trois semaines avant tu étais en IPPJ*, tu es tout seul sous ton arbre à te demander par où (interrompue)

Je me suis senti libre. D'ailleurs, je me sens moins libre depuis que je suis en Belgique.

C'est vrai? Et il était lié à quoi ce sentiment de liberté au Bénin?

Je veux dire même s'il y avait des éducateurs qui avaient des règles et tout ça, je veux dire, j'étais fort livré à moi-même et j'étais avec des gens qui avaient une mentalité complètement différente d'ici. Je ne les ai jamais vu râler, je ne me suis pris la tête avec personne là-bas, je ne me suis pas énervé une seule fois.

Qu'est-ce que cela t'apporte ce sentiment de liberté?

*Cela apporte qu'on se sent beaucoup mieux. On se sent soulagé. Il y a un poids qui n'est plus là. Je me suis dit que je vais enfin apprendre ce que je voulais et c'est tout. Ici, on a le droit d'être qui on est mais c'est encore différent. Je veux dire qu'**au Bénin, je savais complètement qui j'étais** tandis qu'ici je ne peux pas parce que je m'énervé pour un rien. Je ne sais pas, je me sens plus obligé de faire des choses que de les faire par moi-même tandis que là-bas même si c'est des choses qu'on me demandait de faire, j'en avais envie et du coup ça allait plus facilement. Je me levais mais j'en avais envie. Parce que ma journée, je savais qu'elle allait être bien tandis qu'ici je me lève et je sais que ma journée, rien qu'aller au boulot ça m'énervé. C'est le même boulot mais c'est les gens ici que je n'aime pas. Enfin ce n'est pas les gens, c'est la mentalité qu'ils ont. C'est différent, la société tout ça, je veux dire je n'en peux plus. Ici, je me prends la tête tous les jours avec les gens, là-bas je me suis jamais pris la tête avec personne. Il n'y a pas quelqu'un qui m'a énervé, même pas un peu. D'ailleurs,*

*même les jeunes avec qui je restais on se baladait dans le village et ils imaginaient des trucs, ils disaient **voilà, regarde là, il y a de la place, on va te faire une maison, tu auras ça là....** D'ailleurs, lorsque je suis revenu en Belgique,*

il y tout le monde qui me disait, mais qu'est-ce que tu as, tu es vraiment calme, tu es tout détendu et je parlais vraiment lentement, j'étais calme, comme la juge elle me l'a dit, tout le monde me le disait et c'est vite parti quoi.

La dernière chose que j'ai vu ce sont les petits qui courent après la voiture et là c'était vraiment un film, j'avais jamais vu ça. Ça me rappelle des films, des images que j'ai vues quand j'étais petit. Je les regardais, ça me faisais mal, je n'avais pas envie de partir. C'est touchant, les enfants qui courent... nous dit-il avant de poursuivre sa lecture: Noémie m'a suivi partout toute la journée et puis on est allé aux champs

chercher du manioc et elle s'est prise une épine dans le pied donc je la lui ai enlevée et je l'ai portée parce qu'elle n'avait que 2 ans et demi. Franchement avec une petite de cet âge, elle faisait cinq ans, parlait trop bien. Elle ne parlait pas français mais on se comprenait...

Donner vie à l'écriture, relier l'écriture et la vie et donner l'écriture à la vie, c'est une sorte d'accouchement à rebours, d'accouchement de soi mais aussi des personnes qui



résident en soi, telle est la démarche à laquelle **Carl** s'est certainement prêté durant ses différents séjours de l'IPPJ* au Bénin. L'écriture laisse une trace sur laquelle, dit **Annemarie Trekker**, il est facile de revenir plus tard et qui contribuerait à aider le sujet à *passer convention avec lui-même*. L'écriture permet de se redonner consistance, de reconnaître l'expérience comme sienne, de se la réapproprier. **René Char** ne dit-il pas: *Les mots qui vont surgir savent de nous des choses que nous ignorons d'eux*. A son retour, **Carl** obtiendra une dérogation pour retourner au sein de l'IPPJ* le temps d'une soirée où entouré de ses anciens éducateurs, il racontera son Bénin, ***parce que j'ai vécu avec eux pendant plus de deux ans et que je trouvais que cela pouvait apporter quelque chose à certains qui étaient là... de peut-être faire cela aussi.***

Ici aussi, la notion du contre-don est présente. Elle prend toutefois une autre forme en s'adressant aux siens, d'autres jeunes qui sont dans une situation qui fût analogue à la sienne. Dans les mots écrits de **Carl** et dans ceux qu'il délivre avec prudence lors de son récit, la douceur avec laquelle il évoque les enfants, le plaisir éprouvé à jouer, la tristesse à s'en séparer nous laisse croire qu'il s'autorise à quitter ses cahiers, ayant gagné en consistance, pour se tourner vers plus d'altérité. Ne nous dit-il pas: *écrire, je ne savais faire que ça. C'est ce qui me raccrochait à l'extérieur et puis au bout d'un moment, j'étais trop occupé au village et j'ai décroché.*

Il semble que la colère exprimée, contre lui-même et contre l'IPPJ* qui n'aurait pas cru en lui, qui ne l'aurait pas compris, qui lui aurait fait perdre son temps et brisé ses rêves s'est transformée. Elle fait place à une autre compréhension: une IPPJ* qui l'avait éloigné de ce qui allait bien mais de ce qui n'allait pas aussi. L'écriture lui a assuré un lieu sûr où la rencontre avec soi et autrui lui a permis de faire la part des choses entre le juste et l'injuste et s'en trouver apaisé.



La relation qui mène au changement

Introduction

*Le Bénin, c'est vraiment quelque chose pour moi. On définit qui est **Tony**, on dit qu'est-ce qui lui correspond vraiment? Voilà, c'est le Bénin. Il n'y a personne qui te connaisse, c'est un nouveau départ. Si tu as envie à un moment de dire **qui je suis vraiment?**, au Bénin, il n'y a pas de **Toi tu consommes! Toi tu fais ça! Toi tu vas faire ça!** Mais tu vas et tu fais ce que tu fais.*

Nous allons prendre appui sur ce propos et explorer comment l'envie exprimée de changement se transforme en **j'ai changé**.

Est-ce que l'on apprend forcément de ses erreurs comme le dit un vieil adage? Ce n'est pas ce qui ressort des expériences racontées. Ce qui transpire dans les récits, c'est que les jeunes s'appuient en effet davantage sur les moments jugés de réussite pour s'étayer. L'autorité n'est pas le mode relationnel adéquat nous dit aussi **Tony**, c'est l'expérience. Une expérience qui ouvre au changement, au mieux-être au point de s'y identifier. Pour **Tony**, le Bénin et lui, ne font plus qu'un.

L'idée d'un nouveau départ a souvent été évoquée: **On renaît au retour d'Afrique**. Nous avons pu au travers du récit de **Quentin** nous rendre compte qu'il s'agissait plus d'un tournant qui donne l'occasion de créer un avant et un après propulsant de la sorte le jeune dans une quête d'historicité. **Carl** quant à lui montre comment il se délivre peu à peu d'un futur barré. De son séjour en IPPJ*, il dira: *Ce n'était pas compliqué, je me levais, je déjeunais, je me lavais et je faisais tout ce qu'il y avait à faire. Je n'allais pas réfléchir, y'avait rien à faire.* La plupart de nos pensées sont effecti

vement tournées vers le futur. Si celui-ci est barré, il affecte notre présent réduisant les perspectives de se projeter et le quotidien à des actes factuels. Mais **Carl** va plus loin dans sa réflexion, il nous rappelle la nécessité de pouvoir rêver c'est-à-dire d'introduire un espace créatif où le jeune dénudé de toutes tensions peut effectivement se donner la possibilité de se projeter: *Je me suis senti libre ou encore les jeunes avec qui je restais, on se baladait dans le village et ils imaginaient des trucs, ils disaient voilà, regarde là, il y a de la place, on va te faire une maison, tu auras ça là....* Le futur existe en nous en rêves, si ceux-ci sont éteints, le présent risque d'être un lieu clos. Le séjour au Bénin vient toucher l'imaginaire, celui des films visionnés, d'animaux sauvages desquels il faudra se défendre, d'aventuriers ou d'explorateurs parvenus à franchir les étapes d'un parcours empli d'embûches. **Carl** nous rappelle aussi que pour pouvoir plonger dans cette quête, il faut avant tout un lieu sûr. Le sien se déploiera par le biais de l'écriture, puis quittera l'isolement de ses cahiers et de sa case pour se tourner vers le groupe dans lequel le jeune homme prendra sa place.

La première hypothèse que nous pourrions émettre est que le jeune trouve au Bénin, contrairement à nos sociétés dites hypermodernes, un cadre avec davantage de repères. Il retrouverait une identité appartenancielle où les rôles de chacun sont largement définis et où les règles collectives priment sur l'individu. Dans la carte postale consacrée au Bénin sont notamment décrits le Zangbeto et le Kouvito qui régulent la vie en société. Il nous semble cependant que se contenter de cette lecture serait artificiel car elle négligerait leur place singulière et la relation qui se construit entre un jeune occidental et une communauté en terre africaine. Les relations Nord-Sud sont bien au cœur du dispositif et nous y reviendrons longuement. Mais elles ne se réduisent pas à uniquement à cela non plus. Nous allons donc poursuivre l'exploration de ce qui nous apparaît amorcer un changement.

Si l'isolement est souvent évoqué pour le simple fait de se retrouver seul, *des fois, j'ai des réflexions mûres mais que quand je suis seul*, le besoin d'entrer en relation est aussi

inhérent. **Sacha** ne nous dit-il pas: *je suis obligé de me raccrocher à certaines personnes qui vont me mettre en confiance entre guillemets. Ça crée des liens énormes.* Le séjour apporte un apaisement, une parenthèse réflexive mais non suffisante si elle ne rencontre pas autrui. Comme le disait si justement **Quentin**: *Ce n'est pas seul avec un autre monde. En fait, c'est seul avec des personnes différentes, qu'on ne connaît vraiment pas et qui, au bout de trois mois, nous ont épatés à un tel point qu'on ne veut plus partir de là.*

Au-delà de la nécessité de **créer des liens**, des liens de confiance, qu'est-ce qui fondamentalement dans la relation établie épate au point de ne plus vouloir partir? **Je me suis dit que je ne suis pas juste un attardé qui fume et qui ne fait rien** nous dit l'un d'eux. **Ça m'a permis d'avancer. Je suis fier de moi.** *Je suis fier d'eux en fait. Fier de moi parce que j'ai fait les trois mois et d'eux parce qu'ils m'ont redonné le goût à la vie. Ils m'ont ouvert les yeux sur autre chose et ils m'ont laissé faire des choses. Ils m'ont laissé de la liberté. Au travail, ils m'ont laissé faire des choses. Avant je ne savais pas que je pouvais faire des choses comme ça. Avant je pensais que je ne pouvais faire que boire et fumer. Ils m'ont montré que j'étais capable.*

Nous pouvons lire dans ses mots le manque de soutien de l'environnement ou de l'accompagnement reçu ou soumis à ce jeune avant son séjour. Voir l'autre comme un miroir et n'y voir que du négatif! Telle est la perception qu'il a du regard porté sur lui et in fine sur lui-même.

Retournons à l'inventaire que **Tony** s'apprêtait à dresser sur ces apprentissages:

Ce que j'ai appris là-bas:

L'honneur: cela je l'avais avant et je l'ai gardé.

Le fait de gérer l'argent.

Le fait d'être content d'avoir de l'argent propre et donc de ne pas voler.

Parce que tu vois c'est quoi la pauvreté, tu vois que là-bas, ils travaillent.

Que c'est facile de voler, d'avoir de l'argent mais c'est autre chose de mériter l'argent. Tu comprends la vie et tu réfléchis plus.

Le goût de la vie. Là-bas si tu achètes une boisson, c'est un luxe. Ce n'est pas comme ici, tu achètes une boisson tous les jours et tu en as marre.

On boit toujours là-bas comme si c'était sacré. C'est pareil pour l'eau.

Tu es content quand tu bois de l'eau. La santé aussi. J'avais eu une déchirure à la cheville, c'était une petite coupure et puis cela s'est aggravé et infecté et si cela avait continué on aurait pu me couper les pieds. Tu réalises que là-bas c'est beaucoup d'argent pour le médicament. Même si tu fais attention et que tu te coupes et si tu ne te soignes pas et si ta famille n'a pas d'argent, tu n'as plus de pied ou de bras.

C'est mieux de parler que d'agir avec les mains. Ça c'est vrai. Mais des fois, on a toujours envie de cogner sur l'autre. Dans 70 % des cas, c'est mieux de parler et régler le problème qu'en cognant.

Tout ce que j'ai appris là-bas, je le savais déjà mais quand tu le vois et que tu le fais par toi-même, c'est autre chose.

Tony fait un constat fondamental: se retrouver seul peut engendrer une réflexion sur son parcours sans pour autant le modifier. C'est le fait d'avoir vu et expérimenté une autre manière d'être qui mène au changement. Il nous confirme que, si ce qui a été muri n'est pas éprouvé, le changement n'est pas effectif.

Jean-Paul Gaillard (2009), thérapeute systémicien du couple et de la famille, a consacré un ouvrage aux enfants et adolescents en pleine mutation et conclut qu'il est temps de quitter l'injonction à ne pas penser pour plonger dans l'ère de l'injonction à penser. Il lance un défi au monde de l'éducation, celui de relancer l'imagination créatrice en pédagogie.

Nous pourrions décliner à l'infini les analogies entre les pistes suggérées dans son étude et les dires des jeunes au sujet de leur séjour tant ils se font écho. Nous nous contenterons d'épingler quatre points en lien avec ce que le dispositif du séjour de rupture propose en termes de nouveautés pédagogiques: le rapport à l'autorité, les modes d'apprentissage liés à la soumission, la notion de respect, la modélisation. En ce sens, il nous semble que nous pouvons, sans nous vanter, affirmer que le séjour de rupture est une réponse adéquate à la crise de l'imagination évoquée.

Jean-Paul Gaillard développe l'idée que **les jeunes aujourd'hui ne sont plus psychosociétalement façonnés pour intégrer l'autorité de mode paternel (fonction symbolique)**. Les exemples sont légion dans les récits des jeunes:

*Quand j'étais petit, j'aimais vraiment pas la police. Ils se croient au-dessus de tout le monde en fait. J'aime pas moi. Le juge ne me dis pas **tu devrais faire ça, ce sera bien pour toi** mais il dit **fais ça**. Le juge, il n'est pas gentil.*

Ils ne sont plus psychosociétalement façonnés pour intégrer les modes d'apprentissage fondés sur la soumission au savoir du maître nous dit l'auteur. Ils diront effectivement au sujet de leur éducateur béninois qu'il est comme un frère avec qui on apprend beaucoup de la vie. *C'est plus comme un ami en fait, parce que je ne le voyais pas comme un éducateur, c'est comme si lui et moi, c'était la même chose. Moi je préfère qu'on me parle bien, qu'on m'explique bien les choses et là, je ferai un meilleur travail.*

Ils ne peuvent apprendre le respect qu'à partir du respect qu'on leur accorde. *Il me donnait des ordres ou des consignes ou des conseils parfois mais il me les disait avec respect. Même si c'était un truc méchant, on s'asseyait et il me parlait bien.*

Ils n'apprennent de nous que ce qu'ils nous voient faire nous-mêmes. *Avant je réagissais*

par la violence et quand j'étais là-bas, ils réglaient tous les problèmes comme ça en restant chez eux, ils trouvaient plein de solutions sans s'énerver, normal. Par exemple, même encore maintenant en classe, on m'énerve vraiment, à la place de réagir comme je le faisais avant, je change de place et je me mets là où il n'y a personne.

Il nous semble qu'après s'être retrouvé de soi à soi, de s'être reconstruit une manière d'être avec autrui perçue comme égalitaire, respectueuse, non-jugeante, ils retrouvent leur capacité *d'être en société* c'est-à-dire une place qui les renseigne sur qui ils sont et leurs attaches. Le récit qui suit est celui de **Julien**. Au travers de son témoignage, nous apparaîtra l'ensemble des points relevés ci-dessus. Nul besoin d'une autorité, d'un maître, de prescriptions, c'est la vie qui travaille au Bénin. ***Je savais que j'étais quelqu'un de bien mais il fallait que quelqu'un me le rappelle*** est la phrase qui pourrait ouvrir son récit.



JULIEN

Pour **Julien**, le Bénin s'appelle **Blaise**. C'est l'histoire d'une relation entre un patron de maçonnerie et son apprenti. Plus qu'un patron, **Julien** rencontre en Blaise une figure masculine qui incarne le respect, le non-jugement, un ami qui écoute et devient confident. **Julien** va littéralement se greffer à **Blaise** et incorporer les conseils prodigués par son ami pour peu à peu découvrir qu'il est possible de vivre et d'être au monde différemment.

Depuis tout petit, j'étais avec des personnes comme ça qui font la bagarre. C'était quelque chose de normal. Au moins comme ça, les gens ne venaient pas vous voler ou vous agresser et d'ajouter oui, c'est comme ça que je percevais le monde, c'est dur à entendre mais c'est comme ça.

Le texte qui va suivre est issu d'éléments de clarification. **Julien** avait terminé son récit sur ces mots:

Je crois que j'ai tout dit, j'ai tout expliqué en gros comment ça se passe là-bas... même si j'ai parlé que d'une personne.

Ce qui nous a interpellées et permis de poser ce qui se jouait dans la relation et

qui est explicité en amont de ce texte. A noter que cette personne, patron, éducateur, chef de famille, etc., a existé pour chaque jeune rencontré.

*Le matin, je me levais, j'avais mon café et mon pain. Je buvais mon café mais moi je n'ai jamais faim le matin. Donc, je prenais le pain avec moi, je donnais la moitié à un ami et j'allais chez mon patron et je donnais la moitié à ses enfants pour qu'ils mangent avant d'aller à l'école. Puis, j'attendais mon patron qui se lavait et on montait sur la moto et on partait. On allait dans plusieurs villes. Il y avait déjà les deux autres maçons qui étaient là et on commençait la journée. On commençait vers 7 heures et demi puis on travaillait jusqu'à 18 heures comme ça... Au début le soleil, ça fatiguait un peu mais après, non, c'est fini. Je travaillais beaucoup. Lui aussi il disait que je travaillais bien, que je travaillais comme eux quoi. Il disait **tu ne travailles pas comme les blancs**. Parce que les blancs, ils sont fainéants. Il disait **toi, tu travailles comme un africain, tu portes des briques, tu es tout le temps là**. J'ai été aussi malade, donc pendant deux-trois jours, je n'ai pas travaillé. Le premier jour où j'ai été malade, Blaise n'a même pas été travailler. Il est resté près de moi pour voir comment ça allait et tout. Il perd de l'argent quand il fait ça, hein. Il risque même de perdre son client. Mais il l'a fait et il n'a pas perdu son client.*



Blaise, que représente-t-il pour toi?

Tout d'abord mon ami, mais aussi mon patron. C'est une relation d'égal à égal. Ce n'est pas le patron comme l'autorité, il ne me donnait pas d'ordre. On se parlait bien. Il me donnait des vrais conseils, il ne faut pas faire ci et ça,

il me disait que quand je reviendrais en Europe, je ne devais pas faire de mauvaises choses. Moi, je lui ai tout expliqué ce que j'avais fait. J'aimais bien travailler en fait. Enfin, je parlais tout le temps avec mon patron en travaillant.

On parlait toute la journée ensemble, tout le temps, tout le temps.



Tu dis que Blaise t'a donné des vrais conseils? C'est quoi un vrai conseil?
Un conseil qui rentre vraiment dans la tête, pas qui rentre par une oreille et qui ressort par l'autre. Il savait de quoi il parlait, il savait quelle parole dire. Il voit ce qui est bien. Il m'a donné des bons conseils qui sont vraiment bien.

Mais le juge, par exemple, il te donne aussi des conseils?
*Non, lui il donne des ordres, pas des conseils. Le juge ne me dit pas **tu devrais faire ça, ce***

***sera bien pour toi** mais il dit **fais ça**. Le juge il n'est pas gentil. Il ne me parle jamais gentiment. Les éducateurs, j'étais toujours mal vu par eux parce que j'ai fait ce qu'il ne fallait pas. Mais Blaise, il ne m'a pas mal vu parce que moi j'ai été honnête avec lui direct. Je lui ai dit tout ce que j'ai fait en Belgique. Il m'a dit **c'est pas bien**, mais il ne m'a pas fait de jugements ni rien, il ne m'a pas jugé.*

Plusieurs fois dans ton récit, tu évoques ce type de relations (celles liées à l'autorité).

C'est vraiment quelque chose que tu n'aimes pas?

Non, je n'aime vraiment pas. Quand on se retrouve au commissariat de police par exemple et que c'est dans la nuit, il n'y a pas les gradés des policiers, les chefs qui sont au-dessus... Donc, les policiers profitent à ces moments-là.

Et est-ce que tu sais pourquoi tu as tout raconté à Blaise?

Parce que je voyais que c'était une personne sensée. Qui n'allait pas faire de préjugés, il me regardait vraiment droit dans les yeux. Ça se voit dans les yeux tout de suite une personne qui te veut du bien ou une personne qui te veut du mal et lui il était tout le temps souriant. Moi, j'ai reconnu tout de suite que c'était une personne sincère.

Son regard sur toi?

*Oui tout de suite, sa personne aussi. Il m'appelait **mon ami**, pas **le blanc** comme les autres ils disent. Les gens m'appelaient le Yovo et lui il m'appelait mon ami. Quand des gens me disaient **yovo**, lui il leur disait **méhoui**, ça veut dire **homme noir**. Il me défendait tout de suite. Il leur expliquait qu'il faut pas faire ça, que ça plait pas. Et les gens ils ne m'appelaient plus yovo après.*

Est-ce que tu sais expliquer pourquoi lui a eu ce regard sur toi?

Parce que lui, il a vu que j'étais quelqu'un de bien, au fond. Il disait que, franchement, des gens comme moi, il ne devait pas y en avoir beaucoup. Parce que j'étais sincère aussi avec lui. Il a vu mes bons côtés, pas les mauvais côtés de voleur ou de choses comme ça.

Qu'est-ce que cela fait d'être vu comme ça?

Euh... ça fait plaisir qu'il voit que je suis devenu un homme. Moi, je me sentais un homme comme il était fier de moi et tout. Ça me met au même niveau que lui vu que c'est aussi quelqu'un de bien. On est au même niveau donc c'est que du respect qu'il y a entre nous. Si j'avais pas changé ou si j'avais pas fait des choses bien là-bas, il ne m'aurait pas donné autant de respect.

C'est quand même une autorité mais qui te respecte?

Oui, il me donnait des ordres ou des consignes ou des conseils parfois mais il me les disait avec respect. Même si c'était un truc méchant, on s'asseyait et il me parlait bien.

Tu parles de la notion de respect. Tu peux me dire ce que cela veut dire pour toi?

Le respect, c'est la bonne entente pour moi. Quand on se parle bien, avec des bons mots sans se parler mal ou se dire des insultes. Même dire bonjour quand on se voit, c'est du respect aussi ça.

Au sujet de toutes ces bonnes choses que Blaise t'a transmises, tu dis que tu les as oubliées mais moi j'entends que tu peux les oublier parce que tu les connais.

Oui, c'est devenu des règles normales pour moi. C'est devenu moi. C'était des conseils pour moi donc c'est à moi de les prendre à l'intérieur et de faire des bonnes choses avec ces conseils. Il me les a donnés et il ne faut pas qu'ils sortent de mes oreilles.

Tu as dit quelque chose qui m'a beaucoup touchée, tu as dit: Lui, il a vu qu'au fond j'étais quelqu'un de bien.

Oui, je savais que j'étais quelqu'un de bien mais il fallait que quelqu'un le

*découvre. Lui, il l'a découvert parce que j'ai fait des bonnes actions aussi là-bas.
Il y a beaucoup de choses que j'ai bien faites.*

Tu dis: *Je savais que j'étais quelqu'un de bien mais il fallait que quelqu'un le découvre,*
je trouve ça magnifique comme phrase. Qu'est-ce que tu savais au fond de toi?
Je savais que j'étais quelqu'un de bien...

C'est-à-dire?

*Ben, je savais que je pouvais faire beaucoup de choses bien et pas que des
bêtises, je savais que je n'étais pas que bon à sortir dehors et faire des bêtises,
des bagarres et tout.*

Il fallait que quelqu'un le découvre?

*Oui, il fallait que quelqu'un me le rappelle quoi, me dise que je suis quelqu'un de
bien.*



Retour en Belgique

Introduction

Pour amorcer une réflexion sur le retour en Belgique, nous allons picorer dans les récits pour illustrer comment chacun de manière singulière l’a abordé. De leur séjour au Bénin, nous pouvons conclure que tous ont renoué avec la promesse qu’ils se sont faite d’être **quelqu’un de bien** et que le récit qu’ils nous adressent est chargé d’idéal.

139

Julien: *Quand il ne restait qu’un mois, on a prévu le départ entre nous, moi et mon patron. Au moins le jour-même, on n’est pas trop déçus. On était déjà préparé. On s’est donné les adresses et les numéros. On s’est fait des promesses et voilà.*

Tu as envie de revoir Blaise pourquoi?

Pour lui dire que ça a marché et tout ça, pour lui dire que je fais la maçonnerie, que je fais une formation et tout ça... Il sera content. Quand j’aurai un peu plus d’argent, je vais quand même faire quelque chose, envoyer du matériel pour mon ami Blaise pour faire de la maçonnerie avec des meilleures choses quoi, du meilleur matériel. Même rien qu’une petite moto pour se déplacer. Parce que pour son travail, c’est la moto qui est importante.

Le moment même du départ est un moment sensible. Plus que quitter un environnement, une famille, des amis, le Bénin est un lieu où la rencontre avec soi et autrui a redoré l’estime de soi, permis d’augmenter en maturité et permis de restaurer un dynamisme de vie. Ils ont des projets, des désirs, des envies, des solutions, des idées. Ils sont jeunes et demain leur appartient.



Il y a tout le village qui s'est réuni pour me dire au revoir nous dit un jeune. Il y avait des photos. Quand je dis tout le village, il y avait même des gens qui avaient pris congé pour assister à mon départ. Écoutez, j'étais 50 % triste parce que trois mois de ma vie, c'est quand même quelque chose et 50 % content parce que je me suis dit voilà, j'ai passé plusieurs mois au Bénin, faut que je fasse mes preuves en Belgique.

Faut que je fasse mes preuves en Belgique nous signifie le chemin parcouru mais aussi la reconnaissance qu'il a laissé en Belgique une image, un quelque chose de lui qui n'est plus lui. Il dit aussi en filigrane que son parcours peu commode a certainement affecté les siens et qu'il devra en tenir compte le moment des retrouvailles passées.

Un an plus tard, lors de la lecture de leur récit, **Naëlle**, **Quentin** et **Sacha** nous ont déjà informées du fait qu'ils avaient repris le chemin de l'école. Ils s'y sentent bien et envisagent l'avenir sereinement. **Naëlle** dira: *De toute mon histoire, j'ai envie d'en faire une force.* **Quentin**: *Depuis le début de l'année scolaire, il s'est rien passé. Je suis même devenu ami avec un inspecteur de police.* **Sacha**: *A présent, j'ai un avenir, je voudrais me spécialiser dans l'architecture d'intérieur, apprendre l'anglais. Je suis bien stable dans ma formation.*

Carl a pris un chemin analogue, alternance école et travail, mais s'en trouve moins satisfait. *Avant je voulais faire maçon mais en fait ici, j'ai envie de reprendre les études mais cela ce n'est pas possible. Quand je vais à l'école deux jours par semaine, je me*

sens bien. Je sais bien que là, je suis bien. Avant je m'en foutais complètement, je n'avais pas envie d'aller. Je trouvais que c'était mieux de travailler parce que j'avais de l'argent. Tandis que maintenant, je me dis que si j'avais un meilleur diplôme...

Julien et **Tony** ont des projets mais dont l'issue est moins certaine. L'alternance école et travail signifie devoir trouver un patron, ce qui est loin d'être une évidence.

Julien: *Ça s'est bien passé en rentrant. J'étais content de revenir ici aussi. Mais ça n'a pas été comme je pensais que ça allait se passer en fait.* Il dit garder des fragilités: *Ce n'est pas encore entièrement réussi, j'ai encore des petites idées mauvaises de temps en temps dans ma tête mais je ne les applique pas. Moi je pensais que j'allais direct aller travailler, que j'allais avoir mon petit diplôme et tout. Maintenant on va voir seulement le travail avec la formation comment ça va aller. Si je me sens bien là-dedans, c'est bon.*

Tony quant à lui craint qu'il ne puisse se réaliser:

Pour moi le retour, ça veut dire, tout ce que j'ai appris là-bas, je veux le mettre en application ici. Mais j'ai fait mes choix.

Tu as fait un tri dans tous tes projets?

Oui.

En fonction de quoi?

En fonction de ce que j'avais envie, de ce que j'avais besoin et de ce que je devais faire. Trouver un job étudiant et m'inscrire à l'armée à 18 ans. Pas m'inscrire mais qu'on m'accepte à l'armée à 18 ans. Il y a des épreuves physiques et des épreuves mentales. Physique, je ne dis pas que je suis un Rambo, je vais devoir m'entraîner mais je n'ai pas peur. Mais mentalement je ne sais pas, ils vont peut-être dire que je ne suis pas fait pour l'armée. C'est de ça que j'ai peur. Depuis que je suis tout petit j'ai envie de faire ça parce que ça gagne bien mais surtout parce que j'aime bien.

L'histoire pourrait paraître heureuse et cependant...

*Cela fait sept mois que je suis de retour et, comme je dis, il y a **une sorte de malchance** qui tourne autour de moi et qui fait que ça va*



*moins bien que je le souhaitais. Il y a beaucoup de gens qui m'ont aidé, d'autres qui ont voulu m'aider. Ce que je dis, c'est que tout ce que j'essayais de faire n'allait pas. C'est comme s'il y avait de la malchance. Par exemple, j'essayais de trouver un patron mais il est introuvable. Dans toutes les démarches que je faisais, je n'avais pas beaucoup de chance. Par exemple j'appelle un patron, il me dit oui après il me dit non et un autre pareil, tu vois, ce sont toutes des fausses pistes. C'est cela qui me déçoit un peu. Chercher un jour par semaine, chercher tout le temps, je ne trouvais pas. Parce qu'après tous les patrons que j'ai appelé, même si c'est la crise, avec ce que j'ai appelé, je serais obligé d'en trouver un. J'aurais pu baisser les bras et retourner au quartier. D'un côté c'est une épreuve, d'un côté, ça dit: **le Benin qu'est-ce que ça t'a apporté?***

Que tout ne peut pas aller bien aussi... Quand je dis faire mes preuves, ce n'est pas que j'ai quelque chose à prouver par rapport à quelqu'un mais c'est plus par rapport à moi. Donc c'est faire mes preuves pour moi.

Et cette envie de faire ses preuves, c'est quelque chose qui reste?

*Ça part parce que le temps passe mais ça reste toujours. **Je réfléchis avant de faire quelque chose. C'est surtout ça que cela m'a apporté.** Quand j'étais enfant et avant de partir au Bénin, j'étais surtout quelqu'un qui ne réfléchissait pas et qui faisait avant de réfléchir. Là, ça bloque, ça gêne, mais pourtant il faut montrer qu'on en veut un peu plus. Tout ne peut pas venir en un claquement de doigts. Faut croquer le steak.... Je n'ai peut-être pas de chance mais ce n'est pas pour ça que ça ne va pas aller. Je ne sais pas mais je sais que ce n'est pas ma faute.*

C'est ce que tu veux dire: ce n'est pas ta faute.

Oui.

Lors de la lecture de son récit, un an après cet entretien, **Tony** est en IPPJ*. Il nous dit y construire un projet, avoir la volonté d’y construire un projet.

Au travers des récits de **Quentin** et de **Julien**, nous allons nous attarder sur ce qui représente l’une des failles lors du retour: un environnement qui a encaissé et qui n’atteste pas du changement, demande des preuves, guette l’erreur. Cependant si le fait de devoir faire ses preuves, tous ont dû y recourir, tous n’ont pas rencontré la possibilité de se sentir pleinement accompagnés dans l’expression de ce changement.

Quentin



*Au début, je me suis dit merde, j’ai changé, j’ai été trois mois en Afrique et ils me voient toujours comme le gars qui n’a pas changé. **Pour eux, je suis toujours resté celui que j’étais avant.** Ils n’arrivent pas à s’enlever cette image de moi en train de vendre de la drogue ou de voler dans les magasins et tout ça. Ils me regardent d’un autre angle. Je ne peux pas expliquer comment exactement mais c’était dégradant pour moi. J’ai fait plein d’efforts et puis c’est pour ça aussi que j’ai eu des problèmes à l’école parce que tout ce que j’ai fait, finalement pendant trois mois, j’ai eu l’impression que ça s’était écroulé en deux semaines.*

Je n’avais pas réalisé quand je faisais mes conneries on va dire, je n’avais pas réalisé qu’ils me voyaient comme ça et puis quand j’ai changé, j’ai vu qu’ils me regardaient comme si je n’avais pas changé. Comme si j’étais une racaille. Il y a encore plein de choses comme ça qui arrivent de temps en temps, des réflexions comme si j’étais un délinquant.

*Tout le monde me dit que voilà t’as pas changé, t’es toujours le même. Tu cries toujours autant, des choses comme ça. Mais voilà, après j’ai été à l’école et les autres de ma classe, on va dire, étaient comme ceux que j’avais dans l’autre école avant. Donc, ça ne m’a pas changé mon environnement et à force de trainer avec eux, ça a eu encore des répercussions **et je suis retombé,** pas dans le trafic de drogue cette fois, mais dans le trafic d’armes.*

Et ça s'est encore mal passé. J'ai été renvoyé de l'école sans preuve, ce que je croyais être impossible. Ils ne pouvaient pas me renvoyer sans preuve mais on l'a fait. J'ai accepté parce que j'ai reconnu mes torts et pour finir, je me suis rappelé de ce que j'avais vécu en Afrique et avec le recul, j'ai vu que je fréquentais encore des personnes qui ne me convenaient pas et j'ai changé totalement de personnalité à ce moment-là.

Donc j'ai été à une autre école, j'ai fait de bonnes connaissances et les mauvaises connaissances, je les mets à part. Je ne les fréquente pas. Par exemple, si on me propose d'aller fumer un joint ou d'aller voler quelque chose, dire tout simplement, trouver la force de dire non ou si on n'a pas le force de dire non, dire qu'on a quelque chose d'autre à faire. J'ai appris à dire non là-bas parce qu'au bout d'un moment, tout le monde me demandait des choses. Les enfants qui rentraient, ils me demandaient du sucre et ils demandaient toujours, mais c'est mauvais des carrés de sucre comme ça, à manger tous les jours en plus deux ou trois. Ils vont attraper je sais plus c'est quelle maladie. Donc à la fin, j'ai dû dire non parce que ça allait les rendre malades et j'aurai ça sur la conscience. Donc, je vais dire que je me suis adapté socialement. Je veux dire, ici avant de partir au Bénin, j'achetais ce que je voulais et quand je ne savais pas acheter ce que je voulais, je volais donc il fallait s'adapter vu que là-bas on ne savait rien faire déjà puis on est dans un esprit où on est obligé de s'adapter et de ne pas faire de conneries. Parce qu'on ne connaît personne et qu'on était là pour réfléchir. Maintenant je pense vraiment à l'avant et puis à l'après, avant de faire quelque chose.

*J'ai appris à faire ma vie seul parce que je sais bien qu'il y a des personnes qui peuvent m'aider mais ils ne sont pas forcés de m'accepter. Je peux pas faire plus moi, **je ne suis pas superman**. Une fois que j'ai su me concentrer et qu'on m'a soutenu, c'était déjà fait pour moi, j'avais déjà tracé mon chemin.*

*L'équipe de **Cap Solidarité**, si elle m'a envoyé là-bas, c'est qu'elle soutient les jeunes d'une certaine façon et la famille d'accueil qui m'a fait découvrir d'autres choses aussi. Tout cela m'a soutenu, en arrivant ici, pour que je puisse avancer. **Ce que je suis maintenant, c'est par rapport au Bénin**. Ce n'est plus par rapport à avant. Encore une fois pour avancer, je trouve qu'il ne faut pas se rappeler du passé. Enfin, il faut s'en rappeler mais différemment, changer ce qui ne fait pas avancer la personne. Le passé pour voir ce qu'on peut en tirer pour le présent. Parce qu'à la fin je ne savais plus qui j'étais et arrivé là-bas, je devais chercher qui j'étais et qu'est-ce que je voulais faire, quel chemin prendre et apparemment cela se passe bien jusqu'à maintenant.*

*En aucun cas, moi, je ne laisserai quelqu'un se mettre en travers de mon chemin. Ce n'est pas parce qu'on me dit que je n'ai pas changé que je vais changer d'itinéraire. Cela ne m'affecte pas, si on m'avait soutenu, tant mieux, on ne m'a pas soutenu, cela n'a pas d'importance. **Maintenant j'avance**, je ne veux pas trop que mes émotions remontent à la surface sinon je vais avoir des coups de blues et c'est mauvais pour mes examens.*

Quentin se rend compte à son retour du regard porté sur son parcours et sa personne. Tout s'est écroulé en deux semaines nous dit-il. *J'ai vu qu'ils me regardaient comme si je n'avais pas changé. Comme si j'étais une racaille. C'était dégradant.* Il finit par retourner à ses vieilles habitudes comme **Tony**, comme **Sacha**, comme **Julien** pour finalement s'en défaire totalement. Quant à **Naëlle**, elle perdra peu à peu sa motivation, trainera à se scolariser et **Carl** s'entendra dire par la juge qu'elle n'aurait rien parié sur lui et qu'elle était étonnée qu'il fasse un sans-faute à son retour. Au-delà du manque de soutien exprimé, nous pouvons aussi transversalement y lire un processus pour devenir *malgré tout* quelqu'un de bien. Il y aurait un besoin de se confronter à qui l'on a été, puisque

finallement aux yeux d'autrui le changement n'est pas acté, pour éprouver son changement et se le prouver de soi à soi. Si la fierté est présente et qu'ils ont le sentiment de s'être construit tout seul, *je pourrais plus tard me dire que ce que j'ai entre les mains, je ne le dois qu'à moi-même et ça, ça me fait assez plaisir et c'est aussi une motivation*, la solitude imprègne leur parcours. La conclusion de **Quentin** est des plus édifiantes: *Si on m'avait soutenu, tant mieux, on ne m'a pas soutenu, cela n'a pas d'importance. Maintenant j'avance, je ne veux pas trop que mes émotions remontent à la surface sinon je vais avoir des coups de blues et c'est mauvais pour mes examens*. L'injonction à réussir seul et l'angoisse qui l'accompagne sont toujours au rendez-vous.

Le récit qui va suivre, celui de **Julien** montre, que plus que changer, le séjour de rupture au Bénin lui a permis de s'approprier les moyens de changer. *Là-bas, je suis loin d'eux (sa bande) et je fais quelque chose de bien d'où ici si je suis loin d'eux, je peux être bien*. De manière générale, avoir rompu avec le groupe d'appartenance, la bande, et avoir été contraint au départ de se créer un nouveau réseau au Bénin, leur permet de revivre la rupture mais avec une différence fondamentale cette fois, cette rupture est leur choix.

Julien



Qu'est-ce que ça fait de redécouvrir son environnement, sa famille, ses amis après un séjour comme celui-là?

Dans l'avion vers la Belgique, je ne pensais pas à la Belgique. La même chose qu'en arrivant en Afrique. Je me suis dit que ça recommençait à zéro, tout est nouveau.

*Dans ma tête, ça avait changé mais ici ça revient aux mêmes choses. **Quand on revient, rien n'a changé mais c'est nous qui décidons ce qu'on veut faire maintenant.** Si on veut retourner là-dedans, faire encore le caïd et tout ou si on veut faire quelque chose. Et c'est mieux de faire quelque chose. **Dans moi, ça avait marché, en fait.***

*Mais il y avait toujours mes amis, comme je ne les avais pas vus pendant trois mois, je suis retourné près d'eux pour faire les mêmes choses qu'avant et tout. Enfin un petit peu, sans vraiment les faire... Et puis seulement, j'ai compris que ça servait à rien tout ça, parce que tous les jours ce sont les mêmes choses. En fait, j'ai encore eu un souci avec la police et tout. Et là, j'ai repensé à mon patron. Je me suis dit: en fait, je suis en train de repartir dans les mêmes choses. Je suis passé devant le juge et, comme j'avais 18 ans, je pensais que j'allais aller en prison ou quoi pour ça. Et le juge, il m'a laissé une chance. Alors que j'avais déjà un gros casier, il m'a laissé une chance. Et là direct, je n'ai plus trainé en ville, c'était fini. C'est parce que j'ai 18 ans, j'ai une copine, il y a les conseils de Blaise et maintenant, j'ai envie d'avancer quoi. **J'en ai marre de tout le temps***

faire les mêmes choses et tout, ça m'énerve. Après, je fais ça depuis longtemps donc j'ai déjà trop trainé dehors... Parce que j'ai des amis qui ont au moins 24 ans, ils ont zéro diplôme, ils sont là dans la rue, et je me dis: en fait, si je continue, à 24 ans, je serai comme eux aussi.

En fait, c'est aussi les professeurs et tout, j'aime pas... J'aime pas comment ils font. On dirait que c'est une industrie ou quoi. Ils disent toujours la même chose aux mêmes personnes. Les professeurs, ils se répètent hein. Ils croient que l'élève là c'est le même que l'élève qui était venu juste avant. **Ils ne s'intéressent pas à toi les professeurs, ils s'en foutent.** Eux ils ont leur classe, 32 élèves, ils s'en foutent en fait.

J'entends que pour toi la relation, c'est important.

Oui moi je préfère qu'on me parle bien, qu'on m'explique bien les choses et là, je ferai un meilleur travail. Comme une prof, elle connaissait mon prénom et quand je suis revenu d'Afrique, elle m'appelait **Monsieur Bénin**. Tout le temps. Et moi, je ne disais rien, je me laissais faire et tout. Après un moment elle était sévère la madame-là, **monsieur Bénin, monsieur Bénin... Ta gueule**, je lui ai dit. Je lui ai dit ça, et elle n'a pas aimé. Elle a fait des crises, elle a été le dire au préfet. Le préfet aussi il a fait des crises. Donc je suis parti de cette école. Tout le temps, on me répétait la même chose **monsieur Bénin, monsieur Bénin...**

Il y a eu aussi un vol dans la classe. Tout de suite, je l'ai vu rentrer le préfet en costard, il est direct venu vers moi. Tout de suite. Je ne sais pas pourquoi. Justement, le fait que je sois revenu du Bénin, j'étais encore plus jugé. Ils se disaient **pourquoi il part là-bas lui?** Et ils comprenaient tout de suite pourquoi j'étais parti: **t'as des problèmes de justice et tout, tu pars pour arranger tes problèmes, tu n'as pas changé.** Eux, quand ils entendent ça, ils se disent tout de

suite **police, juge, tu es un voleur, tu as fait ci, tu as fait ça.** Ils croient que c'est une prison là-bas. Ils croient que c'est comme l'IPPJ*.

Moi je change pour moi, pas pour eux. Donc la prof, elle a qu'à m'appeler comme elle veut, ça ne me change rien. Vous pouvez demander à maman comment ça s'est passé depuis que je suis revenu, c'est plus le même du tout. Je ne crie pas, je ne réponds même pas, je ne parle même pas mal, rien du tout. **C'est fini tout ça, je veux dire de parler mal à maman et tout.**

Qu'est-ce que tu dirais finalement de tout ton parcours si tu devais le résumer?

Euh, très bien. Ça a servi vraiment à quelque chose, c'est pas que ça a servi à rien mon séjour au Bénin. Le plus important c'est maman, elle a remarqué donc ça va. Le reste, s'ils disent que je n'ai pas changé, tant pis pour eux. J'avais déjà beaucoup essayé de changer avant. Plein de fois. Plein de fois. **J'ai fait des erreurs, j'ai fait des choses bien... Et c'est le bien qui l'a emporté.**

Et là-dedans, le Bénin y est pour quelque chose?

Oui, c'est grâce à ça. S'il n'y avait pas eu ça, je ne serais pas là. Là, je me lèverais à midi et j'irais dehors. Je me suis dit: si lui (Blaise), il me voyait comme je suis ici, il se dirait que tout ce qu'il a dit, ça n'a servi à rien. Parce qu'il m'a fait confiance. Il m'a dit: je te fais confiance, ne reviens pas dans les mêmes choses en Belgique. J'ai testé mais j'ai grandi en fait. C'est ça qui a changé. Je peux redevenir comme avant si je le veux mais je n'ai plus envie. C'est mieux de transpirer pour payer quelque chose. Après tu te dis **comment je l'ai eu? c'est parce que j'ai travaillé!** Et t'es content pour toi-même, pas pour les gens ni rien... pour toi-même.



Les relations Nord-Sud

Nous ne pouvions pas clôturer ce travail sur l’analyse des effets du dispositif du séjour de rupture sans aborder la place jouée par la Grande Histoire dans les vies singulières. Celle-ci s’invite dans **la relation qui se tisse entre deux êtres issus de continents opposés, le Nord et le Sud**, et raconte l’histoire des rapports de classe et de race. Loin de nous l’idée de nous aventurer dans une analyse pointue sur la place des uns et des autres, cela nous éloignerait de nos objectifs de base, mais bien de rendre compte que ces rapports sociaux sont toujours agissants et qu’ils jouent un rôle majeur dans le dispositif du séjour de rupture. Les relations Nord-Sud y sont à l’œuvre. Elles en sont même le cœur.

J’étais un peu le Yovo, comme ils disent. Le blanc. Tout le monde m’appelait comme ça. J’avais comme idée d’être au milieu d’une brousse avec plein d’animaux sauvages qui allaient me bouffer pendant la nuit. Pas de restaurants, pas de magasins, rien du tout, des gens qui vivent dans des sortes de huttes, et que j’allais arriver là en pleine cambrousse et me dire que voilà, c’est comme à la télévision, les reportages, que ce n’est pas une ville comme ici.

Cette vision antérieure du pays d’accueil, le Bénin, nous permet d’appréhender le rôle de la mémoire. Que celle-ci soit transmise par la famille, par la collectivité ou dans un cadre éducatif, elle témoigne des rapports de classe et de race. Cette mémoire historique est alimentée par ce qui se dit au sein des familles, dans l’enseignement des sciences humaines, ce qui se dit dans les médias mais aussi au travers d’œuvres artistiques. Elle permet de prendre conscience des représentations à l’œuvre. Ici, nul

doute que la mémoire s'est construite au gré de reportages télévisés qu'aucune autre représentation n'est venue bousculer.

Grâce à des entretiens menés avec des chefs de famille au Bénin, nous avons pu mettre en lumière différents aspects favorisant le changement et qui semblent émaner directement de ces rapports sociaux et représentations spécifiques. Nous nous sommes plongées dans ces entretiens pour en démêler les tenants et aboutissants. Leurs contenus se différencient peu. Les extraits qui vont suivre sont donc majoritairement issus d'un entretien qui a valeur exemplative. Celui-ci a été remis en forme par nos soins.

*J'ai une profonde réflexion que les pays du nord sont des pays du nord et les pays du sud sont des pays du sud. Et que les pays du nord, leur État a au moins la responsabilité de récupérer ces jeunes pour vouloir vraiment en faire des citoyens, ce qui n'est pas le cas au sud. **Au nord, je ne pense pas qu'il y ait des États qui laissent des enfants en difficulté.***

Le danger ne sait pas prévenir, c'est pourquoi moi, je les accepte. Au début, à son arrivée, vu son âge de puberté, je me mets au niveau du jeune pour deux raisons. La première, c'est que le jeune de là-bas,



*il est d'un éveil très poussé par rapport à nous ici. Il est dans un environnement très différent de notre environnement. La deuxième, c'est qu'il faut savoir vraiment l'accueillir, l'accepter, pour le réintégrer et lui faire du bien, qu'on ne le perturbe pas davantage. Alors, je me mets complètement à son niveau. Je ne fais pas le papa. Je dis: **Je suis ton père d'accueil mais je ne fais pas le papa, et cela lui permet d'être à l'aise.** Je parle comme un jeune et là, quand la confiance est créée, il n'hésite pas à parler.*

En dehors de cela, j'essaie de demander l'origine (les raisons) de son séjour. C'est lui qui explique et par rapport à cela, je lui demande qu'est-ce qu'il veut maintenant. C'est lui qui explique ce qu'il veut. Il dit dans ses conversations en quoi on peut l'aider. Il l'explique. Il progresse et on rentre dans sa vie privée, ses parents et on le met en confiance. N'importe quand, s'il veut qu'on soit ensemble, moi aussi je suis avec eux. Voilà comment moi, je les prends au début.

*Je n'ai pas encore rencontré le contraire. Personne n'est venu et a dit qu'il est déçu, qu'il ne puisse pas... **J'ai la patience de prendre les gens comme ils sont.***

Par exemple, une jeune fille, c'était un cas exceptionnel. Elle a refusé de descendre de la voiture. On a sorti ses bagages. On voulait la faire descendre pour aller



lui montrer où elle va loger, lui montrer sa chambre, mais elle a refusé. Je me suis dit: **Si elle ne veut pas, elle doit avoir ses raisons. Il faut essayer de savoir pourquoi elle ne veut pas.**

Je m'approche d'elle, elle me refoule. Je lui dis bonjour et elle ne me répond pas. Elle est comme ça quand je l'aborde, elle reste comme ça. On a tourné en rond pendant 15 minutes. Je me suis présenté, c'est tout comme si ce n'est pas un être humain. J'ai dit finalement Je vais te dire une chose, si vous ne regardez même pas la personne que vous avez à côté de vous ou en face de vous et que vous agissez comme cela, c'est mauvais pour vous parce que là où vous êtes, vous êtes venus avec des êtres humains, vous venez de très loin, et si ceux-là, avec votre comportement, ils vous abandonnent ici maintenant et partent, comment vous allez retourner d'où vous venez? Vous n'agissez pas comme cela. **Il faut regarder les gens en face, savoir écouter les gens. Je vous ai dit mon nom, je vous ai dit le nom de ma dernière fille, elle a trois ans et demi. Il faut faire attention à votre conduite quitte à révéler ce que vous avez, mais n'agissez pas comme ça, vous ne m'avez jamais vu. Je vous salue, et vous me tournez le dos. Je suis un être humain aussi.** Et donc, quand j'ai fini de lui expliquer ça, elle a respiré, elle m'a dit: Merci et excuse. J'ai dit: Oui mais ce n'est pas de cette façon qu'on agit. Pourquoi vous déversez la colère sur moi?.

Entretiens, je lui ai proposé quelque chose, comme elle n'a rien mangé depuis le matin, un peu de coco, elle a dit non. C'est là où elle a commencé à me parler. Qu'est-ce que tu vas manger?. Elle m'a dit n'importe quoi. J'ai dit n'importe quoi. D'accord. Je vais appe-

ler le boutiquier. Elle est repartie comme ça, collée à moi. Je dis: Je vais faire la cuisine. Elle dit qu'elle va faire avec moi. Elle veut couper les oignons. Je dis Ah bon? Je me suis dit: C'est bon, maintenant.

L'État fait beaucoup chez vous et je prie que ce que l'État fait soit utile par rapport à nos États. C'est à cela que je m'encourage à le faire. Je ne regarde même pas ce que les gens (Cap Solidarité) mettent à la disposition du père de famille pour les jeunes (rente mensuelle) parce que cela ne veut rien dire. Cela ne signifie rien. Je ne vais pas vous mentir. Moi, je veux récupérer un être humain, je veux l'aider. Je ne fais pas l'autre calcul. Si je dois faire ce calcul-là, moi je mets beaucoup plus. Excusez-moi. Moi, j'ai trouvé satisfaction. D'abord le jeune qui, braqué, ne veut pas entendre quelqu'un, sait entendre, causer, se confesser jusqu'à devenir copain avec vous. Puis quand je sors avec eux, les gens les respectent beaucoup parce que les gens me connaissent dans mon environnement et croient que c'est une grande personne qui me les envoie comme les enfants d'amis. Moi aussi, j'en suis heureux quand on me voit avec eux. C'est une autre satisfaction. Moralement, je suis bien.

A travers ces mots, nous pouvons lire que le jeune est reçu dans sa famille d'accueil, non pas comme un jeune en difficulté, mais bien comme quelqu'un d'un éveil très poussé par rapport à nous ici.

Le regard porté sur leur parcours est en effet secondaire. Ce qu'ils apportent en tant que représentant des pays du Nord domine dans la relation qui s'instaure. **Le jeune est source de fierté pour sa famille d'accueil.** L'un et l'autre jeune et chef de famille, s'en trouvent valorisés par le simple fait du regard porté sur eux.

Un chef de famille ajoutera: Ils nous apportent plein de choses parce que premièrement, ils amènent nos enfants, nos petits-enfants à maîtriser le français. Ça c'est un premier point. Deuxième point, ils viennent et leur passage est là. Cela fait aussi que si tu vas avec eux,

les gens disent: **Ce sont des blancs. Ils ont de l'argent.** Même si tu n'as pas d'argent en plus, les gens te considèrent comme ceux qui ont de l'argent. Ils vont te réserver cette place-là. De deux, les projets qu'ils nous amènent, les projets de développement, cela fait que même la population est contente de la réalisation de ces projets de développement. Un autre chef de famille poursuit: Je suis entré dans cette aventure et grâce à moi, tout le monde est uni. Déjà maintenant, les gens me disent: **C'est vraiment bien et ton ONG c'est bon! Et ça peut nous donner le développement.** J'ai dit à mon neveu **un beau jour, nos jeunes connaîtront aussi la Belgique.** Par exemple mon fils, grâce au contact de ces jeunes, demain, pourra aller visiter là-bas. Quand il visitera là-bas, c'est mon nom qui va toujours rester en haut comme cela.

Le contrat et l'indemnité qui en découle, qui lie le chef de famille à l'association **Cap Solidarité** pour son engagement à apporter un soutien au jeune est vécu comme secondaire par rapport à la reconnaissance sociale que la présence du jeune leur apporte. Les gens croient que c'est une grande personne qui me les envoie comme les enfants d'amis ou encore: **Ce sont des blancs, ils ont de l'argent.** Même si tu n'as pas d'argent, les gens te considèrent comme ceux qui ont de l'argent. La communauté dans son ensemble y voit un aspect positif, ceux-ci sont renvoyés au jeune qui se sent à son tour valorisé. Quand les gens les regardent, les jeunes disent: *Pourquoi les gens me regardent comme cela? Nous en Belgique, on ne doit pas nous regarder sinon on tape et nous, on dit: Non, ici c'est parce que les gens te trouvent beau, c'est pourquoi*



ils te regardent. Le jeune prend conscience de sa place du simple fait d'être né au monde, de ce qu'elle représente aux yeux d'autrui en termes d'envie et de sollicitations diverses. Il apprend à mettre des limites, à dire non. A l'exemple de ce jeune qui nous dit qu'à présent: *Si on me propose d'aller fumer un joint ou d'aller voler quelque chose, dire tout simplement, trouver la force de dire non. J'ai appris à dire non là-bas parce qu'au bout d'un moment, tout le monde me demandait des choses.* Le chef de famille quant à lui fait la découverte d'un jeune issu des pays du Nord dans toute sa fragilité, complètement démunie. Privé de ses repères, le jeune est totalement dépendant d'autrui. *Dans un paysage complètement différent et un style de vie complètement différent, je suis obligé de me raccrocher à certaines personnes qui vont me mettre en confiance entre guillemets. Ça crée des liens énormes nous dit un jeune.* Un chef de famille: *Elle est repartie comme ça, collée à moi.*



L'autorité qu'exerce le chef de famille sur le jeune n'est pas celle qu'il réserve à ses propres enfants. Ici, il se met à niveau, *vu leur âge de puberté*, et quand ils règlent leurs différents, conflits en tout genre, et veille à leur consommation, c'est à un jeune homme que le chef de famille s'adresse: *moi, je me sentais un homme comme il était fier de moi et tout.* De ces rapports sociaux préalables à la rencontre naît une relation. *Il m'appelait mon ami, pas le blanc comme les autres ils disent. Quand des gens me disaient yovo, lui il leur disait méhoui, ça veut dire homme noir.* L'un et l'autre vont se rencontrer et ajuster leur univers respectifs. Dès lors, outre la relation qui s'instaure sur un mode égal

taire et respectueux, rien d'étonnant que les paroles issues de leurs échanges deviennent précieuses. Elles émanent de ce qui se tisse entre deux êtres qui font l'expérience de l'altérité. Elles viennent bouleverser leur rapport au monde et ancre leur humanité. *Je leur dis qu'il faut continuer d'aller à l'école. Tu vas voir que l'école va encore beaucoup t'aider, te faire beaucoup de bien parce que la faculté de comprendre est mieux que de rester dans la marmaille.* Dans le dispositif des séjours de rupture, c'est à l'école de la vie que les jeunes et les chefs de famille se sont connectés. Elle forge l'homme dans son éthique et ses valeurs.

Cependant si les rapports sociaux sont bien au cœur de la relation qui se noue, ceux de la domination sociale, économique et raciale des pays du Nord sur les pays du Sud, ceux-ci se sont aussi colorés du discours contemporain qui vise à nier, à masquer ou à amplifier ces différences. Un jeune dira: *Par-dessus tout, quand on me disait qu'il fallait faire attention à moi, que j'étais un Européen, ça je n'aimais pas.* Un chef de famille: *Je vous salue, et vous me tournez le dos. Je suis un être humain aussi. Etre égaux oui, naitre égaux hélas non.* Mais cette différence ne se vit pas comme une infirmité inhérente mais comme le résultat de systèmes différents. Cette explication qu'un jeune donne au sujet des relations est éclairante: *Ce sont deux personnes qui se ressemblent mais qui n'ont pas le même vécu, pas la même mentalité, pas la même vision des choses. Par exemple, il y en a un, (on va dire Jules et Fred), Jules va dire les spaghettis c'est très bon et même s'il dit les pâtes viennent du Maroc et que l'autre dit non les pâtes, on les fait en République dominicaine, les pâtes sont bonnes et ils sont d'accord tous les deux. Elles sont bonnes et c'est ça le plus important. Tu vois où je veux en venir. Je ne trouve pas d'exemple mais ça change ta vision des choses.*

Nous constatons que de leur rencontre, une transmission autre des rapports sociaux, loin des discours officiels, se fera. L'humain en sera le cœur. Le jeune au départ contraint à une socialisation forcée ajuste à son discours préalable son expérience biographique

transformant peu à peu la mémoire historique dont il est porteur. Ce sont plus que deux personnes qui se rencontrent, le séjour de rupture nourrit un peu l'humanité en chacun d'entre nous. **Les liens symboliques forts qui unissent ces deux êtres, ne sont pas qu'un pont entre le Nord et le Sud, ils participent à la création d'un monde partagé.** Le travail collectif devient alors politique puisqu'il contribue en définitive à construire un monde commun, fondé sur le respect mutuel plutôt que la compétition, la compréhension des conflits plutôt que leur mise en acte, l'attention à l'altérité plutôt que la lutte des places (Gaulejac, 2008). C'est aussi à cela que **Cap Solidarité**, comme son nom l'indique, s'est attelé.

161





En guise de conclusion

Dans le chapitre consacré aux récits de vie, nous avons tout au long des différentes étapes du dispositif rendu compte des apports issus des dires de 6 jeunes. **Ce travail est le fruit spécifique de nos rencontres. Il ne se veut pas exhaustif. Il demande même à être poursuivi.** Cependant, chaque récit de vie constitue un matériel clinique qui rend compte de la trajectoire propre du narrateur mais aussi des processus intrapsychiques et sociaux qui débordent le seul cas concerné. Il nous revient pour clôturer ce livre de rassembler ce qui de manière transversale nous est apparu. Nous quittons donc l'ordre chronologique et séquencé de l'ouvrage pour nous tourner vers les thématiques et enseignements issus des récits de vie. Car cet écrit n'est pas une conclusion. Il est la base avec laquelle l'équipe de **Cap Solidarité** va poursuivre son accompagnement afin de responsabiliser davantage le jeune dans un projet de vie qui est bien le sien et non celui que l'on a choisi et/ou décidé pour lui. A travers leurs témoignages, nous souhaitons transmettre une expérience de vie singulière et complexe mais avant tout, simplement humaine. **Ces jeunes nous ont adressé un message: Nous sommes quelqu'un de bien.** Nous entendons en ces mots la grande nécessité de ne pas réduire leur être aux comportements qu'ils mettent en œuvre.

L'analyse transversale nous a permis de cerner quelques problématiques. Elles sont plurielles et en cascade. Nous avons été sensibles à ce que les propos des jeunes reflètent de la société dans laquelle ils vivent et se construisent mais aussi aux systèmes, groupes d'appartenance et valeurs auxquelles ils sont attachés. De manière générale, ils font souvent l'expérience de familles éclatées. Perdus face à de multiples sollicitations,

assuétudes et réseaux sociaux, ils trouvent difficilement les étais pour se construire et éprouvent un grand sentiment de solitude, une injonction à la réussite et de nombreuses angoisses existentielles. En ce sens, ils sont bien les enfants de la société dite hypermoderne. Cependant, nous ne souhaitons pas réduire notre perception à ce simple constat. Ces témoignages nous invitent à penser à d'autres modes d'accompagnement, plus égaitaires et respectueux, un accompagnement qui forge l'homme dans son éthique et ses valeurs. La méthodologie du récit de vie nous semble répondre à ces ambitions. Nous y reviendrons.

A son arrivée au Bénin, le jeune trouve un cadre avec plus de repères. Il fait la découverte d'une société où les rôles de chacun sont définis et où les règles collectives priment

sur l'individu. Nous constatons que ce contrôle social, notamment exercé par le biais du vaudou, le Zangbeto, le Kouvito, est perçu par le jeune qui effectue un séjour de rupture. *Les gens ne font pas de conneries là-bas car si ça arrive, ils sont rejetés par les autres.* De plus, il intègre ce contrôle social pour son propre compte: *on est dans un esprit où on est obligé de s'adapter et de ne pas faire de conneries. Parce qu'on ne connaît personne et qu'on était là pour réfléchir.* Nous pourrions avancer qu'il s'agit des effets d'une socialisation contrainte.

Il nous semble cependant que, pour comprendre les effets du dispositif du séjour de rupture, se contenter de cette lecture ou d'une lecture qui opposerait les sociétés traditionnelles aux cadres plus restrictifs aux sociétés hypermodernes aux référents moins



stables, serait artificiel. Elle négligerait la place singulière et la relation qui se construit entre un jeune occidental et une communauté en terre africaine. Nous pensons que les relations établies permettent de quitter la socialisation contrainte pour se tourner vers plus d'altérité. Nous avons pu nous rendre compte que les relations Nord-Sud sont au cœur de la relation qui se noue. Des rapports sociaux préalables à la rencontre, ceux de la domination sociale, économique et raciale des pays du Nord sur les pays du Sud, naît une relation fraternelle. A l'image du blanc qui a de l'argent succède celle d'un jeune démuné à qui il manque un espace pour se (re)trouver et des tiers pour l'accompagner. *Leur fonction qu'ils sont venus faire ici, c'est bon pour nous* dit un chef de famille. *J'ai pensé à ce qui est bon et à la connaissance. Je suis content de la connaissance plus que l'argent, parce que moi-même je me débrouille pour manger.*

Certains jeunes ont exprimé au départ l'urgence, la grande nécessité de se casser pour se sauver, *pas dans le sens où je me fuis mais pour sauver ma vie*. Au Bénin, le jeune coupé du temps de l'immédiateté, de sollicitations diverses et multiples prend le temps de se poser et de mettre en



question son vécu. Le séjour apparaît telle une pause bienfaisante. *Parce qu'à la fin je ne savais plus qui j'étais et arrivé là-bas, je devais chercher qui j'étais et qu'est-ce que je voulais faire, quel chemin prendre et apparemment cela se passe bien jusqu'à maintenant.* D'une pensée à court terme, le présentisme, le jeune fait acte d'historicité. Il se réapproprie la capacité d'intervenir sur sa propre histoire, fonction qui le positionne en tant que sujet dans un mouvement dialectique entre ce qu'il est et ce qu'il devient. Leur relation au temps s'en trouve changée et leur capacité à se projeter restaurée. *J'avais quand même une idée forte en rentrant, c'est qu'il fallait que je fasse quelque chose de ma vie.* Il nous semble que **le séjour au Bénin ne devrait plus être considéré comme une rupture mais bien comme un tournant qui permet d'interrompre un quotidien sans fin**, créant un avant et un après, permettant de relier les différents moments de la vie entre eux et d'accéder à la compréhension de *qu'est-ce qui m'a amené là?*

Cette capacité restaurée est souvent exprimée en termes de passage, celui de l'enfance à l'âge adulte. *Si un jour on me pose la question de savoir*

quand je suis passé, entre guillemets, de l'adolescent à l'adulte, je pourrais dire que c'est pendant mon voyage au Bénin. C'est là que j'ai appris à prendre des responsabilités. J'ai pris en maturité, j'ai eu des valeurs en plus. Nous supposons que le séjour de rupture, loin de produire une fracture comme son nom l'indique, appelle à produire ce sens.

Cependant, rupture, il y a. Rupture physique, liée à une vie en milieu rural africain qui éveille la comparaison entre des modes de vie différents et ruptures relationnelles, familles, proches et groupes d'appartenance, qui les mène à l'écart des trop plein de leur monde. Ces deux ruptures les obligent à s'aventurer dans d'autres types de relations: *en étant en famille d'accueil dans un paysage complètement différent et un style de vie complètement différent, je suis obligé de me raccrocher à certaines personnes qui vont me mettre en confiance entre guillemets. Ça crée des liens énormes.*



Cela dit, l'expérience seule du séjour de rupture ne suffit pas pour plonger le jeune dans une quête d'historicité. Il nous est apparu que faire l'expérience du récit de vie au retour contribuait à penser l'événement en termes de tournant. Leur récit était dans un premier temps empreint d'idéalité opposant deux mondes, **la Belgique, source de toutes les misères et le Bénin teinté des couleurs du paradis trouvé.** Nous sommes bien conscientes que c'est le récit qu'ils en font une année après qui contient cette idéalité. Les propos des accompagnants béninois, chefs de famille, éducateurs, patrons, etc. apportent d'ailleurs un éclairage autre, plus nuancé. Nous ne sommes pas dupes. Au Bénin, conflits, il y a. Consommation, il y a. Mettre au travail leurs souvenirs et

représentations nous est apparu indispensable afin de ne pas laisser cette idéalité les habiter, idéalité qui pourrait s'avérer source de rancœurs éventuelles. Des phrases comme, **On renait quand on revient d'Afrique**, nous ont aussi éveillées au risque que le séjour au Bénin ne se transforme en nouveau départ, certes épinglé parmi les plus heureux, mais qui ne plongerait pas le jeune dans une réflexion sur le continuum de sa vie. Le récit de vie nous est apparu une méthode adéquate pour questionner leurs parcours, *les voies empruntées pour constituer progressivement une histoire personnelle ancrée dans un monde social, des univers culturels et institutionnels et des appartenances familiales dont les projets et les aspirations marquent toujours les destins individuels (Oriofofama, 2002).* Une année plus tard, lorsque nous retrouvions les jeunes afin qu'ils prennent connaissance de ce travail, un sourire tendre accompagnait leur lecture. Leurs commentaires reconnaissaient les jeunes qu'ils avaient été, ils éprouvaient leur consistance. L'un a franchement rigolé à l'idée qu'il pouvait rester des heures à ne rien faire, il n'en comprenait plus le sens. Il nous semble qu'un passage est à l'œuvre lors de la mise en récit qui consiste non plus à être quelqu'un de bien mais à **se ressentir (vivre) comme quelqu'un de bien.** C'est donc à travers cette capacité de mettre sa vie en récit et de se rassembler dans une identité narrative que le sujet accède à cette identité supérieure qui est celle du maintien de soi dans la parole donnée (Ricœur in Trekker, 2009). Être quelqu'un de bien est une réponse aux normes de la société. Je suis quelqu'un de bien est une intériorisation de cette norme et par là même manifeste un besoin de reconnaissance et d'appartenance au **vivre en société.**



De leur séjour au Bénin, nous pouvons conclure que tous ont renoué avec la promesse qu'ils se sont faite d'être **quelqu'un de bien**. Plus que quitter un environnement, une famille, des amis, **le Bénin est un lieu où la rencontre avec soi et autrui a redoré l'estime de soi**, créé des liens symboliques étayants et restauré un dynamisme de vie. *Il faut redescendre la balle à terre et jouer avec les hommes et pas jouer avec les idées impossibles* dit un chef de famille béninois. C'est ce qu'ils font. Quand ils quittent cette terre d'accueil, ils ont des projets, des désirs, des envies, des solutions, des idées. **Ils sont jeunes et demain leur appartient**. Le rêve porteur est au rendez-vous.

Cependant, la majorité des jeunes rencontrés sont, dans les semaines qui suivent leur retour en Belgique, et à des degrés divers, retournés à leur anciens groupes d'appartenance et leurs anciens comportements (absentéisme scolaire, vols, consommation, etc.). Ce constat, qui pourrait apparaître désespérant, a pu grâce à l'enquête qualitative menée une année après leur retour, éclairer un processus à l'œuvre et constater que peu à peu ces jeunes reprenaient un chemin empreint d'avenir. Il y aurait la nécessité pour éprouver ce qui en soi a changé de se confronter à qui l'on a été. Ce besoin est renforcé par le fait qu'aux yeux d'autrui, l'environnement proche, le changement n'est pas toujours acté. *Dans ma tête, ça avait changé mais ici ça revient aux mêmes choses*. Détaillons quelque peu les différentes étapes pour comprendre ce qui se joue.

Lors de la proposition du séjour de rupture, le jeune s'engage et acte peu à peu d'un désir, **d'une volonté d'opérer un changement**. Parfois, des dynamiques autres se mettent déjà en place au sein de son environnement proche, ce qui le motive davantage. Très vite, au travers des récits, nous pointerons cependant que le jeune est sous pression. Pressions familiales et affectives qui lui rappellent en permanence *les casseroles* qu'il traîne, pressions institutionnelles (école, police, justice, etc.) qui lui rappellent sans cesse qu'il n'est pas dans le droit chemin et pression sociale aussi, celle de correspondre au milieu de vie dans lequel son histoire familiale s'inscrit. D'autre part, il subit une pression contraire d'ordre amical, qui lui demande de rester celui qu'il *donne à voir*, condition pour maintenir son groupe d'appartenance, groupe essentiel à l'adolescence. Bref, pressé de toutes parts, soumis à des sollicitations diverses, il peine à se centrer, au point de ne plus savoir qui il est. *J'ai toujours été moi-même. Mais quand il y a beaucoup de gens qui commencent à te juger, la consommation aussi commence à tourner dans la tête, tu as envie à un moment de dire qui je suis vraiment. Je n'ai pas encore eu une bonne vision de qui je suis*. De ce brouhaha identitaire, une image négative est incorporée. **Naëlle**: *Je faisais tellement de bêtises et je me faisais tellement gronder, tellement gueuler dessus tout le temps, avoir des remarques tout le temps, que moi, je pensais finalement que j'étais quelqu'un de pourri*.

Bref, pressé de toutes parts, soumis à des sollicitations diverses, il peine à se centrer au point de ne plus savoir qui il est.

Le séjour de rupture offre cette opportunité, celle de se (re)trouver et de se créer de nouveaux liens. *Avant je pensais que je pouvais faire que boire et fumer. Ils* (ses tiers au Bénin) *m’ont montré que j’étais capable. Je me suis dit que je ne suis pas juste un attardé qui fume et qui ne fait rien.* Le jeune s’essaie dans cette identité en construction, y éprouve du plaisir et de la reconnaissance. **Julien** dira au sujet de sa relation

Il s’essaie dans cette identité en construction, y éprouve du plaisir et de la reconnaissance.

avec son patron en maçonnerie: *Moi, je me sentais un homme comme il était fier de moi.* Le jeune prend en maturité pour reprendre leur propos et a conscience des souffrances qu’il a pu occasionner. *Faut que je fasse mes preuves en Belgique nous dit l’un d’eux.* Cette phrase signifie le chemin parcouru mais aussi la reconnaissance qu’il a laissée en Belgique, une réputation, un quelque chose de lui qui n’est plus lui. Il dit aussi en filigrane que son parcours peu commode a certainement affecté les siens et qu’il devra en tenir compte le moment des retrouvailles passé. *Pour moi avoir des regrets, c’était rare. Avant de partir là-bas, j’étais trop gamin, joueur. Je ne pensais pas à l’avenir, je ne pensais pas comment cela se passait autour de moi avec mes parents. Je ne pensais qu’à moi.*

Au retour, il est un fait que pour la majorité d’entre eux, l’environnement proche (famille, école, justice) qui a encaissé, demande des preuves, guette l’erreur et n’atteste pas du changement. *J’ai vu qu’ils me regardaient comme si je n’avais pas changé. Comme si j’étais une racaille. C’était dégradant.* Ils affrontent l’image qu’ils ont laissée d’eux et les stigmates liés à leur parcours antérieur. *J’essayais de trouver un patron mais il est introuvable. Par exemple, j’appelle un patron, il me dit **oui** après il me dit **non** et un autre pareil, tu vois, ce sont toutes des fausses pistes. Parce qu’après tous les patrons que j’ai appelés, même si c’est la crise, avec ce que j’ai appelé, je serais obligé d’en trouver un.* Le retour aux vieilles habitudes, la franche camaraderie, devient peu à peu le seul espace auquel se raccrocher. ***Comment changer s’il n’y a rien qui va vous faire changer?*** Telle est la question qui nous est si pertinemment renvoyée par un jeune à son départ et qui a l’air de se répéter à son retour.

Le retour aux vieilles habitudes, la franche camaraderie, devient peu à peu le seul espace auquel se raccrocher.

Pourtant, quelques semaines après la reprise des vieilles habitudes, ils reprennent peu à peu un chemin plus porteur. Nous constatons que la relation particulière qui les lie à une personne ressource au Bénin s'objective en un engagement d'être quelqu'un de bien qu'ils vont peu à peu tenir. *Je me suis dit, si lui (son chef de famille au Bénin), il me voyait comme je suis ici, il se dirait que tout ce qu'il a dit, ça n'a servi à rien. Parce qu'il m'a fait confiance. Il m'a dit: je te fais confiance, ne reviens pas dans les mêmes choses en Belgique. J'ai testé mais j'ai grandi en fait. C'est ça qui a changé.* Ce lien symbolique comprend une dette, dette ou contre-don, envers ceux

qui les ont accueillis, une loyauté *vis-à-vis de ce que les gens m'ont apporté, à la relation que j'ai eue avec les gens et à ce qu'ils m'ont fait passer.* Ce lien symbolique, tel un ancrage, les pousse à renouer à la promesse faite d'être quelqu'un de bien. Le séjour au Bénin leur a en effet offert la possibilité d'expérimenter ce qu'ils ressentent juste pour eux en dehors de leurs normes et pressions familiales et sociétales. Ils ont fait l'expérience de ne plus être le sujet d'une situation subie mais bien

auteur de leur vie. Nous en concluons que, pour ces jeunes, **les relations créées au Bénin s'avèrent un pilier de ressources extérieures nécessaires pour poser les bases de leur devenir et ils se greffent sur elles pour les maintenir.**

Ils ont fait l'expérience de ne plus être le sujet d'une situation subie mais bien auteur de leur vie.



Nous nous sommes alors penchées sur ce qui dans la relation qui se crée entre le jeune et son lien symbolique béninois est fondateur de changement. Le jeune est reçu dans sa famille d'accueil, non pas comme un jeune en difficulté, mais bien comme *quelqu'un*, dit un chef de famille, *d'un éveil très poussé par rapport à nous ici au village.* Le regard porté sur leur parcours est en effet secondaire. Ce qu'ils apportent en tant que représentant des pays du Nord domine dans la relation qui s'instaure. Le jeune est source de fierté

pour sa famille d'accueil. L'un et l'autre, jeune et chef de famille, s'en trouvent valorisés par le simple fait du regard porté sur eux. La relation ensuite se fonde avec le jeune occidental majoritairement sur un mode égalitaire et respectueux.

C'est plus comme un ami en fait, parce que je ne le voyais pas comme un éducateur, c'est comme si lui et moi, c'était la même chose. Les modes d'apprentissage quant à eux sont basés, avec les jeunes, sur la modélisation et le partage. *Là-bas les gens ne s'assoient pas devant toi et ne font*

pas un grand discours en disant des choses pendant une demi-heure. Cela se fait par des choses simples, par leur attitude, de la vie quotidienne. Au Bénin, il n'y a personne qui m'a pris entre quatre yeux pour me parler pendant un quart d'heure et me dire nous, ici, on est comme ça. Ils le font passer indirectement dans leur vie de tous les jours.

Nous pouvons facilement en déduire qu'il se joue pour le jeune et son référent béninois quelque chose de profondément émouvant au cours de ces trois mois, modifiant et bouleversant son rapport au monde mais avant tout celui que le jeune entretenait avec lui-même. Il nous semble qu'après s'être retrouvé de soi à soi, avoir retrouvé une manière d'être avec autrui perçue comme égalitaire, respectueuse, non-jugeante, ils



renouent avec leur capacité d'être en société c'est-à-dire avoir une place qui les renseigne sur qui ils sont et quelles sont leurs attaches. Mais ce dispositif ne se réduit pas à la rencontre de deux personnes. Le jeune au départ contraint à une socialisation forcée ajuste à son discours préalable son expérience biographique transformant peu à peu la mémoire historique dont il est porteur. Par exemple, un jeune dira avant son départ: *J'avais comme idée d'être au milieu d'une brousse avec plein d'animaux sauvages qui allaient me bouffer pendant la nuit. Pas de restaurants, pas de magasins, rien du tout, des gens qui vivent dans des sortes de huttes et que j'allais arriver là en pleine cam-brousse et me dire que voilà, c'est comme à la télévision.* Ensuite quand il quitte le Bénin, ces mots seront ceux-ci: *Mon départ? Une grande tristesse et puis une nouvelle per-sonne. J'ai des photos accrochées à ma chambre. Je les revois et je me dis que c'était bien, j'aimais bien, on rigolait. Ce n'est pas seul avec un autre monde. En fait, c'est seul avec des personnes différentes, qu'on ne connaît vraiment pas et qui, au bout de trois mois, nous ont épatés à un tel point qu'on ne veut plus partir de là. Je me serai presque enchainé au sol.* Les liens symboliques forts qui unissent ces deux êtres, ne sont pas qu'un pont entre le Nord et le Sud, ils participent à la création d'un monde partagé. Ils ancrent leur humanité. Nous supposons aussi que plus que changer, le séjour de rup-ture au Bénin leur a permis de s'approprier les moyens de changer. *Là-bas, je suis loin d'eux (sa bande) et je fais quelque chose de bien donc ici si je suis loin d'eux, je peux être bien.* De manière générale, avoir rompu avec le groupe d'appartenance, la bande,

et avoir été contraints de se créer un nouveau réseau au Bénin, leur permet de revivre une rupture, celle du groupe d'appartenance préalable au séjour, mais avec une diffé-rence fondamentale cette fois, cette rupture est leur choix. Ce qui nous autorise à affir-mer qu'ils ont acquis un savoir existentiel. Des valeurs autres sont exprimées: ***Je peux redevenir comme avant si je le veux mais je n'ai plus envie. C'est mieux de transpirer pour payer quelque chose . Après tu te dis comment je l'ai eu? C'est parce que j'ai travaillé! Et t'es content pour toi-même, pas pour les gens ni rien... pour toi-même.***

Si la fierté est présente lors de la narration de leur parcours, ils gardent cependant le sentiment de s'être construit tout seul, *je pourrais plus tard me dire que ce que j'ai entre les mains, je ne le dois qu'à moi-même* et le sentiment de solitude continue à imprégner leur parcours. *Si on m'avait soutenu, tant mieux, on ne m'a pas soutenu, cela n'a pas d'importance.* Le sentiment de devoir réussir seul et l'angoisse qui l'accompagne sont toujours au rendez-vous. Nous avons d'autant mieux apprécié l'importance et l'impact du lien, comme celui que tisse l'équipe **Cap Solidarité**, avec ces jeunes en errance, un lien qui devrait pouvoir perdurer au-delà du dispositif spécifique du séjour de rupture. *Une fois que j'ai su me concentrer et qu'on m'a soutenu, c'était déjà fait pour moi, j'avais déjà tracé mon chemin. L'équipe de Cap Solidarité, si elle m'a envoyé là-bas, c'est qu'elle soutient les jeunes d'une certaine façon et la famille d'accueil qui m'a fait découvrir d'autres choses aussi. Tout cela m'a soutenu, en arrivant ici, pour que je puisse avancer.*

Ces jeunes nous disent aussi à leur manière ce qu'**Henri Bauchau**, en parlant de la hâte diabolique du monde moderne, rappelle: *Les choses importantes ne se font jamais vite.*

Nous sommes étonnés que tu fasses un parcours sans faute, dit un juge sous forme de félicitations à un jeune, *je n'aurais rien parié sur toi. Le fait que je sois revenu du Bénin, j'étais encore plus jugé* dit un autre. Ils se disaient *pourquoi il part là-bas lui? Il a des problèmes avec la justice. Comme une prof, elle connaissait mon prénom et quand je suis revenu d'Afrique, elle m'appelait Monsieur Bénin. Tout le temps, on me répétait la même chose Monsieur Bénin, Monsieur Bénin...* Notre travail se veut un support de compréhension afin de favoriser les liens entre les différentes instances dont leurs parcours les a rendus dépendants et afin que le regard porté sur eux soit cohérent et digne. *Tout ce que j'ai fait, finalement pendant trois mois, j'ai eu l'impression que ça s'était écroulé en deux semaines.* Nous rêvons que des phrases comme celle-ci n'aient plus lieu d'être prononcées.

Cet ouvrage se veut être un maillon des liens à construire. Nous pourrions alors, la tête haute,



répondre par l'affirmative à ce que ce chef de famille nous renvoie, *les pays du nord, leur État a au moins la responsabilité de récupérer ces jeunes pour vouloir vraiment en faire des citoyens.* Notre dispositif de recherche n'est pas éloigné de cet objectif. En leur donnant notamment accès à cet écrit avant publication afin qu'ils nous assurent de notre bonne compréhension, nous renversons les rôles supposés prévaloir entre chercheurs et sujet de recherche. Ils ont largement prouvé dans ces pages leur capacité à être auteur.

ABELS EBBER, Christine, (2000), *Enfants placés et historicité*, France, L'Harmattan.

CHIAANTARETTO, Jean-François, (2005), *Le témoin interne. Trouver en soi la force de résister*, France, Aubier, Flammarion.

CYRULNIK, Boris, (2012), *Sauve-toi, la vie t'appelle*, Paris, Odile Jacob.

GAILLARD, Jean-Paul, (2009), *Enfants et adolescents en mutation. Mode d'emploi pour les parents, éducateurs, enseignants et thérapeutes*, France, ESF éditeur.

GAULEJAC de, Vincent, (1978), *La névrose de classe*, Paris, Hommes & Groupes Editeurs.

GAULEJAC de, Vincent, (2008), *Conclusion. Pour une clinique de l'historicité*, in GAULEJAC de, Vincent (dir.); LEGRAND, Michel (dir.), *Intervenir par le récit de vie: entre histoire collective et histoire individuelle*, Ramonville Saint-Agne, Erès.

GAULEJAC de, Vincent; TABOADA LEONETTI, Isabel, (2009), *La lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer.

HARTOG, François, (2010), *Présentisme et émancipation*, publié dans Vacarme 53 automne 2010 (rubrique353.html). Entretien de Sophie Wahnick et Pierre Zaoui.

JOSSE, Evelyne, (2011 novembre), *Ces histoires qui nous façonnent. Redevenir auteur de sa vie*, communication présentée au Congrès de l'Association Parole d'Enfants, Paris, Unesco.

LEGRAND, Michel, (1995), *L'événement et les catégories biographiques. Propositions pour une science de la biographie*, in Cahiers RITM n°10, Paris, Editions Université Paris X.

LEGRAND, Michel, (2002), *Entre récit de vie et thérapie*, in NIEWIADOMSKI, Christophe (éd.); de VILLERS, Guy (éd.), *Souci et soin de soi: liens et frontières entre histoire de vie, psychothérapie et psychanalyse*, Paris, L'Harmattan.

NIEWIADOMSKI, Christophe, (2012), *Recherche biographique et clinique narrative. Entendre et écouter le Sujet contemporain*, Toulouse, ERES Sociologie clinique.

ORIAFAMMA, Roselyne, (2002), *Le travail de la narration dans le récit de vie* in NIEWIADOMSKI, Christophe (éd.); de VILLERS, Guy (éd.), *Souci et soin de soi: liens et frontières entre histoire de vie, psychothérapie et psychanalyse*, Paris, L'Harmattan.

RICOEUR, Paul in TREKKER, Annemarie, (2009), *Des femmes «s'» écrivent. Enjeux d'une identité narrative*, Paris, L'Harmattan, collection Histoire de vie et formation.

RIME, Bernard, (2005), *Le partage social des émotions*, Paris, Presses universitaires de France.

SERET, Isabelle, (2012), *Sortir de l'ombre. Le témoignage, une victoire morale*, Paris, Institut Panos Paris.

TREKKER, Annemarie, (2012), NIEWIADOMSKI, Christophe, (2012), *Recherche biographique et clinique narrative. Entendre et écouter le Sujet contemporain*, Toulouse, ERES Sociologie clinique.

ADEPS:

Service administratif du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles chargé de promouvoir le sport et l'éducation physique auprès de l'ensemble de la population en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Baraki:

Selon la définition de Wikipédia, un baraki est une personne sans manière, qui s'habille mal et qui, le plus souvent, parle mal le français.

CEFA:

Centre d'Education et de Formation en Alternance.

Geôle:

Cachot, cellule, prison.

IPPJ:

Institution Publique de Protection de la Jeunesse.

SAS:

Service d'Accrochage Scolaire.

SPI:

Service de Protection Judiciaire.

Merci !

A **tous les jeunes** qui se sont engagés dans cette aventure béninoise et à ceux qui ont accepté de participer au projet de récits de vie qui nous a permis d’écrire ce livre;

Aux **chefs de familles** qui ont enrichi les récits des jeunes en nous partageant leur expérience d’encadrement et de rencontre.

Merci !

A **Thierry Verdeyen**, Directeur Général d’Amarrage, et à toute l’équipe de Cap Solidarité pour leur soutien et le travail d’équipe au quotidien;

Anne-Sophie Colmant, Renaud Boulet, Nathalie Burnet, Frédérique Goffaux, Maud Gourdin, Sven Ruhl, Dominique Moret, Boris Hountonnagnon, Estelle Degbe, Julien Aimontche et Leonce Ahouanougan.

Merci !

A tous nos **partenaires béninois**: les familles d'accueil, les patrons, les villageois, les enseignants, les ONG et tous ceux qui s'investissent dans l'accompagnement des jeunes;

A **Carrefour Jeunesse** et à son directeur Sylvestre Dossa.

Merci !

A **Anne-Marie Trekker**, fondatrice de l'Association Traces de Vie, qui nous a encadrées dans la première phase de notre projet et éclairées sur la richesse de la méthodologie du récit de vie;

A **Vincent de Gaulejac** et **Bernard De Vos** pour leurs contributions justes et touchantes;
A **Catherine Rombouts** pour sa générosité et ses magnifiques photographies;

A **Pascale Rangé** et **Jacques Flamme** pour leur créativité, leur temps et leur patience;

A **Jean Jauniaux**, **Etienne Masquelier** et **Nathalie Penninckx** pour leur lecture attentive;

A **Rachel Santerne** pour ses commentaires judicieux;

A **Roland Prévot** pour son soutien inconditionnel.

187

Merci

Le livre est disponible gratuitement en version électronique sur le site d'Amarrage
dans la rubrique publications: **www.amarrage.be**

Son prix de vente en version papier est de **12€**, au profit de l'asbl Amarrage



Rue de la Croix 68
1420 Braine l'Alleud
Tél: 02 384 05 38 - Fax: 02 384 46 36
info@amarrage.be

Avec le soutien de



et également celui de



Séjour éducatif de rupture au Bénin, récits de jeunes.

Quelqu'un de bien

Isabelle Seret

avec la collaboration de Nathalie van Innis
et Elisabeth Jauniaux

Les séjours éducatifs de rupture au Bénin organisés par l'asbl Amarrage sont une réponse créative et non-normative à l'accompagnement de certains jeunes en difficulté. *Je ne savais plus qui j'étais et arrivé là-bas, je devais chercher qui j'étais et ce que je voulais faire, quel chemin prendre et apparemment cela se passe bien jusqu'à maintenant* dit Quentin. Il restait à mesurer la pertinence de ce dispositif sur le long terme. **Elisabeth Jauniaux** et **Nathalie van Innis** d'Amarrage, sociologues de formation et toutes deux formées en thérapie brève et **Isabelle Seret**, formatrice et accompagnatrice en récit de vie et sociologie clinique, ont retrouvé 6 jeunes une année après leur retour. Ensemble, ils ont retissé les liens d'une histoire au départ chaotique.

